

Feuilleton *Les Mains Coupées* d'Annie Lagrange



Prologue : L'enterrement de Jean

Si vous vous trouviez alors dans le Nord de la France, aux alentours du Cateau-cambrasis, vous en avez forcément entendu parler. Si, pour une raison ou pour une autre, vous connaissez cette région entre les prairies de l'Aisne et les terroirs d'Anzin, vous vous y étiez, à coup sûr, rendus. Ailleurs, en cette fin de printemps de 1977, les esprits croyaient encore que la crise était une invention des politiques et le chômage une excuse de fainéant.

Mais ici, la foule avait déjà changé d'idée en se pressant et compressant à l'enterrement de Jean.

Les rues s'étaient vidées pour remplir l'église et couvrir le parvis de personnalités et d'anonymes, de fidèles et d'incroyants, de victimes et de res-

ponsables. Ceux qui n'aimaient pas les étrangers avaient oublié que Jean était Polonais. Les non-pratiquants imitaient les habitués des lieux pour saisir le moment propice où il convient de se baisser et de se relever. Leur ridicule était pourtant un vibrant hommage à Jean, le croyant, qui, dans sa fuite désespérée, offrait à son Dieu pour se faire pardonner, la présence à l'église de ces oublieux de la messe.

Parent, ce grand chef venu d'ailleurs, de là-haut, de si loin, avait aussi trouvé le temps d'être présent. D'ordinaire, on le regardait avec crainte et déférence parce qu'on savait que l'Affaire se réglerait par lui. Mais ce jour là, certains cherchaient son regard pour le défier des yeux comme pour lui reprocher cette cérémonie

bouleversante. Au début, on avait cru qu'il venait arranger la faillite de l'usine, puis on avait fini par se dire qu'il venait la liquider. Alors, ce jour-là, on voyait en lui un responsable du silence désolant de Jean.

Michoux, si prompt d'ordinaire à dire n'importe quoi, se tait ; même ses pleurs sont silencieux.

Amed le musulman, Caron le communiste et Daniel le marginal participent aussi à leur façon mais hors de l'église dont ils n'ont jamais vraiment connu le chemin. Hier, Amed est allé voir le curé sous un prétexte fallacieux et lui a parlé de n'importe quoi.

L'homme d'Eglise a compris le message et lui a demandé, comme un service, de creuser la tombe de Jean. Amed a donc remué la pelle, en sueur et en

costume par respect et amitié pour son ami. Il s'est meurtri au soleil pour communier encore une fois dans la souffrance avec Jean.

Caron et Daniel l'ont rejoint. Voilà les trois camarades bien perplexes devant cette fosse si petite pour résumer une vie entière de faim, de peur, de guerre, d'amour, d'amitié et surtout de labeur : 53 ans dans un volume aussi réduit ! Mourir lentement par la faute du travail et mourir brusquement par défaut de travail ! C'est injuste ! Jean est mort trop tôt, comme un enragé avant Pasteur, un tuberculeux avant les vaccins, un soldat avant la paix.

Jean, tu nous manques, tu n'aurais pas dû, pas toi surtout qui avais depuis toujours préparé ta fin soigneusement, saintement, autrement.

Amed, Daniel et Caron serrent les poings. Jean leur insuffle la force qu'il n'a pas trouvée en lui. Eux, ils refusent de s'assassiner de leurs propres mains. Ils lutteront contre ce monstre du chômage qui broie les hommes, les révèle ou les effondre.

Un an seulement a suffi pour transformer Jean en fin, en rien, pour décomposer un vivant bien vivant et riant et croyant en une boîte en bois fermée et enfermée dans un trou qu'un homme peut creuser le temps d'une messe.

*Et pourtant, que d'événements se sont passés en si peu de temps. Ils défilent dans la mémoire des trois hommes, pour former la ligne de ce récit, coupée, blessée, meurtrie par ce trou de néant.

A suivre...

Les Mains Coupées d'Annie Lagrange



Première Partie : une journée décisive Chapitre 1 : l'univers de Michou

C'est Michou qui aurait dû se rendre compte le premier et nous faire admettre la réalité. Mais il n'en était pas capable et nous n'étions pas prêts. Ce n'était pourtant pas normal de se faire appeler directement au bureau du personnel par Piron, seulement pour discuter. Le chef de service lui présenta un dossier à remplir comme une chance vitale. Mais, à sa grande surprise, l'ouvrier ne fit pas un geste pour le saisir. C'était un brave gars Michou, un de ceux-là à qui on peut demander de revenir le soir ou le samedi pour terminer une commande, un qui pointe à l'heure et ne roupète pas devant le chronos ou la feuille de paye. Il n'était pas bien malin mais avait un bon fond et, surtout, trente ans d'ancienneté ; on avait donc naturellement pensé à lui. Mais Michou ne faisait aucun geste pour se rapprocher du dossier. Son interlocuteur de-

vait bien avoir quinze ans de moins que lui mais il portait une chemise et lui, un bleu. Le manoeuvre ne savait donc pas quelle attitude adopter devant cet homme plus raide que lui et qui parlait plus facilement. Michou se vrillait, se recroque-villait, se serrait les mains l'une contre l'autre, rentrait la tête dans les épaules comme si trente ans d'assiduité dans un coin éventé entre la porte des toilettes et sa table de travail, soudain s'abattaient sur lui comme autant de fatigues, de contraintes, de vexations refoulées. Des crampes dans les jambes et des hauts de coeur matérialisaient son immense désir d'être ailleurs, d'être plus tard. Mais Piron ne le libérait pas : «Tu en as de la chance ! Toulouse... le soleil...» «Ma femme...» hésita Michou. De timide et d'apeuré, il devint franchement pitoyable. La face bienveillante de Piron se figea. Un instant il se sentit un peu ri-

dicule avec son dossier tendu vers l'ouvrier... mais un instant seulement car avec des hommes comme Michou, on ne perd jamais vraiment le contrôle de la situation.

- Quoi, ta femme ? T'en fais pas, vous avez un logement de fonction. C'est pas tout neuf, mais ça a été entièrement refait voici deux ans. Je ne sais pas combien de pièces, mais il y a tout le confort : salle de bain, eau chaude...

- La maison... continua Michou - Quoi, ta maison ? (Piron changeait de ton, hésitant encore entre colère et dérision) Elle n'est même pas à toi, ta maison ! Si tu as fait des travaux, tu en as profité, tu n'as rien à regretter. T'emmènes tes meubles, le déménagement est remboursé.

- Ma belle-mère...
- La belle-mère à présent ! (Pour un peu, Piron serait devenu agressif, du moins, s'il avait eu en face de lui quelqu'un qu'il

prenait au sérieux) Où est le problème ? Ben tiens, tu lui laisses ta maison... tu peux même aussi l'emmener si c'est la vie que tu aimes ! Tu peux aussi prendre ton chien, tes lapins, les légumes du jardin, les pavés de l'allée, les oignons de tulipe... laisse tout de même les tuiles du toit pour le prochain locataire, au cas où ce serait ta belle-mère !

Michou ne sentit pas l'ironie. Sa gorge se desserra pour énoncer le dernier obstacle, le plus indéplaçable de ce petit monde bien agencé qu'il s'était peu à peu forgé autour de lui, au fil des ans et qui constituait une atmosphère, un environnement, un équilibre qu'à défaut de mieux, il était prêt à appeler «bonheur».

- Mes copains...
- Tes copains ? (Piron éclata alors de rire) Si je racontais cette histoire, personne ne me croirait ! Tu ne veux tout de même pas emmener tes copains ! Et

pourquoi pas ta rue, ton quartier, ton bistrot ? Pourquoi pas aussi l'usine tant que tu y es et tout ce et tous ceux qu'elle contient ? Ecoute Michou, il y a une place à prendre dans une succursale de la société, à Toulouse. Si tu la refuses, tant pis pour toi, elle sera pour un autre qui appréciera sa chance. Michou, dans son envie de sortir, s'était déjà levé. S'il n'analysait pas la situation, il savait au moins ce qu'il ne voulait pas. Toulouse, le Sud, le soleil, le travail en vacances en quelque sorte, pensait Piron. Mais qu'est ce que ces mots représentent pour un ouvrier du Nord qui n'a jamais quitté sa ville, ses pavés et ses brumes faute de pouvoir se payer un séjour ailleurs. A quoi sert le soleil lorsqu'on ne s'est jamais fait bronzer ? Et Toulouse, où cela peut-il se trouver quand on a quitté l'école à 14 ans pour pointer en usine ?
A suivre...

Les Mains Coupées

Annie Lagrange



Première Partie : une journée décisive

Chapitre 3 : L'atelier désemparé

Résumé : en 1977, au Cateau-Cambrasis, dans le Nord de la France, les ouvriers d'une usine ne veulent pas admettre qu'elle va fermer et la tension monte dans l'atelier désœuvré, à la limite des disputes.

Une atmosphère bizarre régnait alors. Quelque chose ne tournait pas rond. Depuis une demi-heure, bientôt, une sirène avait retenti pour annoncer la fin de la pause casse-croûte du matin. Mais les groupes çà et là discutaient encore en se rendant à leur poste de travail et personne ne les rappelait à l'ordre. Le chef d'atelier était rudement silencieux depuis quelques jours. Il disparaissait étrangement au moment où sa présence, d'ordinaire, était si imposante, voire oppressante. Impossible de lui poser la moindre question. Alors, nous en profitons un peu pour traîner. C'était à la fois enfantin, provocateur et terriblement logique : à

quoi bon être à sa table de travail puisqu'il n'y avait rien à faire ? Depuis trois jours, nous balayions l'atelier ; les deux chaînes de montage avançaient au ralenti. Les tapis roulants étaient arrêtés. Depuis trois mois, régulièrement, nous chômons une semaine. Ce mois-ci, il était même question d'arrêter quinze jours. Alors, pourquoi sauver les apparences ? Il serait temps de réagir lorsqu'un chef l'ordonnerait, même si l'habitude nous ramenait en fin de compte, devant notre poste aux outils trop bien rangés.

Comment pouvions-nous ne pas comprendre ? Comment pouvions nous refuser à ce point ce qui était si évident ? Ne haussez pas les épaules : en 1977 nous n'étions pas encore habitués, du moins à notre niveau, à voir s'écrouler les filiales de grands groupes ainsi, sur quatre cents employés, sur quatre cents cas particuliers, deux cent cinquante familles, cinquante pour cent de l'économie locale avec les sous-

traitements.

Manson était alors chef du planning ; il avait prévu la situation présente depuis plus d'un an déjà et en avait averti les collègues de son niveau. Mais la mise en garde n'avait pas été entendue et n'avait servi qu'à l'acclimater lui-même à l'idée d'une fin inéluctable. Depuis, il prenait les faits avec une philosophie inspirée par son immense sensation de ras-le-bol.

A présent, il se rendait, tranquille, à la réunion des cadres. Sa voie passait devant le groupe de Michou. Amed, énervé par l'attitude, trop insouciant à son gré, de ses collègues, se planta devant le chef du planning :

- Dites, monsieur Manson, vous, vous êtes franc, dites nous le sincèrement, c'est pas vrai ce que l'on raconte, n'est-ce pas ?

- Mais bien sûr que si... vous savez bien qu'il faut toujours croire les rumeurs, surtout si c'est Michou qui les colporte !

Cette réponse qui ne voulait rien dire rassura l'atmosphère car

chacun put l'interpréter à sa façon. En fait, nous ne voulions pas entendre la vérité. Ne pas la citer clairement, c'était encore garder cet espoir auquel nous voulions tous nous raccrocher. Manson continua son chemin.

« Avec vous, on ne sait jamais quand vous plaisantez et quand il faut vous prendre au sérieux... »

Mais cette remarque ne pouvait déjà plus atteindre son destinataire qui venait de franchir les portes de l'atelier.

Une sirène retentit de nouveau. Elle marquait le début des cinq minutes de pause horaire que nous avions réussi à obtenir après des années de luttes, de compromis, de revendications. Comme elle était dérisoire dans cet atelier désœuvré ! Mais elle rappelait aussi une certaine routine qu'il est rassurant de conserver lorsqu'on ne sait plus très bien où l'on en est. Alors, contrairement à l'effet qu'elle aurait dû produire, la sonnerie sépara les groupes et chacun se

dirigea effectivement vers son poste de travail en attendant que le temps passe dans l'ennui... ou que quelqu'un sorte un jeu de cartes.

Retourner sur son lieu de travail, c'était une manière de lutter en silence, passivement mais fermement. Nous étions certains que tant que nous ne quitterions pas nos postes, il ne pourrait rien arriver de définitivement grave. Le jour où nous étions entrés à l'Usine, nous avions passé un contrat moral avec elle : nous faisons notre travail, elle nous permettait de subsister. C'était ainsi depuis toujours, depuis aussi loin que remontait notre mémoire collective ! Nos pères et nos grand-pères avaient fait carrière ici. Nous y étions entrés pour y passer notre vie. C'était absurde, atroce, mais nous l'avions accepté en échange de la certitude d'un minimum vital pour faire vivre nos familles. Il fallait absolument que ça continue.

A suivre...

Les Mains Coupées

Annie Lagrange



Première Partie : Une journée décisive

Chapitre 4 : Du côté des entrepôts

Résumé : Manson, chef du planning, vient de quitter les ateliers et les ouvriers désespérés par des rumeurs de fermeture de l'usine. Il se rend à la réunion des cadres.

Le chemin le plus court pour rejoindre les bureaux où allait se tenir la réunion des cadres traversait les entrepôts. Manson, bien sûr, étant donné sa situation, pouvait passer par où bon lui semblait. Une grande habitude des lieux le faisait évoluer avec aisance entre les imposantes piles de cuisinières emballées : un an de stock s'entassait là, il n'y en avait jamais tant eu. Il devenait urgent de trouver une solution.

Les entrepôts se terminaient par un quai surélevé. En contrebas avançaient des rails grâce auxquels des trains spéciaux venaient directement chercher leur cargaison en entrant par la grande ouverture : un lourd rideau métallique était alors désespérément baissé devant. A côté du quai, deux cages de verre : des

bureaux insonorisés. Mulot, le chef d'atelier, si étrangement absent de sa place ordinaire, y regardait un bilan d'inventaire étalé devant lui. Le visage soucieux, absorbé par sa tâche, il ne voyait pas Manson. Comme d'habitude il s'occupait de ce qu'il n'était pas payé pour vérifier, quitte à négliger sa propre tâche.

Entré dans l'usine à peine sorti de l'enfance, Mulot l'avait vu grandir. Peu à peu, il en avait gravi les échelons hiérarchiques à sa portée. Pour avoir participé au développement graduel de l'entreprise, il croyait en être l'auteur. Tout problème interne concernant «son» oeuvre le touchait au plus profond de lui-même. Comme l'usine était son seul horizon et qu'elle lui était vitale, il était persuadé d'y être indispensable. Il n'avait jamais pris de congé pour raison de santé, certain que l'entreprise ne tournerait pas sans lui. La maladie était une paresse, l'arrêt une hérésie : ce n'était pas digne d'un homme qui devait toujours trouver au fond de lui la force de continuer. Deux ans auparavant, il avait rejeté a-

vec dédain l'éventualité d'exams approfondis après une radio de routine qui avait révélé une tâche sur un poumon : c'était sans intérêt, les autres pouvaient être malades, pas lui.

Mulot avait pris l'habitude de tout vérifier, même s'il n'en comprenait pas bien les causes et le fonctionnement. Les Fables de La Fontaine avaient inspiré à ses collègues divers surnoms. Pour les cadres, il était la «Mouche du coche», toujours prêt à se mêler de tout et surtout de n'importe quoi. Pour les ouvriers, il représentait la «Grenouille», celle qui voulait se faire aussi grosse que le boeuf et dont nous espérons bien qu'elle finirait par éclater.

Rejetant les ouvriers du rang desquels il était sorti et avec qui il ne voulait pas être comparé, rejeté des cadres qui l'avaient connu manutentionnaire, incompris dans l'idéal qu'il s'était fixé de faire prospérer, malgré tout, «son» usine, Mulot s'était aigri, au fil des ans, de ne pas être reconnu et respecté. Crachant sa bile devant ses chefs, il laissait éclater sa

hargne devant ses subalternes. Alors qu'il trouvait normal de se servir à son gré dans les stocks de fourniture, en vertu de sa bonne conscience professionnelle et en récompense de ses extras, il se vantait, et avec raison, de mettre à la porte un ouvrier emportant quelques clous ou un tournevis. Une rumeur sourde mais très étouffée prétendait aussi qu'il était capable de faire licencier des employés sans reproches pour des motifs strictement personnels et tout à fait inavouables. Son nom, synonyme de cette petite souris des champs si malvenue dans les jardins et dont on cherchait toujours à se débarrasser, illustrait la haine qu'il inspirait.

Manson, comme les autres, ne l'aimait pas. Dans ce monde fortement hiérarchisé où l'on ne craignait pas de voir un jour un subalterne vous commander un jour, le manque de diplomatie était sans conséquence. De plus, comme chacun avait au moins un chef à qui rendre des comptes, à qui obéir, de qui supporter les sautes

d'humeur, il était logique de défouler ses vexations, ses contradictions, ses humiliations, sur ceux qui occupaient les échelons inférieurs.

Nous étions comme des crabes dans un panier : tous les mêmes, en réalité, promis au même sort, enfermés et balancés selon le même mode, mais certains se croyaient supérieurs parce qu'ils rampaient sur d'autres. Manson, lui, réalisait cette situation écoeurante. Il avait compris qu'il n'y avait plus d'espoir ici, qu'il ne s'en sortirait que par lui-même : il ne comptait pas sur la réunion des cadres pour trouver une solution. Manson regardait sa montre, ralentissait le pas : pour lui commençait la partie la plus désagréable de la journée. La réunion des cadres... son atmosphère servile... ses sous-entendus... ses regards malveillants... En plus, un «Grand» de Paris était descendu avec un «Grand» économiste : la séance ne risquait pas de finir de bonne heure. La soirée allait être gâchée pour rien.

A suivre...

Les Mains Coupées

Annie Lagrange



Première Partie : Une journée décisive

Chapitre 5

la réunion des cadres :
l'exposé du brillant économiste

RESUME : alors que l'usine risque de fermer, Manson, chef du planning, se rend sans illusion à une réunion des cadres qui doit faire le point sur la situation. En route, il a vu Mulot, chef d'atelier, vérifier les stocks de l'entrepôt.

Lorsque Manson entra dans la salle de réunion, l'assemblée sursauta puis se calma en le reconnaissant : visiblement, elle attendait quelqu'un d'autre. Pourtant, la plupart des sièges étaient déjà occupés. Le directeur, Dumez, feuilletait quelques dossiers pour se donner une contenance. Il fallait le connaître pour le reconnaître tant il se fondait parmi les autres. Pourtant, il avait les meilleures références : ingénieur de Centrale, plusieurs années d'expérience dans une société concurrente en tant que sous-directeur, plusieurs mois dans celle-ci au cours desquels il avait donné entière satisfaction.... sérieux, honnête, intelligent... mais aussi velléitaire, hésitant, dépourvu d'initiative, incapable de trancher sur les questions urgentes... excellent bras-droit mais piètre organisateur, il était de ces gens parfaits lorsqu'ils

sont guidés mais incapables de commander eux-mêmes. De plus, des soucis personnels occupaient son esprit : la santé de sa femme, un conflit avec sa fille aînée l'inquiétaient plus encore que les responsabilités à assumer. Protégé dès son enfance par sa famille et son milieu, il n'arrivait pas, maintenant qu'il était seul responsable, à faire face.

Autour de Dumez, et sans doute encouragés par sa personnalité, avait prospéré une multitude de «chefs». Les principaux, du moins ceux qui avaient le titre de cadre, attendaient le début de la réunion. Des chefs, l'usine, en effet, en regorgeait : étude, montage, stockage, expédition, aspect technique, service administratif... chaque stade de fabrication requérait un responsable qui finissait vite par se croire indispensable, Directeur virtuel ! Chacun se croyait plus malin que le voisin et, bien souvent, à force d'empiéter sur le secteur du collègue, il en oubliait de s'occuper du sien. Ce mauvais esprit entraînait, de surcroît, une mauvaise ambiance et l'intérêt général passait après de mesquines querelles personnelles.

Et c'était avec ces hommes là

que l'usine devait se battre face à la crise internationale !

Enfin entrèrent les trois Hommes attendus : Malizot, le Grand patron de Paris, qui avait daigné descendre de sa tour d'ivoire et condescendre à parler à son menu peuple d'esclaves-employés ; parant, un administrateur envoyé ici depuis six mois et dont nous ne savions pas exactement quelle était sa fonction et son pouvoir ; enfin, un petit homme maigre, chauve, au visage austère et aux lèvres pincées... Le brillant économiste dont on attendait notre salut !

Les cadres regardaient ces trois hommes comme des enfants observent le Père Noël. Malizot s'assit sans saluer personne, sans même attendre que ses deux collaborateurs fussent bien installés : vulgarité et autorité faisaient bon ménage chez lui. Les cadres sursautèrent : allait-on commencer la séance sans Sarty, sans le protégé de Paris, sans celui qui se faisait appeler «Monsieur Le Directeur» en ville, sans cette autorité de référence que l'on prévenait et consultait en premier, sans celui dont on exécutait les désirs mieux que les ordres de Dumez !

«Je vous conseille de méditer ce que monsieur va dire, lança Malizot. La situation n'est pas rose et je n'ai pas l'intention de reculer devant les moyens !»

Celui que l'on avait deviné être l'Economiste, remercia Malizot d'une inclination de tête et plaça à son intention un petit compliment en passant, le temps de poser son attaché-case sur la table, de l'ouvrir et d'en retirer un dossier avec des gestes aussi précis que lents et qui suspendaient le souffle de son auditoire. Il commença, d'un rythme régulier, un exposé où son implacable logique pouvait s'épanouir. Ses phobies, ses lubies, ses obsessions, c'étaient l'absentéisme et le manque de productivité qu'il fustigeait en admirateur inconditionnel du modèle japonais. Il aurait été étonnant qu'il ne les remit pas au menu du jour.

«Comme vous le savez et comme il était prévisible, les commandes se sont effondrées. Nos stocks sont trop importants et le rythme actuel de production nous entraîne à la catastrophe. Le problème est, certes, vaste et dépasse le cadre de notre succursale. Il est dû au relâchement général de ces dernières années et aux concessions croissantes qu'il a

fallu accorder à des salariés peu raisonnables étouffant peu à peu leur poule aux oeufs d'or. Si nous ne vendons pas, c'est à cause de la production étrangère, italienne surtout. Nos produits sont trop chers, nos coûts de production trop élevés : les ouvriers réclament trop et l'absentéisme est un véritable fléau. Ils travaillent moins et coûtent plus. Le manque de productivité entraîne une diminution des primes donc du pouvoir d'achat des salariés qui, de ce fait, ne peuvent plus renouveler leur électroménager, d'où notre problème actuel.»

Quelques chiffres arrondis du bon côté, des statistiques rapides invérifiables sur l'heure, une logique rigoureuse... et les arguments devenaient apparemment imparables. On trouvait normal que les stocks soient importants parce que les ouvriers ne travaillaient pas assez !

De toute façon, les cadres restaient persuadés que le problème ne concernait que les ouvriers et qu'ils étaient à l'abri des conséquences fâcheuses de la situation. Du coup, ils croyaient comprendre l'exposé de l'Eminent économiste.

A suivre...

Les Mains Coupées Annie Lagrange



Première Partie : Une journée décisive

Chapitre 6

la réunion des cadres (2) :
les solutions provisoires

RESUME : En 1977, une usine du Nord de la France va mal et risque de fermer. Les ouvriers angoissent et s'énervent pendant que les cadres, réunis, écoutent les représentants de la direction venus du siège de Paris. Un économiste vient de dresser son analyse de la situation.

L'économiste, dont nous n'avons finalement jamais connu le nom, aurait pu continuer à discourir longtemps sur le même mode : du moment qu'il n'était pas question de diminuer les privilèges des cadres, ils étaient tous d'accord avec lui, (enfin, tous sauf Manson qui se contentait de faire acte de présence et Parent qui semblait attendre le moment propice de prendre la parole sur un autre sujet qui lui tenait à cœur).

L'économiste non contrarié, se saoulait de ses paroles. Parent jugea à propos, sans commentaires, de faire passer un graphique où des courbes figuraient les charges de l'entreprise, les bénéfices et les déficits : trois courbes, trois couleurs, rien de plus, mais étonnamment explicites et

beaucoup plus parlantes qu'un long discours. Celle des déficits avait rejoint celle des bénéfices voici dix ans et l'avait traversée voici cinq ans. Depuis, la société épongeait les pertes de la succursale. Parent souligna un fait surprenant : même pendant les ventes accrues de l'année passée, l'entreprise était en déficit car les prix de vente avaient été mal étudiés.

Là, le silence fut lourd et complet. Certainement qu'ils ont dû, les cadres, se dire à ce moment-là, que tout était fichu. C'était évident, ils n'ont pas pu ne pas se le dire, au moins le penser. Pourtant, aucun d'eux n'a commenté le schéma. Ils se tournèrent vers l'économiste, un peu froissé d'avoir été interrompu, pour connaître les solutions envisagées.

«Il faut réduire le personnel au minimum. Depuis six mois, nous proposons des mutations avantageuses (il souligna oralement ce terme) dans d'autres succursales de la société. Depuis trois mois, nous mettons les ateliers en chômage technique une semaine sur quatre. Pour remonter la pente, il faut franchir un nouveau pas. Un groupe d'ex-

perts, réuni à la demande et sous la direction de Monsieur Malizot, notre Directeur, (il souligna aussi et le nom et le titre) a étudié la situation et élaboré un plan de sauvetage de l'entreprise dont voici les grandes lignes : encouragement des départs volontaires par des primes équivalentes à une indemnité de licenciement et remboursement du déménagement ; poursuite de la politique de mutation à une cadence accélérée ; mise à la retraite anticipée de trente volontaires âgés au moins de soixante ans ; intensifier notre politique de non-augmentation des stocks en faisant cesser le travail, ce mois-ci, quatorze jours au lieu de sept. Il faudrait aussi, à propos de notre outillage assez vétuste...»

Mais Malizot fronça les sourcils et l'économiste bien dressé n'acheva pas.

«Nous allons fonctionner ainsi six mois», conclut le Directeur en personne. «Si les ventes remontent et de façon significative, on pourra envisager d'investir en modernisant les machines... mais seulement si on fait des bénéfices et qu'ils s'annoncent durables. Sinon...»

Malizot ne parlait jamais à la

légère et son dernier mot fit frissonner. «Tout de même, dit enfin quelqu'un, la situation est préoccupante, mais, enfin, «Elle» ne va pas fermer...»

Malizot, pour toute réponse, eut un geste vague qui épouvanta l'assistance. Chacun voulut poser une question, donner un avis, il s'en suivit une cacophonie indescriptible. Licencié des ouvriers, c'est normal puisqu'il y en a de trop. Mais l'usine, elle, est certainement viable ! Prendre des mesures d'exception, d'accord, mais eux les cadres, ne risquaient rien, n'est-ce pas ?

L'économiste remballait ses

papiers ; Malizot se levait déjà... Mais ne risque-t-on pas une opposition de la part du personnel ? L'ennui, avec les ouvriers, c'est qu'ils sont plus bornés qu'eux, les cadres, et qu'ils ne comprennent pas forcément la nécessité de mesures d'exception. De toute façon, quand on propose quelque chose, ils sont toujours contre, sans chercher à savoir. Ne risquent-ils pas, encore, d'être de mauvaise foi ? Malizot haussa les épaules : «Quelle opposition ? Une grève ? Tant mieux, elle réduira l'indemnisation du chômage partiel !»

A suivre...

URGENCES

Pharmacie de garde, week-end des 20 et 21 août.-

Pharmacie Bourguignon-François, tél. 25 03 00 37.

Médecin de garde.- Dr Gerbout, tél. 25 32 38 56.

Dentiste de garde (dimanche).- Charles Dheurle, tél. 25 87 34 17.

Ambulances.- Abax ambulances, tél. 25 32 03 32.

Gendarmerie.- Tél. 25 30 50 00.

Dépannage électricité.- Tél. 25 32 19 53.

Dépannage gaz.- Tél. 25 32 19 54.

RALLYE

Promenade haut-marnaise en 4x4

La huitième édition d'«Aventure verte» aura lieu samedi 27 et dimanche 28 août.

Elle devrait rassembler près de 50 4x4. L'édition 94 partira de Joinville et rejoindra Châteauvillain. A 22 heures, une sortie nocturne est prévue suivie d'une soupe à l'oignon. La deuxième étape emmènera les participants de Chaumont jusqu'à Bourbonne-les-Bains.

Cette épreuve n'est pas une compétition et est réservée aux possesseurs de 4x4. Cependant vous pouvez toujours tenter votre chance pour être passager à bord de l'un d'eux.

Les frais d'inscriptions se montent à 400 F. Renseignements à prendre auprès de l'Office de tourisme, place du Général de Gaulle à Chaumont. Tél. 25 03 04 74. S'inscrire avant le vendredi 26 août.

Jouez avec

L'affranchi
de Chaumont

Des places de cinéma à gagner

Pour gagner une place de cinéma, répondez aux trois questions suivantes :

Quel est le titre du court-métrage réalisé pour les Rendez-vous du cinéma français ?

Combien d'habitants résident à Neuilly-sur-Seine ?

Quel est le nom du groupe qui a clôturé le 15 - 15 ?

Toutes les réponses se trouvent dans le numéro 18 de L'Affranchi. Les gagnants seront départagés par tirage au sort.

BULLETIN REPOSE

Nom.....

Adresse.....

Bulletin réponse à nous faire parvenir, au plus tard le mercredi 24 août. Gagnants de la semaine dernière : Michèle Fourrier - Christophe Rondot - Isabelle Dos Santos - Michèle Fourrier - Jocelyne Ossola - Michelle Noroy - Marie-Lise Mongeot - Monique Caput - Amandine Clere - Bernard Petit. Place à retirer au siège du journal 25, rue Croix percée.

Les Mains Coupées Annie Lagrange



Première Partie : Une journée décisive Chapitre 7 Le détournement de fonds

RESUME : il est de plus en plus certain que l'usine va fermer. La réunion organisée par la direction parisienne, loin de calmer les rumeurs, a fait entendre aux cadres qu'ils seraient aussi touchés. Parent attend son tour pour annoncer une information importante pour lui.

Un moment, s'il vous plaît, si vous voulez bien faire silence, je tiens à vous signaler...» Tiens, Parent prenait la parole, les autres l'avaient oublié celui-là... «Je tiens à vous faire remarquer qu'une enquête menée en bonne et due forme contre Monsieur Sarty et son complice Piron, a abouti à une inculpation de détournement de fonds !» Ah oui, c'est vrai, il n'était pas là Sarty, le protégé de la direction parisienne, mais enfin, il n'était pas question de licenciement ou de fermeture, donc la question n'aurait pas dû être à l'ordre du jour. Les

cadres continuaient à s'interpeller et essayer de soustraire quelques mots supplémentaires à Malizot. Ce dernier regarda Parent d'un air vexé, haussa les épaules une nouvelle fois et sortit en plantant son auditoire là.

La remarque de Parent se noya dans les exclamations soucieuses de ses collègues. Mais il était arrivé à un point de non retour. Il n'était donc pas question de s'arrêter maintenant, surtout après six mois pendant lesquels il avait tenu bon, seul. Il était fermement décidé à officialiser les faits tenus secrets jusqu'alors.

Parent, assis, songeur, calme, regardait les cadres gesticuler comme des automates désorientés, comme des pantins déliés. Sans doute les méprisait-il ces faux ingénieurs arrivés à un poste de responsabilité par ancienneté et protection. Peu d'entre eux étaient diplômés d'une grande école. Le port du costume et le verbe haut avaient

servi à plusieurs de capacité. On leur avait confié la bonne marche de la succursale du Nord mais ils avaient surtout retenu les privilèges avant les obligations dont la première était d'évoluer et de toujours se remettre en question. Mais ils étaient d'une autre époque, encore du dix-neuvième siècle où un patron est d'abord un Monsieur à qui l'on obéit, où une entreprise tourne selon des règles établies, où le marché est naturellement en expansion constante. Le monde avait changé mais ce petit coin de France semblait l'avoir ignoré.

Nous n'avions jamais compris pourquoi la Direction nationale avait envoyé Parent, cet homme assez insignifiant de sa personne, mais qui, cependant, avait le pouvoir d'aller partout, de questionner qui bon lui semblait et de fouiller dans tous les dossiers. Nous nous plaisions à penser qu'il était chargé d'assainir l'usine. Peut-être nous réservait-il la joie de virer certaines de

ces huiles tout juste bonnes à gagner quatre fois plus que nous sans se fatiguer autant.

Le jour de la réunion des cadres, Parent se trouvait au pied du mur et plus seul que jamais. Il tremblait peut-être un peu mais il n'hésitait pas. Il avait en lui la notion de ce qui est bien et de ce qui est mal. Il avançait tête haute, visant le premier, délaissant le second. Rien d'irréversible dans cette démarche : en théorie, il pouvait toujours reculer ; mais il n'y songea même pas. Il eut devant les cadres pépant sur leur cas personnel, un geste d'énervement qui tint lieu d'autorité : son poing, frappant la table, surprit et instaura le silence. Il se tourna vers Piron, le chef du personnel qui

ce matin crânait devant Michou mais qui était resté étonnamment silencieux pendant la réunion : «Pour que tout se termine correctement, vous direz à monsieur Sarty de rendre la mallette et les instruments que la société lui avaient prêtés». Il s'agissait d'une valisette contenant divers objets électroniques utiles à un comptable mais qui n'avaient, en fait, à l'instant, qu'une valeur symbolique. Piron, complètement abattu, posa la sienne sur la table et répondit la gorge serrée et une pointe de regret dans la voix : «Voici la mienne : tout y est... Mais Monsieur Sarty a dit qu'il ne rendra rien.»

A suivre...

URGENCES

Pharmacie de garde, week-end des 27 et 28 août.-
Pharmacie Laroche, tél. 25 25 03 02 90.

Médecin de garde.- D^r Roca, tél. 25 03 67 74.

Dentiste de garde (dimanche).- Daniel Dodo
(Langres), tél. 25 87 05 95.

Ambulances.- Ambulances chaumontaises,
tél. 25 32 39 69.

CONCERT

L'âme russe à Joinville

▲ rkady Volodos donnera un la Scala de Milan.

Daronmviski et Mouscoracki



RESUME : Une usine dans le Nord de la France, en 1977, va sans doute devoir fermer. Les cadres, lors d'une réunion avec la direction parisienne, doivent se rendre à cette évidence. Dans ce contexte, Parent révèle un détournement de fonds perpétré par le sous-directeur Sarty avec la complicité du chef du personnel Piron.

Parent était arrivé six mois auparavant, envoyé par Paris, avec des pouvoirs étendus. Lui, se souvenait surtout de l'accueil qu'il avait alors reçu, bien que ce terme d'«accueil» soit très mal approprié. En fait, il avait été écarté dès son arrivée: on avait commencé par lui refuser le logement de fonction auquel il pou-

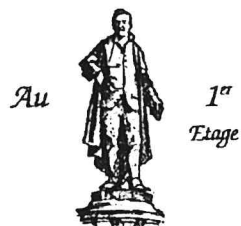
vait prétendre et son occupant, Sarty en personne, était venu le chercher à la gare pour le conduire dans le seul hôtel de la ville ouvert toute l'année. Parent avait dû laisser femme et enfant dans la Capitale et se résoudre à de fatigants voyages le week-end pour les voir. La nuit, une bouteille thermos lui tenait compagnie car son hôte ne se levait pas le matin pour préparer le petit-déjeuner d'un unique client... Mais Parent était resté ! Il avait vite jugé la situation : Le directeur, d'abord : il lui était apparu intelligent et clairvoyant, mais incapable de diriger correctement l'entreprise ; les employés se moquaient ouvertement de lui et les ouvriers l'ignoraient totalement lorsqu'ils le croisaient. Sa faiblesse, bien-sûr, entraînait un

laissez-aller général : les petits chefs se faisaient appeler «ingénieurs», les cadres se présentaient comme «directeurs», et, pendant que tous soignaient leur image de marque, les vols d'outillage sévissaient régulièrement. La gestion de l'entreprise, ensuite : un jour avait suffi à Parent pour découvrir le plus intéressant de son voyage. Il s'était fait apporter les prévisions budgétaires des six derniers mois, comme il en existe dans toute entreprise : en 1977, avant la révolution informatique, elles se présentaient sous forme de tableaux sur lesquels étaient indiqués la date et le montant des échéances. Parent n'avait pas eu besoin de lire en détail pour qu'une énormité lui sautât aux yeux : la somme globale attribuée aux salaires

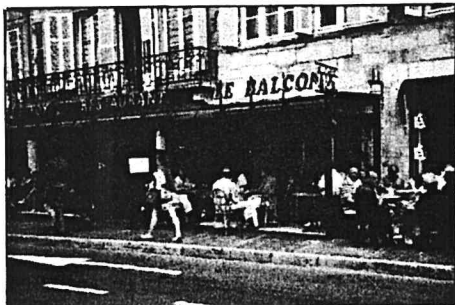
d'un mois sur l'autre dessinait une ligne en dents de scie ! Dans une usine où la majorité du personnel était mensualisée, c'était incompréhensible. Qu'il y ait des mois plus coûteux que d'autres à cause des primes d'été et de fin d'année, d'accord... qu'il y ait une légère courbe due au rendement de la faible partie des ouvriers aux pièces, d'accord aussi... mais rien ne pouvait expliquer des écarts aussi criards, surtout que nous n'avions fait aucune heure supplémentaire les mois précédents. Parent était remonté sans difficulté à Sarty, le sous-directeur, qui avait en charge la partie administrative de l'entreprise. Il avait essayé d'expliquer les écarts de la courbe de salaire par des avances faites aux employés. Mais il manquait 180 000 francs dans une usine de quatre cents personnes et une période de six mois : indéfendable ! Nous étions un vendredi. Sarty et Piron, qui était vite apparu comme son homme de main, avaient employé leur week-end à essayer de réajuster les comptes. Mais trois nuits et deux jours leur firent seulement comprendre l'impossibilité de s'en sortir ainsi. Le lundi matin, Sarty affronta Parent et lui proposa de l'argent : suprême erreur ! Le Parisien pouvait comprendre une erreur, voire une faiblesse, apprécier un

repentir qui aurait eu l'air sincère et aider une réparation possible mais il était de ces hommes que l'on ne doit jamais essayer de soudoyer, de cette race mentale qui ne saurait remettre son éducation en question, troubler sa situation présente et hypothéquer l'avenir en acceptant un pot de v i n . Pour toute réponse, il n'avait eu qu'un geste : il avait mis le hautain, l'imposant, le prétentieux Sarty à la porte. Les cinq mois suivants, Parent avait construit un dossier clair, précis, convaincant. Les 180 000 francs d'«avances sur salaires» étaient passés à un million et demi de francs avec les comptes de la mutuelle. Mais en ajoutant toutes les factures personnelles de la famille Sarty mises sur le compte de la société, les transformations de sa maison, deux voitures de service dont une avec chauffeur, et surtout les généreux cadeaux tous azimuts qui pouvaient aller du simple bouquet de fleurs à la réfection de la cour de l'école privée fréquentée par les enfants... Parent avait compté huit millions de francs de détournement dans une usine où le salaire moyen d'un ouvrier était de deux mille francs... Soit quatre mille payes mensuelles ou 333 ans d'un travail rémunéré ! A suivre...

GRAND CAFÉ
DE FOY



RESTAURANT
DU BALCON



Centre ville
Place Diderot
52200 LANGRES

© 25 87 09 86

Marie-Claude et Jean-Louis
vous proposent

- ☐ Carte et menus
traditionnels
- ☐ Leurs spécialités :
poissons et crustacés



Salles de réunions



Le meilleur accueil
vous sera réservé

Les Mains Coupées

Annie Lagrange



Première Partie : Une journée décisive

Chapitre 9

Le détournement de fonds (3) : les conséquences

RESUME : dans une usine qui risque de fermer, Parent a découvert et révélé un détournement de fonds perpétré par le sous-directeur Sarty, avec la complicité du chef du personnel, Piron.

Le dossier établi, il avait encore fallu un mois à Parent pour faire admettre à Paris la possibilité de rendre public le détournement. D'abord, on ne l'avait pas cru. On lui avait objecté qu'une enquête concernant Sarty avait déjà été réalisée en 1968, en pleine grève nationale, à la suite d'une dénonciation : elle n'avait pas abouti. Il était vrai aussi qu'alors, on avait envoyé un débutant malhabile que Sarty avait su aiguiller sur un secteur où il ne risquait rien : les comptes de la mutuelle. Et puis, personne ne le disait, mais tous le savaient : un tel détournement n'avait pas pu avoir lieu sans complicité à Paris ou, du moins, une certaine bienveillance. Ce n'était pas vraiment du vol, mais un cadeau accepté un jour, sans se méfier, une aide bien à propos ou l'embauche voire la promotion

d'un proche... et il devenait, pour beaucoup, gênant de pousser l'affaire plus loin. De plus, il y avait les actionnaires : pour une société, la réputation est plus importante que quelques dizaines de millions de centimes, somme insignifiante comparée aux pertes subies ces dernières années par la succursale nordique. Plutôt une perte financière de plus qu'une perte de crédibilité.

Mais le dossier était irréfutable et Parent y voyait une affaire de principe. On finit par admettre sa démarche mais en se déchargeant sur lui de la responsabilité de cette décision.

Le jour de la réunion des cadres, Parent exposa donc les faits sans sourciller prêt à balayer toute défense ou tentative d'explication qu'auraient pu émettre des collègues éblouis depuis longtemps par la personnalité et le train de vie de Sarty. Mais que croyez-vous qu'il arrivât ? Qu'un cataclysme fût déclenché par cette stupéfiante révélation ? Qu'un abîme s'ouvrit sous l'effet de cette bombe ?

Rien ! En fait, il ne se passa rien. Les cadres de la réunion n'entendirent qu'un

point : il n'était pas question de les licencier, même pas de diminuer leurs privilèges professionnels... Quant à Malizot, le grand chef de Paris, il venait juste de sortir.

Mais pour que l'enquête ne traîne plus, en sortant de la réunion des cadres, Parent se rendit au bureau de police. Le commissaire Amusette (c'était effectivement son nom !) averti (nous ne saurons comment) qu'il s'agissait d'une grosse affaire, fit venir son plus fidèle adjoint. Parent exposa le motif de la plainte et voulut donner des détails. Mais le commissaire insista sur la nécessité de résumer : quelques lignes pour quinze ou vingt ans de délit, six mois d'enquête minutieuse, plus d'argent que n'en disposeraient jamais les trois hommes réunis dans le bureau !

«On va écrire le minimum, juste ce qu'il faut pour lancer l'affaire officiellement... Vous signez là...» Parent n'avait pas vraiment le choix : dans ce genre de conflit, la raison du plus fort se trouve du côté de celui qui tient le crayon ou qui tape sur la machine. Il signa. Il se levait déjà pour

partir quand Amusette freina son élan : «Ça, c'est pour l'officiel. L'officieux maintenant... on change de bureau.» Il fit signe à son adjoint de suivre et ouvrit le chemin. Vues les circonstances, Parent pouvait difficilement s'éclipser sans paraître grossier. Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'ils s'installèrent tous trois dans un coin discret du café d'en face !

Amusette lança la conversation sur son métier et d'autres sujets tous plus éloignés de l'usine les uns que les autres et détendit l'atmosphère en vrai professionnel de l'interrogatoire. Parent fut tout de même surpris lorsque le fonctionnaire se mit à le tutoyer... Mais la différence d'âge permettait encore cette familiarité... Finalement, Amusette croisa les bras, regarda Parent droit dans les yeux et laissa tomber ces mots que rien n'avait introduit : «Mon pauvre gars, te voilà bien emmerdé à présent !» Parent, outré, exigea une explication.

«Bien sûr que tu es emmerdé : tu as soulevé un lièvre trop gros pour toi. Te voilà seul contre tous. Maintenant tout le mon-

de va te regarder de travers et personne ne te soutiendra, même ceux qui seront bien contents d'écraser Sarty. Quant à lui justement, Sarty, il n'aura rien !»

- «Rien ? Mais c'est impossible ! Avec le dossier que j'ai réuni... les fausses factures...»

- «Justement les fausses factures, parlons-en : elles accusent la moitié des commerçants de la ville qui les ont rédigées et les huiles parisiennes qui les ont laissées passer ! Sarty, il n'aura rien, ton affaire a duré trop longtemps. Ça fait des mois que ton voleur devrait être en prison et s'il est libre, c'est que tes chefs n'ont rien fait et n'ont pas l'intention d'agir. Il n'aura rien et tu es bien emmerdé.»

Sans doute à ce moment là, Parent se souvint-il du regard vexé de Malizot, du désintérêt des cadres, de sa chambre d'hôtel et de sa bouteille thermos... Bien des mois, bien des années plus tard, il gardait encore en mémoire ce vieux visage tout ridé, tout défait et ces paroles tintantes comme une fanfare de 14 juillet.

A suivre...

Les Mains Coupées

Annie Lagrange



Première Partie : Une journée décisive

Chapitre 10

La colère de Mulot

RESUME : En 1977, dans le Nord de la France, une usine risque de fermer. Les ouvriers s'inquiètent et les cadres viennent de finir une réunion avec la direction parisienne qui a amplifié les craintes. Même la révélation d'un détournement de fonds n'a pu changer les esprits.

Décidément, cette journée-là avait été bien fertile en événements. Mais nous ne nous en étions pas aperçu sur le coup. Pourtant, la déclaration implicite de faillite et le détournement de fonds n'en furent pas les seuls faits marquants.

Lorsque les cadres sortirent de la réunion, Mulot, le chef d'atelier, les attendait : il avait besoin d'une explication. Il ne pouvait plus tenir et il fallait qu'on lui donnât une solution sur la question qui le préoccupait tant. Impossible de parler tous à la fois : personne ne l'aurait écouté. Manson passa non loin de lui

mais il n'essaya pas de l'arrêter car ni l'un ni l'autre ne tenaient à se parler. Il se rabattit sur Ménestrel, chef des dessinateurs, dont l'élégant laisser-aller vestimentaire, la quarantaine sportive et détachée, irritaient d'ordinaire ce traditionaliste plutôt borné. Mais Mulot, ce jour-là, se démena de toute son énergie, pour l'entraîner à l'arrière des entrepôts et lui mettre des fiches d'inventaire sous le nez. Ensuite, il montra les stocks du doigt.

«Regardez, vous voyez bien qu'il y en a de trop. On dit que les stocks sont trop importants, mais une partie n'a pas été fabriquée ici !»

Ménestrel, visiblement à l'écart de la question, tenta de trouver une explication plausible :

«La société se compose de plusieurs usines dont certaines ont des problèmes de stockage. On a dû entreposer ici une partie de l'excédent d'une autre succursale. Je ne vois pas où est le problème.

Ce n'est pas la première fois que cela arrive...

- Ils ont fait ça samedi dernier ! Quand je n'étais pas là. C'est même pas des gars de chez nous qui ont déchargé... comme des voleurs !

- Monsieur Mulot, mesurez vos expressions. Vous parlez de la Société dont cette usine fait partie, dont vous faites partie vous-même. Dans les circonstances présentes, il convient de se rendre compte que l'on n'est qu'un infime élément d'un grand corps. Tous doivent oeuvrer pour lui. Il nous tire d'affaire depuis dix ans en épongeant nos dettes. Lui seul peut nous sortir de la situation présente. Notre salut...

- Mais regardez les étiquettes, regardez donc, ils sont étrangers ces appareils, italiens ! Ceux qui vendent moins cher... c'est votre société qui importe cette saleté ! Elle dit que c'est notre faute mais c'est moins embêtant de faire de l'import-export que de fabriquer sur place... Elle

se fout de nous la Société... elle s'en fout si on crève !

- La Société sait ce qu'Elle fait. Il faut savoir évoluer avec Elle, Mulot. Mais vous, vous êtes dépassé.»

Dépassé Mulot ! Dépassé ! Lui qui s'était voué à l'usine, qui s'était donné à elle, qui avait vécu pour elle. On osait lui dire, comme ça, en face, qu'elle n'était rien, qu'une partie d'un grand ensemble qui comptait plus qu'Elle ! Il y avait là, en face de lui, un homme qui méprisait «son» Usine, qui se permettait de le lui dire... et il ne pouvait rien dire, rien répliquer parce que lui, Mulot, il n'était pas chef de bureau, il ne travaillait pas en chemise, il ne marchait pas dans l'atelier avec des bottillons en cuir souple !

«Que voulez-vous, Mulot, il faut admettre et comprendre l'évolution. Quand la branche d'un arbre est pourrie, il faut la couper en faisant confiance à la Société pour le reste. C'est cela l'intelligence : comprendre la nécessité des événe-

ments.»

Ménestrel était content de lui : il avait bien parlé. Si l'entreprise devait sombrer, il valait mieux que la direction parisienne sache le grand bien qu'il pensait d'elle. On finirait tôt ou tard par lui répéter ce genre de discours surtout s'il prenait soin de le dire plusieurs fois. Maintenant, il pouvait s'éloigner. Quant à cette histoire d'import de cuisinières concurrentes... Il n'y avait que Mulot pour en faire toute une histoire.

Mulot, justement, le regarda s'éloigner comme un résistant clandestin écoutait en 1943 un collaborateur expliquant le bien-fondé de la politique pétainiste. Son cerveau soudain se déroba devant cette attitude incompréhensible, quelque chose se noua dans sa poitrine, ses muscles se raidirent... A ce moment précis (le hasard, la destinée, on ne peut rien contre eux) passèrent Jean et Amed.

A suivre...

Les Mains Coupées

Annie Lagrange



Première Partie : Une journée décisive

Chapitre 11

Une amitié exemplaire

RESUME : dans l'usine qui va certainement fermer, les personnalités se dévouent diversement. Menestrel cherche à se faire bien voir de la direction parisienne en flattant la société. Mulot, désespéré, voit son univers s'écrouler et est au bord du malaise. Jean et Amed, par hasard, arrivent à cet instant précis.

Jean et Amed étaient du même sang : fraternité de travail issue du mélange des sueurs dans l'atelier mal aéré l'été, du mélange des souffles tièdes dans les mains gelant sur les pièces à assembler, l'hiver. Un jour, l'homme du froid et des grandes plaines de l'Est, aux cheveux clairs, aux yeux limpides, au regard doux, s'était rapproché du petit homme maigre et nerveux rescapé des montagnes arides. Amed était alors un adolescent farouche et solitaire. Emigré clandestin, il avait trouvé un asile

le précaire et temporaire chez un lointain parent dont il ne partageait la vie qu'en surface. Il s'asseyait à table comme l'inconnu qui dérange et se couchait sur un lit de fortune, dans la pièce commune, après le départ des autres. Il payait ce gîte et ce couvert plus cher qu'une pension dans un hôtel ordinaire de crainte de se faire repérer ailleurs et expulser du territoire français. A l'usine, son mutisme s'aggravait avec la barrière de la langue. Pour se hisser à la hauteur des autres, il n'avait trouvé qu'un moyen, bien maladroit : le travail, y être le meilleur. C'était donc avec un acharnement sauvage, où le désespoir n'était pas absent, qu'il s'obstinait à la tâche, dépassant les cadences horaires, faisant les plus grosses primes aux pièces. Mais ses collègues, moins ils avaient de reproches à lui faire, plus ils s'éloignaient de lui.

Jean avait porté un autre regard

sur Amed : charité chrétienne mais aussi souvenir d'événements tragiques qu'il ne voulait plus jamais revivre. Là où les autres avaient vu de l'arrogance, Jean avait compris le besoin de communiquer ; là où l'on croyait de la fierté méprisante, Jean avait senti le désir de parler d'égal à égal. L'homme du froid avait deviné l'homme volcan : l'émigré solitaire perdu dans ses coutumes et sa langue, offrait une réplique exotique à sa jeunesse de réfugié. Le catholique avait accueilli le musulman.

Peu à peu, au cours du quart d'heure de pause matinale, au cours des cinq minutes horaires, il avait apprivoisé l'adolescent nerveux. Mot à mot, le Polonais avait appris au Maghrébin le français qu'il connaissait, lui offrant ainsi la clé de l'asile dans son nouveau pays... et les autres ouvriers avaient suivi. On finit toujours par s'habituer à la différence.

L'usine, le travail avaient fait le reste : on finit forcément par se ressembler lorsqu'on sue, soufflé et souffre ensemble.

Puis, le mouton timoré, la brebis galeuse d'il y a dix ans, était devenu un superbe bélier qui fonçait dès qu'il se sentait attaqué. Pourtant, dans sa nuit quotidienne, il avait trouvé son étoile et s'était rapproché d'une jeune fille calme et solide qui travaillait à quelques mètres de lui, à l'atelier. Voici trois ans, Jean avait été son témoin (mais à la mairie seulement) de son enracinement dans notre pays.

Sans doute Jean avait-il espéré convertir son ami. Mais Amed restait intraitable sur la question religieuse : « Il m'arrive bien de boire un apéro de temps en temps, mais ce n'est pas demain la veille qu'on me fera manger du cochon ! »

S'il avait eu suffisamment de vocabulaire, il aurait pu expliquer que sa religion représentait sa fidélité au passé, aux ra-

cines, aux siens dont il était séparé par le refus de la misère, enfin qu'elle symbolisait tous ces fondements dont un homme a besoin pour se construire, même ailleurs dans le monde.

Ce jour-là, ce même jour dont il est encore question, Jean et Amed avaient traîné dans l'atelier avant de le quitter... ils avaient discuté sans se presser... en ces fins d'hiver, le soir tombe encore trop vite pour espérer vivre pour soi après la sortie de l'usine... alors ils en retardaient peut-être l'échéance...

La sortie des ouvriers se faisait par la grande porte où transitaient aussi les livraisons. Jean et Amed s'engagèrent donc le long du quai de chargement où Mulot, les doigts maigres fixés sur les feuilles d'inventaire, regardait la direction par où Menestrel était parti, avec un étrange regard.

A suivre...

Les Mains Coupées

Annie Lagrange



Première Partie : Une journée décisive

Chapitre 12

Le coup de poing

RESUME : sur le qual de chargement, Mulot, désespéré, voit son univers s'écrouler avec la fermeture probable de l'usine à laquelle il a tout donné. Deux ouvriers d'origine étrangère, Jean et Amed, passent devant lui à ce moment critique.

Mulot était resté quelques secondes, quelques minutes peut-être, immobile, désespéré, interdit. Le temps n'existait plus : il s'était suspendu autour de lui... Dans sa tête, dans son corps, la machine de la vie tournait à vide... Puis, mécaniquement, il s'apprêta à recommencer ce geste si fréquent chez lui, ce rituel : allumer une cigarette. C'est alors qu'une toux le secoua de part en part, le transformant en une marionnette de bois agitée par un manipulateur devenu subitement fou. Ce n'était pas une toux de bronchite qui résonne dans toute la poitrine et fait siffler les poumons, ni une toux d'angine qui fait rouler la gorge jusqu'à ce qu'un crachat libérateur calme les spasmes. C'était une toux sèche et régulière qui le rappetissait, le recroquevillait : une sorte de feu intérieur qui le diminuait comme les incendies réduisent les hommes en nains avant de les mettre

en cendres. Elle semblait ne pas vouloir s'arrêter, du moins pas avant d'avoir détruit sa victime jusqu'au seuil de l'acceptable pour ce corps décharné. Elle insistait, s'accrochait, s'acharnait comme ces bourreaux qui se plaisent à expérimenter les limites de la résistance physique de leur prisonnier : sadiquement. Il arrivait de plus en plus souvent au chef d'atelier d'être pris d'une semblable attaque. Mais généralement, il la sentait venir et s'arrangeait pour la dissimuler en se cachant lui-même. Les quintes se multipliant, il cherchait à rester le plus possible à l'entrepôt, à l'abri de la poussière métallique et surtout des regards scrutateurs. Il avait perdu beaucoup de poids ces derniers mois et sa maigreur le faisait croire encore plus vieux qu'il ne l'était en réalité. Etre pitoyable mais encore humain, il faisait mal à voir. Lorsqu'il releva la tête, Jean et Amed, qui passaient par là, crurent en la réincarnation d'un martyr d'un camp de la mort.

Jean et Amed restèrent paralysés devant cette apparition, cette représentation d'extra-terrestre étouffant dans notre atmosphère. Comme tous les ouvriers, comme tout le personnel de l'usine même, ils n'aimaient pas Mulot. Mais le voir

souffrir ainsi le remuait intérieurement. Ils se trouvaient tiraillés entre la pulsion de le soutenir et celle de le laisser s'étouffer solitairement comme la bête sauvage et féroce qu'il savait se montrer. Ils restèrent donc immobiles devant leur chef à genoux, une main appuyée contre le mur de verre du bureau, l'autre, décharnée, tremblotante, essayant de saisir un sol qui se dérobaît sans cesse et dansait comme les vagues d'un océan sans fond, sans rives, sans salut. Quelques spasmes, oubliés par la toux lassée de son jeu pervers, soulevaient sa poitrine comme les secousses qui, les mois suivant un tremblement de terre, reviennent achever les façades et affoler les habitants. Mulot était épuisé. Sa face, blanche, sèche, livide. Ses yeux croisèrent alors ceux des deux ouvriers que le hasard avait placé là, à ce moment-là. A la douleur encore présente s'ajouta l'humiliation d'être vu en état de faiblesse par deux êtres jugés inférieurs. La vie lui revint en un éclat de haine.

«Qu'est-ce que vous foutez là ? Bande de fainnants, c'est pas votre place ! Vous êtes pas payés pour me regarder !» Jean blêmit, Amed serra les poings. «Viens» dit le premier au second, révolté mais craignant d'avoir des problèmes.

Amed eut un moment d'hésitation mais esquissait un mouvement de recul lorsque Mulot, retrouvant de l'énergie, éjecta son venin décuplé par la crise : «Tu vas foutre le camp, sale bougnoule !»

La voix d'Amed, ferme et claire, résonna comme venue d'ailleurs :

- Tu as de la chance d'être dans cet état là, demi-portion.

- Bougnoule, bougnoule, fiche le camp ! (chaque mot le faisait haleter et réclamait un surcroît d'efforts qui aggravait sa haine sociale et raciale) Fiche le camp, saloperie ! Demie-portion, demie-portion toi-même ! ... Mais qu'est-ce que ta femme peut trouver à une gueule pareille ?

- Tais-toi, hurla Amed qui n'en pouvait plus. Qu'on l'insulte lui, d'accord, il savait encaisser avec le temps, mais sa femme, mais son Alice, non, elle n'avait rien à voir dans cette histoire sordide. Cette ordure là, ce crachat, ce détritrus décomposé n'avait pas le droit de la nommer, de la salir en l'évoquant seulement.

« Deux salopes... » persiffla encore Mulot sans que l'on sache s'il parlait du couple d'Amed ou des deux ouvriers présents.

Jean se précipita pour retenir son ami, mais trop tard déjà. Le poing d'Amed

s'était levé, repoussant brutalement le corps en guenilles du chef d'atelier qui s'envola plus qu'il ne recula, avant de glisser jusqu'au bord du qual d'embarquement. Un coup de pied aurait suffi pour le faire basculer sur la voie ferrée en contre-bas ; la tête aurait éclaté sur le métal aiguisé.

Jean, de dos, avait encerclé Amed, mais c'était déjà inutile : Amed, en un éclair lucide, avait entrevu le corps disloqué du chef d'équipe sur les rails et, en même temps, avait balayé cette hypothèse criminelle.

«Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce que j'ai fait ? » ... L'irréparable !

Venu on ne sait comment en un temps si court, était arrivé sur les lieux tout ce que l'usine comptait encore de présence : syndicalistes après une discussion, personnel de nettoyage, employés des bureaux qui avaient eu des dossiers à terminer, cadres sortis de leur réunion, le directeur de Paris lui-même ! Tous, égaux en la circonstance, contemplaient ce spectacle pitoyable de trois hommes stupéfaits par la rapidité de leur querelle. Mais les témoins, par leur présence, rendaient l'incident public : donc impardonnable.

A suivre...

Les Mains Coupées

Annie Lagrange



Première Partie : Une journée décisive

Chapitre 13

Fin de journée

RESUME : Dans l'usine en danger de fermeture, un ouvrier maghrébin, provoqué par son chef d'atelier très malade, vient de le frapper. Un groupe important, arrivé promptement sur les lieux, considère la situation.

Malizot, le «Grand» directeur, se devait de régler ce détail pour lui avec des apparences de «Grand» seigneur : «Madame, dit-il à sa fidèle secrétaire, adjointe, confidente, collaboratrice qui, bien entendu, se trouvait derrière lui prête à oeuvrer, rédigez sans tarder une lettre à ce monsieur pour qu'elle lui arrive dans les plus brefs délais, et en recommandé!» Puis, à Amed : «présentez-vous vendredi au bureau du chef du personnel à dix heures. Vous pourrez être accompagné

d'un délégué du personnel.» Il planta là tout le monde et continua sa route.

Un brouhaha envahit le hall. Pêle-mêle revenaient, comme autant de leitmotiv, les mêmes questions, les mêmes réflexions :

«Qu'est-ce qui s'est passé?...T'as vu quelque chose toi?...Amed a frappé Mulot ... Pourquoi ?... Ya pas besoin de raison, mais c'est pas une raison ça !...Et Jean, il n'a rien fait?...»

«Bande de cons ! J'en ai marre de vous tous ! » hurla Amed comme un fauve blessé lance une dernière charge avant de fuir pour finir seul dans un fourré. Il s'enfuit en courant et criant des phrases incompréhensibles... «de l'arabe, sans doute», à moins que ce ne fussent des sanglots mêlés à des cris

de douleur.

«C'est pas bien de sa part» continuait le brouhaha, «on parle pas ainsi à ses copains de travail... c'est toujours pareil avec lui... il se prend pas pour rien... Tu te souviens l'année dernière, quand il a refusé de travailler sur la chaîne avec Michou, so-disant qu'il n'allait pas assez vite aux pièces... Lui, y'a que le fric qui l'intéresse...Je l'ai vu travailler pendant les pauses horaires pour avoir plus de primes, et même faire des heures sup un jour de grève ! D'accord, il venait d'arriver, mais ça ne se fait pas...»

-Vous n'y allez pas un peu fort, les gars ? lança Daniel au-dessus de la mêlée. Qu'est-ce que vous avez à lui reprocher à Amed, à part d'être arabe ? C'est pas un mal d'avoir tabassé Mulot tout de même !

-T'es bien gentil le bachelier, mais c'est pas pour cela que tu es plus malin : quand t'auras vécu, tu pourras donner ton avis... Moi, je les ai vus pendant la Guerre d'Algérie.

-Vous croyez pas qu'on dévie, les gars ? essaya de placer Caron le délégué syndical. Moi, ce qui m'intéresse, ce sont les faits exacts, pour l'entrevue de vendredi.

Et le brouhaha de reprendre : «Mulot, bien fait pour lui... mais t'as vu dans quel état ? On frappe pas les gens à ce point... Toutes ces histoires entre eux, ça va nous retomber dessus, c'est pourtant pas le moment !... On va passer pour des provocateurs, pour un gars qu'est même pas syndiqué...»

C'était vrai : Amed n'était ni Français, ni syndiqué, ni autorisé à voter. In-dé-fen-da-ble !

Caron proposa d'arrêter le débat à ce point et de calmer le jeu. Daniel le toisa, cracha par terre et sortit.

Décidément, nous étions bien énervés ! Il était temps de clore une journée pareille. Le soir, en faisant le bilan, il nous restait surtout la bagarre d'Amed. Et pourtant, il y avait plus grave. Nous étions comme le «petit cheval blanc» de Brassens qui avait fait pleurer nos enfances en nous apprenant l'injustice parfois réservée aux laborieux : nous trainions notre charrette, sans faillir, sans d é p a s s e r notre quotidien, sans prévoir l'orage qui allait s'abattre sur nous. Et pourtant, une conclusion s'imposait : «Elle» allait bien fermer.

Fin de la première partie
A suivre...

Les Mains Coupées

Annie Lagrange



Deuxième partie : Chômage technique

Premier chapitre

Scènes de café

On ne s'ennuie pas les jours de vacances : jamais le temps ne semble long... Le moment de reprendre le travail arrive sans prévenir et on est tout surpris de s'y remettre... Mais les jours de chômage technique, c'est différent. Le temps libéré se gaspille en questions angoissantes. Les heures trop longues, pourries, nous rongent de l'intérieur. L'inactivité forcée énerve, interdit toute concentration sur un loisir et, traîtreusement, nous replie sur nous-même, nous pousse à la dépression.

Or, la décision était tombée : nous devons cesser le travail deux semaines... Chômage technique.

Que de drames ignorés ont commencé à se nouer dans nos cerveaux et pas seulement dans celui de Jean ! «Elle» ne peut pas fermer... Elle ne peut pas... mais un venin nous obligeait à nous répéter que nous n'étions rien : nous n'étions pas

maîtres de notre sort, un coup de crayon rapide sur un bilan parisien suffirait à nous réduire tous à l'agonie. Nous n'étions pas libres quinze jours, mais désœuvrés... et nous sentions qu'ailleurs, on commençait à s'habituer à notre absence.

Nous n'avions de paix qu'à nous retrouver ensemble, entre hommes, au café. Enfermés dans nos problèmes, nous avions pourtant le sentiment de ne plus être seuls : il suffit de parler pour croire à une solution ou, au moins, atténuer un moment les angoisses.

Sur la place du Cateau, sur les bords de la route nationale encore pavée en 1977, cohabitaient les cafés, lieux sociaux et conviviaux avant d'être des repères de boisson. Le «Nouveau-Monde» était le rendez-vous des jeunes et des étudiants, «chez Paulette» celui des ouvriers plus âgés : chacun chez soi. Flippers et disques pop pour les uns, tabac-PMU pour les autres.

Daniel était un des rares à pouvoir encore s'asseoir sans gêne dans l'un ou l'autre de ces établissements... mais pour un temps encore seulement, car, bientôt vieilli par la chaîne de montage, on le laisserait de côté au «Nouveau Monde» que ses anciens camarades de classe, bien installés dans la vie, ne fréquenteraient plus.

Le dimanche matin, seul «Chez Paulette» attirait la clientèle, du fait des jeux et loteries divers. Daniel aimait alors à y commander une bière près de la façade vitrée, en face du bar, où il pouvait observer à souhait la rue et l'intérieur. Au fond, près d'un cagibis bricolé en contreplaqué où se tenait le PMU, Marcel, un des camarades d'atelier, faisait ses comptes en extrayant de ses poches, une à une, des piécettes jaunes et blanches.

- T'es fauché ? lança Daniel, pour engager la conversation. Tu cherches pour un tiercé ?

- Pas un tiercé ; j'en fais plus depuis qu'il est passé à cinq francs. On faisait un cinq chevaux à quatre copains avant. Maintenant, faut pas exagérer, c'est trop cher. Trois francs, d'accord. Mais à cinq, j'ai dit que j'arrêtais... Non... je regardais pour un loto... si je vois Michou, je lui demanderai pour un multiple avec moi... A moins que ça te dise aussi ?

- Ca va pas non ? Je me mêle jamais de ces jeux-là. C'est l'opium du peuple : ça fait rêver l'ouvrier pour des prunes, ça lui pique ses sous, en passant, et pendant ce temps-là, l'espoir, les mirages, lui font fermer sa gueule... Assis-toi donc. Tu prends une bière ?

- Plutôt un petit rouge. Tout de même, le loto, c'est pas mal. Ca fait deux fois de suite que j'ai trois numéros ; je rattrape ma mise ; et puis là, le gros lot, c'est un gros lot.

Daniel rit pour toute réponse et Marcel, comprenant l'allusion en fit autant.

- Ouais... et puis, faut bien dépenser les sous qu'on a en trop, vu qu'on peut pas, comme tout le monde, s'acheter des châteaux et visiter les îles des vahinées.

Daniel rit encore mais le ton changeait de part et d'autre. L'argent ne restait jamais longtemps un sujet de plaisanterie et l'humour lui-même n'arrivait plus à s'installer entre nous depuis quelque temps. Sans arrêt nos problèmes nous revenaient en mémoire et en paroles.

C'est alors que Caron passa sur le trottoir devant la table des deux camarades. Il n'était pas un habitué des cafés : entre l'usine, la mairie, le syndicat, le Parti et aussi, tout simplement sa vie de famille, il ne lui restait pas de temps pour s'asseoir tranquillement devant un verre et discuter. Mais ce jour-là, il trouva bon de bousculer ses habitudes pour répondre au geste de Marcel qui l'invitait à sa table.

A suivre...

Les Mains Coupées

Annie Lagrange



Deuxième partie : Chômage technique

chapitre deux

La défense d'Amed

RESUME : Quinze jours de chômage technique ont été décidés et les ouvriers, désœuvrés, s'angoissent. Le dimanche, au café, se retrouvent Daniel et Caron.

Dehors, Caron n'avait pas reconnu Daniel qui s'appuyait le dos contre la vitre. Lorsqu'il s'assit près de Marcel, son regard croisa celui du jeune homme et il y eut un instant d'hésitation. Là, face à face, deux compagnons d'atelier qui avaient les mêmes camarades, qui fréquentaient les mêmes lieux, qui participaient aux mêmes réunions, aujourd'hui, à la faveur des événements, se toisaient avec surprise et méfiance. Ce matin-là, ils se retrouvaient comme deux étrangers rivaux prêts à s'opposer. En une fraction de seconde, Caron comprit qu'il avait en face de lui, un esprit libre et pensant, un cerveau autonome et

volontaire... un homme, prêt à agir, prêt à s'exprimer mais aussi prêt à refuser toutes les compromissions... un homme tel qu'il l'était lui-même et tel qu'il aimait à les rencontrer. Caron avait toujours vu en Daniel un futur camarade des combats syndicaux et politiques : son intelligence et ses bases d'instruction, de plus, portaient haut et loin ses idées. Mais ce jour-là, Daniel le défiait par son indépendance. Ce fut pourtant Marcel qui attaqua le premier, sans prologue :
- Alors, pour Amed, c'est réglé ? Caron ne se déroba pas :
- Il n'y avait pas grand-chose à faire sinon de s'arranger pour qu'il touche bien les indemnités légales... et ça n'a pas été facile car au début, il était question de licenciement pour faute grave... J'ai fini par obtenir un arrangement : il pourra avoir les avantages d'un licencié économique si l'affaire en reste là des deux côtés. Amed, d'ailleurs,

n'était même pas là...

- Bien sûr, persifla Daniel, puisque son cas était réglé d'avance...

- Il a tout de même envoyé un chef à l'hôpital ! C'est déjà bon, qu'à force de discussion, j'aie pu éviter que l'affaire n'aille plus loin : Mulot avait parlé de plainte et de poursuite au tribunal.

- On me l'avait bien dit, intervint Marcel, mais j'y croyais pas. C'est donc vrai cette histoire d'hôpital ! On raconte même qu'ils l'ont envoyé à Lille...

- Au service des rayons ! rectifia Daniel. C'est incroyable comme vous êtes tous crédules ! Mulot a reçu un coup, d'accord, il est tombé, entendu (et c'est bien fait pour sa gueule). Mais pour le reste, Amed n'y est pour rien. Mulot a la crève et nous le savons tous. C'est pour ça qu'il est parti à Lille et que l'hôpital n'a pas voulu le relâcher.

Le ton montait, les consommateurs et le patron du café commençaient à tendre l'oreille et

s'inquiéter. Caron connaissait la raison de la fureur de Daniel et cherchait aussi à se justifier de tout sous-entendu de racisme.

- Amed a été défendu comme n'importe qui, mais j'ai rien pu changer aux faits. Tu n'aurais pas réussi mieux.

- Dans le résultat, peut-être pas. Mais dans la manière, certainement que si. Ce n'est pas comme n'importe qui qu'il fallait le défendre, mais comme un compagnon de travail qui sue avec nous depuis des années, comme un gars que l'on connaît et dont on comprend les problèmes, comme tu m'aurais défendu moi ou Michou ou Marcel... mieux que tu te serais défendu toi-même... comme si tu avais besoin de lui et que tout s'effondrait avec son départ. Nous n'existons pas les uns sans les autres : si on en attaque un, on nous attaque tous. Qu'il ait tort ou raison, ça n'a pas d'importance. Ce qu'on

lui a fait, on peut le refaire à chacun de nous, à toi, à moi, à lui... Peu importe ce qu'il a fait : nous le défendons d'abord, nous réfléchissons ensuite. Devant les autres, il faut faire bloc, faut pas laisser voir une faille.

Caron connaissait ce discours pour l'avoir crié, lui aussi, bien souvent. Dans le fond, il approuvait Daniel mais il savait aussi que les problèmes ne sont jamais simples et que certains de ses militants n'auraient pas apprécié une action trop forte en faveur d'Amed : il vaut mieux ménager d'abord les susceptibilités des militants. Amed n'était pas de ce nombre. Mais Caron éprouvait le sentiment amer d'un père qui découvre soudain que son fils le plus brillant est devenu un homme indépendant et qu'il ne reprendra jamais l'entreprise familiale.

A suivre...

Les Mains Coupées

Annie Lagrange



Deuxième partie : Chômage technique

chapitre trois

La gloire de Michou

RESUME : pendant une période de chômage technique, Caron et Daniel s'affrontent au café au sujet d'Amed. Le jeune homme reproche au délégué syndical de ne pas l'avoir défendu assez énergiquement.

L'arrivée de Michou donna un tour nouveau à la conversation. Il était toujours gal le dimanche mais ce jour-là, il était rayonnant. Il avait troqué son bleu contre un costume classique à fines rayures, une chemise en nylon blanc et une cravate étroite. Mais s'il crânait, regardant bien à droite et à gauche pour juger de son effet avec un air sûr et supérieur, c'est qu'il s'apprêtait à annoncer une grande nouvelle. Il se dirigea sans hésiter vers ses trois compagnons d'atelier, prit deux chaises à une table voisine et s'installa sans attendre d'invitation, sûr d'être bien accueilli. Un jeune homme grand et fort le suivait et nous avons tout de suite compris la raison de sa jubilation.

«Bon sang, s'exclama Marcel, mais c'est ton fils ! Si tu n'étais pas à côté, je ne l'aurais pas reconnu !» C'était Philippe, le fils, en effet. Nous ne l'avions pas vu depuis cinq ans, depuis son départ au ser-

vice militaire. Il avait pris un engagement puis, avait quitté l'armée et était entré dans une compagnie républicaine de sécurité dans la région parisienne. Il ne portait pas l'uniforme pour se rendre au café mais il avait fière allure. «Il est venu m'annoncer une grande nouvelle : il revient dans la région, sur Valenciennes.»

- Ça fait un beau gars, dis donc ! Pas encore marié ? avança Marcel.

- Bah, t'occupe pas va, les jeunes à ch't'heure...

Et la conversation s'ensuivit, convivialement, entre les plus âgés. Sans doute Philippe aurait-il préféré répondre lui-même mais il avait manifestement pris le parti de ne pas contrarier son père.

- Lâcheur, lui dit amicalement Daniel, tu aurais pu donner des nouvelles !

- Oh moi, tu sais, l'écriture c'est pas mon fort : j'étais pas doué comme toi à l'école.

Il était vrai que, sur le plan scolaire, les deux garçons n'avaient pas les mêmes possibilités. Mais quand on regardait ce que la vie avait fait ensuite de l'un et de l'autre, il était difficile de dire lequel avait été le plus gâté.

- Il paraît que tu es ouvrier, dit l'un

- Il paraît que tu es CRS, dit l'autre.

Et les deux de compléter qu'ils n'avaient pas choisi, qu'il fallait bien travailler, qu'ils avaient pris ce qui s'était présenté... Mais Daniel écoutait distraitemment. Des souvenirs d'enfance s'étaient réveillés en lui... Vingt ans auparavant, lorsqu'il était tout enfant dans les Ardennes, des ouvrières en colère à l'annonce de licenciements avaient manifesté. L'usine donnait sur une avenue qui semblait démesurément large à ses yeux d'enfant. Il n'y avait pratiquement que des femmes, toutes du même atelier et parmi elles, sa grand-mère qu'il était venue voir... sans savoir. Elles se serraient les coudes et avançaient sur toute la largeur de l'avenue en réclamant du travail. Au geste de leur supérieur, les CRS ont chargé, matraque en main, et ils ont tapé dans le tas, sans respect d'âge ni de sexe. Ce fut un beau carnage : pas de mortes, certes, mais de nombreuses blessées. La grand-mère passa une semaine à l'hôpital : toutes les vacances du gamin. Elle ne retrouva jamais vraiment sa raison après. Était-il possible qu'un beau jeune homme souriant comme Philippe puisse se transformer sur un signe en une de ces machines à taper ? «Imagine un peu,

dit Daniel, que nous nous retrouvions face à face dans une manifestation, tous les deux, des anciens copains de classe. Tu as un fusil en mains... Qu'est-ce que tu fais ?» Le fils de Michou, quelque surpris, ne se démonta pas : «Les ordres sont les ordres et si l'ordre est de tirer, je tire, je fais mon devoir.»

Daniel sortit une pièce de sa poche, la posa près de son verre, et partit sans dire un mot.

Michou, stupéfait, regardait alternativement son fils et Daniel qui s'éloignait. «Ça fait cinq ans que tu nous laisses sans nouvelles ta mère et moi et le jour où tu reviens, c'est pour me fâcher avec mes camarades. Dans ces cas-là, c'était pas la peine, tu peux retourner où tu veux.» Philippe, désarmé, hésita puis fit un petit signe de politesse à Marcel et Caron qui ne lui répondirent pas. Quand il partit, son père se força à ne pas le regarder, malgré son envie de l'accompagner. Il regardait ses mains imprégnées de graisse, dont l'une avait trois doigts raides et déformés. «Dire que j'ai revendu ma pension pour lui ! Quand il est parti soldat, j'avais rien à lui donner, alors j'ai revendu ma pension d'accident de travail pour lui acheter des habits neufs, pour les permissions... C'est

comme si je m'étais coupé la main : elle ne me rapportera plus jamais rien (les larmes lui montaient aux yeux, mais sans pudeur, il continuait son monologue). Y m'a jamais écrit, jamais... sa sœur non plus d'ailleurs. Elle, elle louchait ; une année, j'ai pas pris mes vacances, j'ai fait plein d'heures pour la faire opérer parce que la Sécurité avait dit que c'était pas une dépense obligatoire et qu'elle ne payerait pas. Moi, je lui avais promis qu'elle regarderait son fiancé en face, les yeux dans les yeux.. Elle est partie à Dunkerque avec son mari et elle m'écrit plus non plus....»

Caron aurait voulu faire quelque chose pour le calmer : il parlait de copains, de lutte en commun. Mais Michou n'était plus avec lui. «Qu'est-ce qu'il reste à un ouvrier après 40 ans de travail, au moment de crever ? A quoi ça lui a servi de vivre s'il reste tout seul ? A quoi ça lui a servi si on n'a pas un fils à faire progresser. L'avenir, c'est ses enfants.» Michou regardait toujours ses mains rugueuses, aux ongles rongés, aux taches indélébiles de graisse. «Dire que j'ai vendu ma pension pour lui... Pourquoi, pourquoi ça tombe toujours sur les mêmes ?»

A suivre...

Les Mains Coupées

Annie Lagrange



Deuxième partie : Chômage technique

chapitre quatre

L'intérieur d'Amed

RESUME : Les ouvriers, en chômage technique, se retrouvent le dimanche matin au café et évoquent leur vie. Michou s'est disputé avec son fils et Daniel a reproché à Caron, le délégué syndical, d'avoir mal défendu Amed devant la direction.

Des idées contradictoires tournaient dans la tête de Caron lorsqu'il sonna chez Amed. Daniel avait-il réussi à insinuer un doute dans son esprit? N'avait-il pas baissé les bras trop vite? Aurait-il été plus efficace pour Marcel ou Michou?

Une douzaine de maisons s'alignaient dans la petite rue étroite, toutes semblables, bâties quinze ans auparavant par la Caisse d'allocations familiales pour les familles nombreuses rêvant d'être propriétaires. Toutes différentes aussi, per-

sonnalisées par de menus travaux de leurs habitants, au fil des ans. Amed était passé pour un privilégié quand il avait réussi à en louer une. Il était extrêmement difficile, dans cette ville sans immeuble collectif, de trouver une maison individuelle. Mais une quasiment neuve, et avec des sanitaires modernes, c'était impensable. Amed avait de la chance, disait-on... La chance, c'est toujours pour les mêmes, ajoutait-on aussi parfois, plus sournoisement...

Amed ouvrit la porte lui-même et eut du mal à retenir sa surprise. Mais après un rapide moment de flottement, il recula pour laisser passer Caron qui se sentit pris au piège.

- Je viens juste cinq minutes, en passant...

- Tu vas prendre quelque chose. Alice, c'est Caron, Thierry Caron, ajouta-t-il plus haut en se retournant.

L'entrée était minuscule et ou-

vrait sur la pièce la plus vaste de la maison : un salon meublé de fauteuils et canapé en skaï, d'une table de céramique, d'un tourne-disque, d'une télévision. Le mobilier était neuf et soigné, l'ensemble arrangé avec goût : papier mural gai, bon marché mais assorti aux rideaux, ici des plantes vertes en pleine forme, là des tapisseries sur canevas et des fleurs coupées du jardin ; quelques bibelots aussi : souvenirs, cadeaux de mariage, petits objets récupérés dans le grenier d'une grand-tante d'Alice, l'épouse d'Amed... détails jolis et futiles, petit air de luxe rare chez des ouvriers et totalement inattendu, pour Caron, chez un émigré.

- C'est joli chez toi... Je ne voyais pas ça comme ça... Amed sourit.

- Tu vois, tout va bien. J'en avais tellement marre de cette usine... ! Si tu viens me dire que

tout est arrangé, je crois que je vais te rire au nez !

Mais sa voix sonnait faux : Caron était sûr qu'il fanfaronnait par amour propre.

Alice vint s'asseoir près d'eux, naturellement. Caron, mentalement, évoqua la plupart des femmes mariées qu'il connaissait et qui seraient restées à la cuisine pour laisser parler les hommes de «leurs affaires à eux». Alice portait une jupe ample et un chemisier à volants ; elle n'attendait pas de visiteurs, et pourtant, elle était maquillée et peignée avec soin. Caron se souvenait d'une petite fille maigre et insignifiante qui était devenue une ouvrière effacée. Mais là, elle était attirante, Alice ! Le mariage et la maternité l'avaient épanouie quand ils flétrissaient d'ordinaire les autres. Une femme plus jolie qu'une jeune fille ! Il n'y en avait peut-être qu'une et Amed l'avait épousée... Il avait de

la chance Amed, cette chance qui n'arrive qu'à lui ! On avait beaucoup jase quand elle n'était pas revenue travailler à l'atelier après la naissance de leur fille, accusant Amed de la séquestrer, mais elle ne semblait pas malheureuse de son sort. Finalement, la liberté des ouvrières ne se rencontre pas dans le travail mais plutôt dans ces moments perdus et retrouvés où l'on prend le temps de boire un café, de discuter avec une amie, de coudre ou de jouer avec son bébé.

Caron avait en face de lui un couple heureux, tout simplement. Ils souriaient, contents d'avoir un visiteur, contents d'être ensemble, contents de discuter, contents de leur vie, tout simplement. Ils ne semblaient même pas se rendre compte qu'Amed avait perdu son gagne-pain. Inconscience ou fierté dissimulée ?

A suivre...

Les Mains Coupées

Annie Lagrange



Deuxième partie : Chômage technique

chapitre cinq

la tyrannie de Mulot

RESUME : Amed a été licencié pour avoir frappé son chef d'atelier. Caron, le délégué syndical, est venu le voir, chez lui, pour la première fois et savoir comment il supportait l'épreuve. A sa grande surprise, il l'a trouvé calme, voire heureux, soutenu par son épouse Alice. Amed se laisse aller à des confidences...

Cette fois-ci, tu comprends, Mulot a dépassé les bornes ; c'était pas la première fois qu'il m'insultait, mais il ne fallait pas qu'il parle d'Alice. Qu'il m'attaque, moi, ça passe... ça fait mal, mais ça passe... Mais je n'ai pas pu supporter quand il s'est attaqué à ma femme.

- Mulot est un sale raciste, reconnu Caron.

- Pas un sale raciste, rectifia Amed, mais un sale type tout court. Les Algériens, en eux-mêmes, il s'en fout. C'est nous tous, les ouvriers, qu'il déteste. Il en a été un, mais comme il en a honte, il est devenu le pire des fascistes. Le racisme, chez lui, c'est

une méthode adaptée à mon cas, pour me blesser. On a tous quelque chose de différent : la taille, la voix, l'accent, la couleur des cheveux, le poids, la façon de se tenir, l'endroit où l'on vit, sa famille, ses idées... On est toujours ou trop gros ou trop maigre ou trop jeune ou trop vieux pour quelqu'un d'autre. Quand tu déplaies ou que tu es trop fort, on t'attaque sur ce que tu as de différent. Je suis Algérien comme tu es communiste ou comme un autre est juif ou rouquin ou noir. Si j'avais été Français, Mulot, il aurait trouvé autre chose et ça se serait passé exactement de la même façon. Il avait un compte à régler avec moi : ce qui l'emmerde, Mulot, c'est qu'il n'a pas pu faire avec moi ses saloperies, comme avec les autres. Ce vieil obsédé n'a pas digéré qu'Alice ne retourne pas travailler après le bébé : il n'avait rien obtenu d'elle et il ne pouvait plus rien sur elle. Caron tressaillit. Il n'aimait pas que l'on abordât ce problème devant lui : le « droit de cuissage » dans les usines, il n'ignorait pas son existence, mais il était

mal à l'aise d'en parler aussi crûment. C'était tellement plus confortable de penser qu'une femme n'accorde que ce qu'elle veut bien, que derrière de discrètes protestations, elle finit toujours par trouver son compte et son mari aussi.

- Tu sais bien ce que je veux dire : tout le monde a remarqué le manège de Mulot. Il va voir une femme de l'atelier deux heures avant la sortie. Quelques minutes après, elle quitte son poste et s'en va. Peu après, Mulot part aussi, il ne revient qu'une demi-heure avant la sortie et pointe pour elle.

- Ca ne veut rien dire... Il n'y a jamais eu de plainte ferme. Si les gens ne protestent pas, c'est qu'ils sont d'accord.

- Ils tremblent tous pour leur place. Si ça plaisait aux femmes, je ne dirais rien, après tout, leurs affaires ne me regardent pas... mais combien j'en ai vu chialer en douce avant de partir quand même car, sinon, un père, un frère ou un mari allait être foutu dehors. Mulot, c'est peut-être la cinquième roue du chariot dans l'usine, mais il est le maître in-

contesté de l'atelier et il en profite ; il se conduit comme les seigneurs du moyen-âge qu'on voit à la télé : il en a la puissance, le sans-gêne, mais pas la noblesse.

Pourtant Amed baissait la voix. Il hésitait à continuer : il allait aborder le sujet sous un angle plus personnel.

- Tout a commencé quand on s'est fréquentés, Alice et moi. Tu comprends, avec les jeunes filles, il n'ose pas trop Mulot, surtout qu'Alice avait vingt ans à l'époque et que la majorité était encore à vingt et un. Mais quand on a commencé à nous voir souvent ensemble, il s'est cru tout permis : pour lui, une fille qui sortait avec un Algérien... il n'avait pas de gants à prendre ! Amed s'échauffait. Depuis combien de temps avait-il accumulé cette hargne en lui ? Combien avait-il fallu d'humiliations et de désillusions pour arriver à ce ton tout à la fois méchant et désespéré ?

- Il est tombé sur un bec cette fois, mais il a tout de même réussi ce qu'il voulait, enchaina Alice : nous faire quitter l'usine

tous les deux sans indemnité.

- Pour Amed c'est arrangé : il bénéficiera des avantages du licenciement économique. Avec quinze ans d'ancienneté, c'est toujours bon à prendre. Il faut penser à l'avenir.

- N'aies pas peur pour moi, laisse tomber posément Amed, je vais m'en sortir et mieux qu'avant. Je peux te jurer sur la tête de ma petite que j'aime plus que ma vie : c'en est fini des Mulots et compagnie. Je ferai quelque chose, je ne sais pas encore quoi, mais je ne recommencerai pas comme à l'usine. Je leur montrerai à tous... et un jour, c'est eux qui auront honte quand ma fille refusera de jouer avec leurs gosses qu'elle ne trouvera pas assez bien.

Caron n'aimait pas ce genre de réflexion mais il la comprenait dans la circonstance.

- Ce jour-là, je te rappellerai que tu as été des nôtres !

- Mais moi, je n'en aurai pas honte. Je n'oublie jamais rien, ni le bien, ni le mal. Tout se paie un jour.

A suivre...

Les Mains Coupées

Annie Lagrange



Deuxième partie : Chômage technique

chapitre six

la réunion syndicale

RESUME : Caron, le délégué syndical, est allé voir Amed qui vient de se faire renvoyer. Rassuré sur son sort, il peut retourner à ses responsabilités. L'usine a imposé quinze jours de chômage technique aux ouvriers et ils s'apprêtent à réagir.

Caron avait organisé une réunion des ouvriers de l'usine en sommeil et il comptait sur une affluence importante. Il ne fut pas déçu : certes, ils n'étaient pas tous présents mais l'incertitude de la situation avait rempli la salle plus qu'à l'accoutumée.

Il n'était pas facile de canaliser tant d'énergie individuelle vers un but commun mais Caron avait sa dynamique de groupe. Il savait que le premier à parler déclençait sur lui des concerts de désapprobations et que les premiers avis ne sont jamais acceptés. Il laissait donc la fou-

le s'exprimer par petits groupes éclatés et discordants ; l'atmosphère se créait, les grands courants d'opinion se dessinaient. Avant d'entrer en scène, il avait besoin de sentir de l'intérieur son public-acteur.

Les débuts semblaient donc toujours flous et lents pendant que la salle s'enfumait inévitablement. Puis, à un moment donné, Caron réclama le silence et fit converger sur lui les regards inquiets et interrogateurs. La foule, en effet, ce jour-là, avait peur : la situation non seulement était anormale, mais elle arrivait au seuil de l'intolérable. Caron rappela alors ce que nous savions tous mais que nous avions besoin d'entendre encore pour déclencher nos réactions : depuis quelques mois, le contrat ancestral entre le travail et les travailleurs s'était délié. D'abord, l'année dernière, nous avions été surchargés de besogne, accablés par des cadences exagérées

sans en tirer vraiment de profits financiers. Ensuite, le travail avait brusquement disparu, nous laissant presque désarmés dans des ateliers qui n'avaient jamais été aussi bien balayés et entretenus. Et voilà que maintenant nos repères les plus élémentaires disparaissaient. Nous étions en février et nous attendions encore la prime de Noël sur laquelle il faudrait sûrement faire un trait. Nous chômons régulièrement une semaine sur quatre et cette fois-ci, il allait falloir attendre quinze jours avant de retourner à l'usine. Ces journées n'étaient pas entièrement indemnisées et entraînaient, de surcroît, la disparition des primes de rendement ; les ouvriers aux pièces étaient ajustés à l'heure... Toutes ces mesures se résumaient à des diminutions de salaires qui pouvaient aller, dans le meilleur des cas, à 20%, mais qui atteignaient, dans le pire, 50, voire 60% d'un revenu juste suffisant

pour faire vivre une famille sans superflu. Fallait-il continuer à l'accepter ? Non ! Ne faut-il pas enfin réagir ? Bien sûr ! ... Mais que faire ?

Quelques-uns préconisaient des mesures radicales : de toute façon nous n'avions rien à perdre vue la tournure des événements. Nous devions frapper un grand coup médiatique, faire parler de nos problèmes à grande échelle pour que la France entière s'y intéresse et qu'une solution inconnue pour nous vienne d'ailleurs nous sauver. Ainsi, bientôt passerait le Paris-Roubaix : entre le Cateau et Neuville, il emprunterait une départementale étroite encore recouverte de pavés. Un chariot de foin renversé suffirait à la barrer et les spectateurs, de part et d'autre de la voie, empêcheraient les coureurs de contourner l'obstacle par les champs. La course étant suivie en direct, le succès publicitaire était garanti !

«Et puis, si ça ne marche pas, lança un autre, il y a Saint-Etienne, en tête du championnat de France, qui doit jouer à Valenciennes... Et puis, en juillet, il y a le Tour de France ! ... Ca va pas, non ? Le sport, c'est le sport, c'est sacré ! Si on nous enlève ça aussi, qu'est-ce qu'il va nous rester pour pas nous claquer la tête contre les murs ?»

«C'est des façons de terroriste, ça. Pourquoi pas, aussi, séquestrer Dumez, le directeur, dans son bureau ?» C'est vrai, pourquoi pas ? reprit Daniel». Les autres l'ont alors regardé d'une manière bizarre : ce n'était pas le moment de plaisanter et ils n'ont pas relevé.

Quant à la grève ? Inutile d'en discuter lorsque le travail manque.

Finalement, un mot revenait plus souvent que les autres : «Manifestation».

A suivre...

Les Mains Coupées

Annie Lagrange



Deuxième partie : Chômage technique

chapitre sept

la manifestation

RESUME : alors qu'ils sont condamnés à quinze jours de chômage technique, après des diminutions effectives de salaires, les ouvriers, réunis par Caron, ont décidé, après bien des débats, de faire une manifestation.

Le principe d'une manifestation n'avait pas fait l'unanimité. Certains l'assimilaient à une sorte de défilé de 14 juillet, dégradé et politisé : passe encore, ailleurs et à la télé, mais nous aurions bel air avec nos pancartes, en passant dans la ville devant ceux que nous connaissons. D'autres y voyaient un moyen pacifique mais spectaculaire de rendre publiques nos difficultés, de montrer notre détermination, d'être pris au sé-

rieux, en somme. Seul Daniel avait boudé : « Ces mouvements de masse ne mènent à rien ; il vaut mieux frapper à la tête avec un groupe plus petit mais décidé ». Mais Caron avait tenté de lui montrer que la tête, c'était tout un système, qu'on n'atteignait jamais le responsable suprême parce qu'il n'y avait personne d'irremplaçable, même parmi les chefs, les pseudo-grands décideurs... Daniel devait s'incliner devant la décision commune ou faire bande à part ; mais il n'y était pas encore prêt.

Nous avons finalement choisi l'après-midi du dernier vendredi de la quinzaine chômée, pour avoir le temps de tout organiser. Le fond de l'air glacé, ce jour-là, rappelait que nous étions toujours en hiver. Mais le soleil de

midi avait fini par venir à bout du brouillard et, fait remarquable dans ces régions à climat océanique, il ne pleuvait pas. C'était donc du bon temps mais Caron, arrivé de bonne heure pour accueillir les troupes, s'était vite retrouvé seulement entouré d'un noyau dur : la moitié des manifestants ne travaillait pas avec nous et était venue par solidarité syndicale, voire politique, avec Caron. L'usine comptait 400 salariés mais 30% seulement étaient syndiqués dans la branche de Caron. Aucun employé n'était venu : ils espéraient, pour la plupart, que leurs bonnes relations avec leurs supérieurs les protégeraient lorsqu'il faudrait licencier. Ce n'était donc pas le moment de se faire remarquer à son désavantage. Quant aux cadres, nous

n'avions jamais pensé qu'ils pourraient, à un seul moment, nous accompagner.

Nous nous sommes donc retrouvés trois cents environ dont Daniel : il avait finalement opté pour se faire remarquer par une énorme banderole ayant nécessité trois jours d'efforts. Le slogan choisi n'avait cependant rien de révolutionnaire avec simplement : « Nous voulons travailler »

La manifestation devait commencer de l'usine elle-même. Elle se situait juste en dehors de la ville, près de la gare, légèrement en hauteur. La route vers le centre-ville descendait sans arrêt. L'agglomération n'était pas importante, à peine dix mille habitants, et moins de deux kilomètres séparaient l'entreprise de l'hôtel de ville. On s'y rendait

par une rue large dont une partie était encore pavée. La marche cadencée sur la chaussée irrégulière offrait un petit cachet folklorique auquel les manifestants étaient totalement indifférents. Quelques excités parlaient haut : ils assuraient qu'ils étaient prêts à en démontrer, qu'ils allaient « les » faire trembler pour de bon, les « ceux-là », les « autres », responsables de leur malheur. De temps en temps, ils hurlaient en levant le poing et en espérant que leur cri serait repris comme un refrain. Mais la greffe ne prenait pas vraiment. D'autres s'inquiétaient et se demandaient s'ils n'allaient pas trop loin même si le groupe les rassurait en leur donnant l'impression d'être déresponsabilisés.

A suivre...

Les Mains Coupées

Annie Lagrange



Deuxième partie : Chômage technique

chapitre huit

la manifestation (suite)

En tête, à côté de Caron, marchaient les plus déçus, derrière suivait le gros de la masse, avec plus ou moins de conviction. Au passage nous saluions quelques spectateurs que nous connaissions, en les engageant à rejoindre nos rangs. Nous lancions, en passant, un petit signe mi-amical, mi-ironique, aux gendarmes en uniforme qui prenaient l'air de ne pas nous connaître, voire d'être là par hasard. Il n'y avait pas foule sur les trottoirs. Les hommes qui ne manifestaient pas s'arrangeaient pour ne pas se faire voir au passage du cortège, les enfants étaient à l'école, les retraités attendaient le soleil pour sortir. Seules quelques femmes avec des filets à provisions coupaient leurs discussions pour regarder le défilé.

A partir d'un carrefour appelé «octroi» en souvenir d'un impôt ancestral que l'on devait jadis y acquitter, deux rues menaient à la place. La première, droite et large était la plus courte. La se-

conde, descendait en pente raide et débouchait en bas de la place ce qui obligeait les manifestants à la remonter de façon ostentatoire : ce fut la raison qui avait décidé de son choix. Elle passait, indifférente, entre de vieilles petites maisons de briques noircies serrées les unes contre les autres. Elle n'était pas, et de loin, la plus pauvre de la ville mais certainement l'une des plus sinistres. Elle obligeait le défilé à passer devant une fonderie désaffectée mais dont la haute cheminée et la cour recouverte de cendres collées et durcies, défilait encore les souvenirs. Ensuite venait une petite fabrique de textile sur les murs de laquelle on lisait : «usine à vendre». Il ne s'agissait que de petites entreprises étouffées de problèmes pendant que d'autres subsistaient encore confortablement, voire s'épanouissaient ; elles s'étaient donc éteintes tranquillement dans l'indifférence générale, cette même indifférence qu'arboraient encore ce

jour-là les manifestants, devant ces sombres fantômes d'un passé présageant de leur propre avenir.

La manifestation déboucha en bas de la place et le paysage s'éclaircit brusquement.

Cette place était, en fait, la rue principale bordée, comme il se doit, de magasins divers et de lieux de stationnement. Des pavés la recouvraient encore, non pour sauvegarder un côté pittoresque, mais tout simplement parce que c'était une rue nationale dans une commune traditionnellement opposée au gouvernement d'alors et qu'elle avait été oubliée dans les plans de rénovations.

Quelques uns, enfin, attendaient la manifestation. Leur présence donna une vigueur nouvelle aux participants qui lancèrent de courts slogans rythmés et rimés : «Camarades au boulot ! Les patrons au poteau !» «Liberté, égalité, pas d'usine fermée !» Certains lançaient des «on les aura !» sur des airs de supporters de foot.

Nous en profitions aussi pour donner des coups de griffes aux dirigeants politiques du moment. Il faut dire que, pour des hommes qui avaient quitté l'école depuis longtemps sans y avoir brillé et qui préféraient les rencontres sportives aux colloques artistiques, nous nous défendions pas mal en paroles et nous faisions preuve d'une solide imagination pour trouver de courtes phrases, humoristiques et persifflantes, sur les autorités d'une majorité dont nous nous sentions exclus.

En haut, sur la «Grand-place», nous avons crié plus fort pour avoir l'air plus nombreux. Sur un espace rectangulaire se trouvaient, pêle-mêle, l'hôtel de ville, le commissariat de police, la bibliothèque municipale et un musée d'art moderne dans un beffroi de Renaissance espagnole, typique de l'art flamant, le tout regardé d'un air hautain par la statue d'une gloire napoléonienne, le maréchal Mortier. Nos slogans ne ressortaient pas au milieu de cet ensemble har-

monieusement discordant.

Un petit homme essoufflé et grisonnant, le secrétaire de Mairie, représenta le premier magistrat, retenu ailleurs. «Ca rime à quoi tout ça ?» s'énervait-il, «et toi Caron, pourquoi tu viens discuter avec une foule derrière toi ? Tu sais bien que le maire est avec toi, on est tous avec toi, mais ton histoire ne tient pas debout : «elle» ne peut pas fermer, la ville ne s'en remettrait pas, le maire ne le permettrait pas non plus ! On ne met pas, comme ça, quatre cents types dehors ! «Elle» ne peut pas fermer !»

Il ne restait plus grand chose à faire après. Daniel a toisé Caron avec un air de : «Tu vois, ça ne sert à rien.» Nous nous sommes dispersés tranquillement, mais lentement, comme si nous attendions une suite. Sans l'abri du groupe, nous n'étions pas à notre aise. Et si le secrétaire avait raison ? «Elle ne peut pas fermer !».

A suivre...

Les Mains Coupées

Annie Lagrange



Deuxième partie : Chômage technique
chapitre neuf

l'univers de Michou

RESUME : pendant les quinze jours de chômage technique imposés aux ouvriers, une manifestation a eu lieu mais les résultats sont plutôt décevants. Marcel et le cadre Manson font partie de ceux qui n'y ont pas participé.

Manson, Monsieur Manson, comme on l'appelait à l'usine, ne s'était pas montré à la manifestation. Il en avait bien caressé l'idée, mais il n'était pas sûr que sa prestation aurait été bien accueillie. Il se doutait de la méfiance qu'il aurait inspirée à ceux qui avaient l'habitude de lui obéir. Qu'il le veuille ou non, il représentait une autorité dans l'entreprise. Et pourtant, il était loin de cette présomption, si répandue alors dans l'usine, qui collait une aura particulière aux cadres, comme s'ils appartenaient à un monde différent. Fils de petits artisans, il avait grandi dans le monde du travail où la tête et les bras sont la seule force, la seule dote, le seul héritage. Homme d'action et de décision, il se sentait frustré dans cette usine de province où il servait d'intermédiaire entre une direction lointaine aux jugements contradictoires et

quatre cents employés qui ne connaissaient que lui. D'un côté, il était celui que l'on charge de faire exécuter les ordres, en l'état ; de l'autre, celui qui les donne donc les a décidés. Aucune de ces deux positions ne le satisfaisait : il ne faisait que son travail lorsque tout allait bien, il était le responsable à blâmer lorsqu'un problème survenait. Plus sa marge de manoeuvre se réduisait, plus il était mal à l'aise. Au milieu du désordre de gestion et une politique générale de laisser-aller, il faisait ce qu'il pouvait. Il s'était forgé une réputation d'homme franc et solide et était respecté à tous les niveaux. Mais malgré cela, ou peut-être à cause de cela, on se défiait toujours un peu de lui. Il vivait donc dans une tour d'ivoire plutôt inconfortable. C'était sans doute pour cela qu'il aimait bien venir chez Marcel. Marcel non plus n'était pas allé à la manifestation. Il avait préparé une excuse au cas où il aurait eu à donner une explication : ses jambes le portaient mal, impossible de marcher longtemps. En fait, il profitait de ce congé chômé pour avancer un peu plus dans les éternels travaux de rénovation de sa maison. Il s'arrangeait toujours pour tirer le meilleur parti des événements. La vie lui avait appris à jouer

les caméléons pour simplement survivre. Son existence, en effet, aurait pu donner matière à un roman entier, épopée hugolienne ou paralittérature sentimentale, selon le talent de l'auteur. Elle était une des ces histoires étourdissantes que l'on a mauvaise conscience à résumer en quelques lignes et que l'on n'oserait pas dire fictive tant elle est fertile en événements : seule la réalité peut risquer sans ridicule de pareilles biographies car on accuserait un auteur de trop en rajouter s'il lui prenait la fantaisie d'en faire le thème de son livre.

Abandonné par son père, mère remariée, beau-père brutal... Il en était passé par toute la panoplie du romanesque sans ambition. Ensuite, on entre dans une histoire de Dumas : il avait pris l'habitude de courir la campagne et avait été plus ou moins recueilli par des gitans. Il avait commencé à subvenir à ses besoins à douze ans en vendant des paniers de porte en porte et en se faisant employer de ci de là dans les fermes, selon le besoin. Une question intéressante à se poser : pourquoi Marcel n'avait pas mal tourné ? L'usine sans doute... en y entrant à quatorze ans, il avait quitté la marginalité, s'était astreint à des rythmes ré-

guliers, avait choisi une vie difficile faite de travail et de soucis, petits, mais quotidiens, où l'on finit par trouver la grisaille normale : l'existence pas terrible mais vivable d'un homme qui peut s'estimer, sinon fier de lui, du moins satisfait. C'était sans doute pour cela qu'il aimait recevoir Manson.

Manson, Marcel, le patron, l'ouvrier : un fossé infranchissable aurait dû les séparer, en apparence, selon la logique de l'époque. En fait, ils savaient l'un et l'autre qu'ils n'étaient que des salariés de la même usine même si c'était à des échelons différents. Cravate et voiture pour l'un, bleu et vélo pour l'autre, mais dans le fond, sans l'avouer, ils savaient l'un comme l'autre, que ces différences n'étaient qu'apparences et ils avaient appris à se causer.

Marcel, comme à son habitude, montrait les lieux, présentait ses derniers aménagements : il n'arrêtait jamais d'arranger, de rénover, si bien que tous les mois, un coin de son petit domaine était rendu méconnaissable. Mais sans arrêt, revenaient des remarques concernant l'usine et son avenir, au point que la discussion se centra sur elle. Il s'inquiétait, Marcel, et beaucoup plus qu'il ne le montrait.

« Nous sommes quatre cents ici, qu'est-ce que ça peut bien leur faire, à Paris, de nous mettre sur le carreau ? Ils ont pressé le jus de fruit, ils jettent la pulpe. Nous ne sommes rien d'autre, nous, au moins nous les ouvriers : une épluchure, une écorce qu'on balance quand elle ne sert plus à rien. »

- Pourquoi « nous les ouvriers » ? C'est pareil pour tout le monde.

- Quand même pas, vous, les chefs, on aura besoin de vous ailleurs, vous pourrez toujours recommencer quelque part. Rien ne vous retient ici. Mais les pauvres types comme moi, qu'est-ce qu'ils peuvent faire ? Ouvrier spécialisé dans le montage des bandeaux de cuisinière et le réglage des brûleurs : qui voudra de moi ailleurs ? Et de toute façon, je ne peux pas partir : j'ai ma maison, mes bêtes. Je n'aurais jamais ça ailleurs et même si j'arrivais à vendre, je ne récupérerai jamais l'argent et le travail que j'ai mis dans les murs. Je suis trop vieux pour recommencer. Je ne peux pas abandonner tout ça...

Marcel eut un geste évasif pour désigner la maison et ses dépendances. (A suivre...)

Les Mains Coupées

Annie Lagrange



Deuxième partie : Chômage technique
chapitre dix

Manson et Marcel

RESUME : pendant qu'une partie des ouvriers manifeste, Manson, un cadre, rend visite à Marcel, un ouvrier. Il semble bien que, malgré les différences sociales, leurs préoccupations ne soient pas très éloignées.

Manson ne dit rien. Pourtant, lorsqu'il regardait autour de lui, il n'avait pas l'impression d'être mieux loti que Marcel. Bien au contraire. Comme son interlocuteur venait de le lui dire, rien ne le retenait au Cateau en cas de fermeture de l'usine, certes. Mais était-ce vraiment un avantage ? Cela signifiait aussi qu'il ne possédait rien en propre. Marcel, par contre, avait une maison, une propriété même pourrait-on dire, puisqu'il fallait y ajouter un verger et deux prairies : quatre mille francs ! Quatre mille francs d'alors, qu'il avait payé tout cela ! Six semaines de travail pour un ouvrier au smic, un peu plus de quinze jours pour lui ! Une ruine, certes, au départ... et pour payer le tout, il avait dû en passer par bien des difficultés : il s'était mis d'accord verbalement sur un crédit avec l'ancien propriétaire qui était ensuite re-

venu sur sa parole. Marcel s'était retrouvé sans le moindre sou. Il avait dû quitter immédiatement son logement pour économiser un loyer et la famille avait dormi tout l'été sur des matelas dans l'entrée et la cuisine, seuls endroits à peu près habitables avant les premières rénovations. Il avait fallu aussi se nourrir des pommes du verger pendant trois semaines en attendant la paye ; une indigestion... depuis, il avait fait du bois de chauffage avec les fameux pommiers pour oublier cet épisode. Mais aujourd'hui, après une lente mais soigneuse rénovation, Marcel logeait dans une fermette confortable, accueillante, mignonne et avec la fierté et la satisfaction de l'avoir aménagée de ses mains.... et le cadre, intérieurement, sans admettre de se l'avouer, enviait l'ouvrier.

- J'ai trimé toute ma vie pour avoir ce que j'ai ; je faisais deux journées : une à l'usine, une à la maison et souvent, même une troisième chez un paysan du coin. Mais si je ne travaille pas, si je ne ramène pas un peu d'argent de l'extérieur, tout sera mangé en quelques mois. Tout ce que j'ai fait et tout le travail

de ma femme n'aura servi à rien... Et encore, je suis un privilégié par rapport à certains : je n'ai pas de loyer, je peux manger mes oeufs, mes poulets, mes lapins... j'ai deux vaches, des légumes, des fruits... Mais pensez à un gars comme Michou par exemple et tant d'autres : comment feront-ils pour vivre, même quelques mois, même quelques semaines, sans paye ? Le chômage, c'est bien joli, mais ça ne dure pas et tout ferme en ville. Y a plus de travail nulle part. Enfin, je parle pour nous, les ouvriers... Vous, bien sûr, c'est pas pareil...

- Et pourquoi donc ? Vous parlez comme les Sarty, les Piron et tous les autres qui s'imaginent être des exceptions. Si l'usine ferme, tout le monde sera réduit au même point, les patrons comme les ouvriers, comme les employés de bureau.

- Le Directeur... quand même pas !

Manson haussa les épaules.

- Mais vous, tout de même, monsieur Manson, je ne vous vois pas au chômage. Comme je vous connais (et sans vouloir vous vexer) ça m'étonnerait pas s'il y avait une idée dans votre

cerveau.

Manson hocha la tête, mi-sceptique, mi-secret. Marcel et lui eurent des regards entendus. L'ouvrier comprenait vite et savait quand il ne fallait pas insister.

- Vous non plus, Marcel, je ne vous vois pas sans rien faire. Quelques bêtes en plus ?

- Peut-être... Faut voir... Mais pas des vaches : il faudrait louer des terres. Quelques moutons peut-être... ou alors... Mais faudrait étudier la question, j'avais pensé à prendre une poneytte : ça mange pas plus qu'un mouton et les poneys se vendent bien et plus cher... enfin, faut voir.

Manson sourit. Sacré Marcel, futé Marcel, il n'était jamais à bout de forces ni à court d'idées : sa faculté d'adaptation dévoilait un esprit fin, une intelligence aigüe. Que serait-il devenu si, au lieu de traîner enfant dans les champs, il avait suivi une scolarité normale ?

- Vous riez, monsieur Manson. Allez, je sais bien ce que vous pensez et vous n'avez pas tort : un vieux comme moi, il en aura toujours assez. Mais les enfants ? Le fils est déjà parti travailler ailleurs. La fille, je la vois

pas se débrouiller sans nous avec sa santé. Et les gosses ? Mes petits enfants... Ils sont tellement habitués à nous, ils sont toujours là à courir dans le verger, à tourner autour des bêtes. L'année dernière, je leur ai installé une balançoire, ils en sont fous. Vous les voyez en H.L.M., dans une ville bruyante et sale ? Des gosses habitués à la nature, à la liberté : ils perdraient leur joie de vivre... C'est des affaires à les faire tourner mal. Et qu'est-ce qu'on deviendra, ma femme et moi, sans eux ? Une vieillesse sans famille... Ça aurait servi à quoi de travailler toute sa vie pour en arriver là, tous les deux, comme deux vieux cons ?

Marcel, à sa façon, exprimait tous les drames sous-jacents à une fermeture d'usine : ce n'était pas seulement son travail que l'on perdait, mais aussi ses habitudes, ses certitudes, sa famille, ses racines... tout cet univers pas idéal, pas parfait, mais quotidien et auquel nous nous étions fait, au fil des ans... cet équilibre que, faute de connaître mieux, nous appelions bonheur.

A suivre...

Les Mains Coupées

Annie Lagrange



Deuxième partie : Chômage technique
chapitre onze

Le cas réglé de Ménestrel

Officiellement, les cadres n'étaient pas en chômage technique. Officieusement, personne ne surveillait leurs allers et venues et leur temps de présence. Il en était pourtant un que nous ne risquions pas de manquer si nous passions du côté du bureau directorial : Ménestrel. Depuis des semaines, et bien avant les journées chômées, il tournait dans ce secteur comme un lion en cage. Sa démarche maladroite finit par avoir des suites : on lui proposa une place dans une autre entreprise de la société.

Le premier à être reclassé ! Le premier que l'on ait pensé à sauver dans le naufrage, ayant même, d'ailleurs, que le naufrage fût certain ! Il eut du mal à interioriser l'immense secousse de soulagement qui le traversa de part en part. S'il avait l'allure de l'ingénieur ouvert et dynamique, il n'en avait ni les diplômes ni l'intelligence. Aussi, derrière une apparente confiance en lui, voire désinvolture, se cachait une très réelle et profonde inquiétude. A côté de tous ces cadres expérimentés et ces jeunes loups armés de titres et

prêts à conquérir le monde des affaires en sortant de grandes écoles, il se demandait avec horreur où il pourrait se tailler une place si le chômage l'agressait.

Plutôt demander, s'incliner, ramper devant tout ce qui ressemblait à un employeur que d'en arriver là, c'était du moins l'opinion de Ménestrel. Alors, de savoir qu'il était reclassé, comme cela, si vite, lui fit éprouver une reconnaissance sans bornes pour son sauveur, en l'occurrence, ici, la Société Anonyme, la consciencieuse bienfaitrice Société qui s'occupait avec tant de mansuétude de ceux qui n'avaient pas démerité envers elle.

Certes, les conditions de mutation n'étaient peut-être pas idéales : le travail proposé ne correspondait pas tout-à-fait à ses qualifications ; il perdait son droit à la prime de licenciement ; il n'aurait plus de logement de fonction ; enfin, il devrait s'expatrier à cinq cents kilomètres. Ménestrel n'était pas en position de donner des conditions mais il aurait pu, au moins, discuter les détails. Il n'essaya même pas d'émettre la moindre nuance de contradiction, de peur que l'on

rayât son nom de la liste des bienheureux. Il s'évertua donc, dès ce jour, à ne voir que les points positifs de cette nouvelle situation : il garderait ses avantages acquis, son déménagement serait pris en charge par la généreuse Société et son futur environnement serait beaucoup plus agréable et ensoleillé que le Nord de la France.

Le jour de cette mémorable nouvelle, ce ne fut pas la joie qui animait Ménestrel, mais l'euphorie. Son état d'allégresse, au milieu de tant de visages renfrognés ne pouvait pas passer inaperçu ni manquer d'attirer haine et jalousie les jours suivants. Il se refusa d'abord d'y prêter attention : après tout, ce qui lui arrivait était juste et normal ; il fallait faire confiance à la Société et s'il avait été choisi plutôt qu'un autre, c'est qu'il l'avait mérité. Il venait de gagner le légitime salaire de sa loyauté passée, tant pis pour les autres. Mais comme il se voulait magnanime, il se proposa de serrer sans rancune les mains de tous ceux qui ne se tourneraient pas contre lui. Les jours suivants, il fut surpris de n'en pas rencontrer. Lui qui avait une si belle idée du monde et des hommes

(surtout depuis qu'il était rassuré sur son sort), il en fut un peu chagriné, mais il fallait se faire une raison : ses collègues ne pouvaient pas être aussi bien pensants que lui.

Un des rares à le regarder encore en souriant restait Manson. Ignorait-il sa mutation ? Le jeune cadre dynamique, craignant de passer pour un mauvais esprit s'il laissait à un autre le soin d'en informer son collègue, décida de jouer franc jeu. L'occasion se produisit peu après dans le bureau du Directeur Dumez. Il lui expliqua donc, sans détournement mais avec ménagement, ses futures attributions. Il était homme de cœur et, dans le fond, cela lui faisait un peu de peine pour ses collègues moins chanceux (bien que leur attitude, depuis sa nomination, ne fût pas très correcte). Mais il fallait être réaliste et accepter la loi de la nécessité générale. Quelques uns devaient bien être sacrifiés à la communauté pour qu'elle puisse repartir sur des bases saines. L'usine du Cateau n'était qu'un maillon etc... et il reprenait son discours désormais bien connu sur le dévouement dû à la Société.

Manson lui sourit encore plus que d'habitude et Ménestrel s'éloigna le cœur et l'esprit se-reins.

- Vous n'avez pas l'air d'être déçu de n'avoir pas été choisi à sa place, monsieur Manson, remarqua Dumez.

- Nous savons vous et moi ce que signifie cette mutation : le principe est simple, on envoie dans l'usine où est muté Ménestrel tous les incapables, tous ceux qui n'ont pas réussi dans leur domaine et on les place dans une spécialité différente. Ensuite, d'erreurs bénignes en fautes professionnelles, ils sont obligés de partir au bout de quelques mois sans indemnités. Pour ceux qui voudraient quand même s'accrocher, le remède est vite trouvé : la fermeture de cette succursale est déjà programmée avant deux ans. Ai-je bien deviné ?

- Ah, si tout le monde pouvait s'en aller aussi facilement ! ironisa seulement Dumez.

Après tout, si l'usine ne fermait pas, elle ne pourrait pas garder tout son personnel actuel : ces départs volontaires, c'était plutôt bon pour ceux qui restaient ! A suivre...

Les Mains Coupées

Annie Lagrange



Deuxième partie :
Chômage technique
chapitre douze
Le travail de fourmi
de Parent

RESUME : Pendant les quinze jours de chômage technique décrétés par la direction de l'usine, les employés ont commencé à réagir, de façon cependant disparate. Des ouvriers ont organisé une manifestation ; d'autres, comme Marcel, essayent de trouver une solution individuelle par eux-mêmes ; les cadres aussi se posent des questions, comme Ménestrel qui, à force de jouer les courtisans, a réussi à obtenir une mutation. Cependant, il ne s'est pas rendu compte qu'il aggravait sa situation sans protéger son avenir.

Les quinze jours de fermeture de l'usine ne furent pas chômés pour tous. Un homme, au moins, s'activait avec acharnement, le plus inattendu, le plus ignoré peut-être, le plus décidé certainement : Parent. Mieux que quiconque, mieux que le directeur Dumez lui-même, il savait à quel point l'usine était en péril : il avait été envoyé officiellement pour étudier la situation, mais en réalité, officieusement, il avait été chargé de «régler les choses» le plus en douceur possible. Il lui revenait, après s'être fait une idée personnelle de l'usine, de traduire le plus judicieusement possible ce «régler les choses» prononcé avec des sous-entendus. Mais Parent n'était pas un homme de préjugés : il n'était donc pas venu dans l'intention de liquider l'entreprise. S'il pouvait proposer un projet de restructuration, il le savait, il lui offrirait un sursis peut-être salutaire.

Et la solution : il pensait la tenir ! Sarty la lui fournissait. Sarty lui-même, celui qui avait hâté la chute de l'entreprise pouvait devenir l'instrument de sa régénération. L'idée de Parent était simple : se servir de l'impact du détournement pour faire accepter son plan de restructuration. Il avait fait faire, dans chaque secteur, une liste de gens non indispensables ou peu productifs : une cinquantaine d'ouvriers et d'employés dont il fallait se séparer. C'était là le point le plus important. Mais il était nécessaire aussi de remettre de l'ordre à l'intérieur des murs : empêcher les vols d'objets, petits, certes, mais qui, à la fin de l'année, finissaient par entraîner un trou important dans le budget de l'entretien ; lutter contre l'alcool qui

occasionnait souvent des accidents de travail et toujours une perte de productivité ; diminuer l'absentéisme en faisant sanctionner le travail au noir à l'extérieur dont il résultait une fatigue préjudiciable à l'usine. A ce prix, Parent pouvait sauver les trois cent cinquante ouvriers et employés restants.

Mais pour faire accepter ces mesures, il fallait abasourdir le personnel, le siège et les actionnaires par une autre affaire. Alors, Parent s'acharnait sur Sarty. Il avait besoin d'un dossier explosif dont le choc lui permettrait de faire admettre l'inacceptable en temps ordinaire.

Parent, fourmi patiente, avait repris toute la comptabilité dans le silence lugubre et incongru de l'usine désertée. Résultats stupéfiants : cinq millions de francs dûment constatés et il était permis de penser qu'une somme au moins égale s'était échappée sans laisser de traces. Un détournement de dix millions de francs : il y avait de quoi frapper les imaginations à une époque où le smic n'atteignait pas les trois mille francs. Sarty ne payait jamais rien : toutes ses factures allaient directement à son service comptabilité de l'usine et cela depuis quinze ou vingt ans.

Comment tous ces éléments avaient-ils pu passer inaperçus pendant tant d'années ? Le laxisme des autorités parisiennes, la peur des retombées du scandale sur les collègues catésiens, la complicité des commerçants locaux alléchés par de bonnes affaires ou ne pouvant pas risquer de perdre la clientèle de l'usine en mécontentant son comptable, tout s'était conjugué pour assurer la tranquillité de Sarty. Le directeur administratif était, certes, le coupable, le responsable, mais son génie malhonnête avait consisté à polluer tous ceux qui avaient affaire à lui, de près ou de loin. A Paris, un nombre impressionnant de personnes avaient reçu gratuitement des cuisinières, congélateurs ou radiateurs lorsqu'ils avaient demandé d'en acheter un à prix d'usine. Ils n'avaient rien détourné, eux, mais maintenant qu'ils connaissaient le dessous de l'affaire, ils laissaient faire, essayaient même d'étouffer le scandale, de peur d'être compromis. Au Cateau, beaucoup s'étaient étonnés du train de vie de Sarty

mais le premier rapport le concernant, en 1968, en pleine grève nationale, n'avait rapporté qu'un blâme à son auteur : de quoi décourager toute velléité de vérité. On pensait Sarty soutenu à Paris, intouchable ; personne ne voulait prendre le risque d'être celui par qui le scandale arrive. Quant aux complicités locales, il aurait fallu emprisonner la moitié des commerçants de la ville si on avait voulu les sanctionner. Le détournement de fonds, en effet, n'avait pu se réaliser que sur fausses factures. Ainsi, un marchand de fleurs en avait-il signées en cinq ans pour cent cinquante mille francs concernant des articles funéraires : il existait à l'usine une caisse de solidarité avec laquelle on achetait des couronnes pour les membres du personnel décédés ou pour leur famille proche. Mais aucune épidémie ne pouvait expliquer une telle somme dans ce laps de temps. Sarty avait ainsi réglé la décoration florale de sa maison de campagne. Un serrurier avait inscrit comme «passerelle de secours» des grilles et des portes en fer forgé artistiquement ouvragées. Mais la consécration revenait à un garagiste qui avait réussi à faire passer comme «réparations» d'une vieille camionnette de l'usine, les deux voitures haut de gamme de la famille Sarty et leur entretien...

Le dossier constitué était stupéfiant. Pourtant Parent n'était pas à l'aise. En ville, le bon, le grand, le généreux Sarty se promenait encore tête haute, trop estimé pour être fragilisé par ce qu'il appelait la «calomnie». Parent, dans le meilleur des cas, était ignoré. Mais le plus souvent, sa femme et lui étaient en but aux regards narquois des commerçants.

Lorsque son esprit, du fait de la fatigue, des soucis assumés seul et du poids des responsabilités, se relâchait, des visages tournaient dans son imagination : les uns méprisants, les autres ironiques, tous hostiles... et, sans cesse, au milieu de cette sarabande, reparaisait celui du commissaire Amusette : un énorme lièvre obsédait alors ses rêves et le forçait à se réveiller. Pendant ce temps, certainement, Sarty, toujours libre, dormait.

A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Deuxième partie Chômage technique

chapitre treize

Le retour aux ateliers

Et les quinze jours passèrent... C'est long quinze jours lorsqu'on se retourne des idées

dans la tête. Mais, tout compte fait, nous n'avions pas trop perdu : avec l'aide des caisses de chômage, nous avions pratiquement gagné autant à rester chez nous qu'à travailler à l'heure... mais sans les primes bien sûr. Ah, s'il n'y avait eu cette appréhension, ce malaise en songeant à l'avenir... et il avait fallu retourner à l'usine.

Somme toute, nous étions contents de revenir à une situation connue. Nous étions arrivés plutôt en forme mais pas toujours avec le moral : quinze jours à se poser des questions, à envisager l'avenir sous son jour le plus noir pour ne pas être pris au dépourvu, faire des comptes, des plans, des évaluations pour finalement nous dire qu'il serait impossible de vivre sans salaire, nous avaient miné de l'intérieur, même pour le plus robuste d'entre nous. Un nerf s'était brisé quelque part : à quoi bon répéter sans arrêt les mêmes gestes, aux mêmes horaires pour arriver finalement à se faire mettre dehors ? Il y avait toujours eu des tirs-au-flanc, mais,

maintenant, nous commençons à nous dire qu'ils n'avaient pas tort. Pourtant, nous nous étions sentis mieux en rentrant à l'usine.

Nous étions tous à l'heure aux postes, le jour de la rentrée. Le travail avait repris : pas intensif, certes, mais il existait et quelques inconditonnels de la pérennité de l'entreprise se confortaient dans l'espoir d'une reprise sérieuse. La fabrication tournait à nouveau et il fallut même charger des cuisinières pour le départ. Un bruit courut alors qu'une commande inespérée était arrivée et donnait trois mois de travail. Pour des ouvriers désespérés et ignorants des statistiques réelles d'une société, ce sursis reculait l'échéance fatale aux calendes grecques. La direction locale, mal à l'aise aussi et avide du moindre élément rassurant, nous entretenait dans ces vapeurs chlorophormantes. Mulot, à l'hôpital, n'était plus là pour jouer l'avocat du Diable et aucun de nous ne s'étonna de ne pas voir diminuer le stock des cuisinières, malgré les départs, ni ne vérifia les étiquettes prouvant qu'elles avaient été montées à l'étranger. Comment aurions nous pu, alors que nous n'étions n-

économistes ni hommes d'affaire, avoir l'esprit assez vicieux pour conclure que la concurrence était organisée à l'intérieur de la société et qu'elle enrichissait celle qu'elle était censée ruiner ? La mutation de Ménestrel aussi aida à la régénérescence de l'optimisme : après l'annonce de la plainte contre Sarty, nous nous sommes dit que, enfin, la direction était décidée à faire un nettoyage nécessaire ce qui devrait se révéler salutaire pour nous.

Les mesures mises en oeuvre par Parent, toutes désagréables qu'elles fussent, renforça cette opinion : il avait discuté âprement avec Caron et nous nous sommes dit qu'il n'aurait pas mis autant d'ardeur à faire admettre sa nouvelle donne s'il avait eu l'intention de fermer. Caron avait dû admettre le principe de la surveillance contre le vol par une agence spécialisée mais à condition qu'il n'y eut pas de fouilles. Un jour, trois gardiens inconnus et avec une sorte d'uniforme, se placèrent devant la sortie, à côté de la pointeuse. Après notre départ, Parent arpenta le couloir et retrouva de tout : outils, visser, chevilles et même une bobine entière de fil électrique. Ce jour-là, nous étions

sortis furieux, vexés, humiliés même, et l'expérience, toute positive qu'elle fût pour Parent n'eut pas de suite. L'administrateur parisien voulut aussi lancer une vaste campagne contre l'alcoolisme à l'intérieur de l'usine mais, de cela, nous n'avions que faire : qu'il se débrouillât tout seul si c'était possible ! Et nous savions bien qu'il n'y arriverait jamais sans nous !

Nous, ce qui nous intéressait, c'était le mot «relance» qui suivait celui de «plan» proposé par Parent : il était donc bien question de redémarrer sur des bases assainies ! Alors, nous avons écouté avec assurance Caron qui déclarait haut et net que les syndicats n'accepteraient aucun licenciement et qu'il n'était même pas question de discuter sur ce point.

Mais plus encore que toutes ces nouvelles et ces affirmations, c'est un détail qui nous rassura : un ouvrier âgé, le plus ancien de la maison certainement, avait une main paralysée et avait demandé sa mise en retraite anticipée. Parent avait refusé, déclarant qu'on avait encore besoin de lui. Si maintenant on gardait les Anciens... et handicapés en plus, c'était presque l'équivalen-

ce d'une embauche et un signe évident de reprise. Nous n'avons pas pensé un seul instant que son départ immédiat lui aurait fait perdre une importante prime de licenciement en cas de fermeture et qu'il aurait été scandaleux de laisser partir un ouvrier aussi ancien dans de telles conditions.

Alors brilla en nous cette lueur d'espoir qui ne s'était jamais vraiment éteinte : nous étions quatre cents hommes et femmes qui, depuis des années, trimaient pour en enrichir d'autres. Nous devions bien représenter quelque chose pour ces inconnus tout puissants de Paris. L'usine n'était pas unique ; elle faisait partie d'une grande Société aux multiples ressources ; il ne fallait pas beaucoup pour la maintenir : juste une petite décision en haut lieu... et cette décision, il était certain qu'«ils» la prendraient, par intérêt sinon par sentimentalisme, car ceux que nous avions enrichis, nous pouvions encore les dorser. «Ils» n'étaient pas prêts de pouvoir se passer de «notre» usine, nous en étions bien persuadés. A présent, on osait le dire à haute voix : «elle ne fermera pas». A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Deuxième partie Chômage technique

chapitre quatorze Les vacances de Malizot

Résumé : la quinzaine de chômage technique vient de se terminer. Les ouvriers reprennent le travail dans l'usine du Nord de la France. Après bien des interrogations et des angoisses, la rentrée leur redonne espoir dans leur avenir professionnel. Chaque détail est interprété comme un signe de redémarrage de l'entreprise.

Aussi hautes que soient les rumeurs d'espoir, elles ne dépassaient pas les limites de la ville de province. A Paris, Malizot, le Directeur de la branche "produits manufacturés" de la société, chantait sur un autre ton. La saison de ski était terminée mais les premiers redoux saisonniers ramenaient des effluves nautiques et estivales. Il vivait pour les vacances : le travail n'était qu'un moyen de les réaliser. L'usine n'existait pour lui qu'à travers ce filtre particulier. Il n'en sentait ni l'atmosphère, ni l'intériorité. Ce n'était que des murs qu'il visitait régulièrement et des

dossiers qui s'entassaient sur son bureau urbain. Des ouvriers, il n'en voyait que l'extérieur : ce bleu-uniforme qu'il leur "offrait" deux fois par an, ces visages ridés, ces mains jaunies aux ongles noircis par la graisse. Pour lui, nous nous ressemblions tous, nous étions remplaçables et interchangeables. Homme, outillage... les deux se confondaient dans l'esprit de Malizot. Quant à savoir lequel l'emporterait sur l'autre, ce n'était qu'une question de rentabilité. Les ouvriers resteraient tant que le coût d'amortissement d'un robot serait plus cher qu'eux.

Pour Malizot, nos cadences effrénées s'appelaient rentabilités, les licenciements : reconstruction, le chômage : nécessité économique. Sueur, souci, drame intérieur étaient, par contre, des termes intraduisibles dans la langue de sa planète. De l'entreprise en général, il ne connaissait que le côté administration et comptabilité centrale et, de l'usine du Cateau, il n'attachait d'importance (et encore superficielle-

ment) qu'à la cour des quelques cadres affolés de peur et d'espoir qui l'accueillaient et l'escortaient dans ses inspections provinciales. L'important était de produire le plus possible, le moins cher possible et de vendre le plus vite possible, le plus cher possible. Son idéal se nommait "bénéfices". Mais de ce cercle vicieux, il ne tirait qu'un profit réduit : les milliards qu'il faisait tourner autour de lui ne lui appartenaient pas. Certes, il avait un niveau de vie dix fois plus important que le notre. Mais lui aussi n'était qu'un salarié et son travail lui laissait toujours un sentiment d'envie et de frustration qu'il cherchait à oublier en se faisant aduler de ses subalternes : cour sans miracle qui lui donnait l'illusion d'être important, donc, dans sa logique, d'exister. Alors, insatisfait, il avait besoin de changer de monde, de rejoindre un ailleurs, de quitter le présent. Il sortait de son bureau à dates régulières dans l'année, quittait Paris, la France, la terre même ! En détachant les amarres de

son bateau il prétendait se libérer du siège social... mais emportait tout son univers quotidien avec lui dans sa tête et son mal d'être.

Dans les pays de misère où la crasse, la maladie, la prostitution et la malnutrition dégradaient l'harmonie inhumaine des façades modernes richement bétonnées sur la mort lente des pauvres, Malizot pouvait enfin jouer les rois. Et pour être encore plus sûr des résultats, il lui fallait des témoins : il emmenait donc sur son voilier un petit groupe de favoris triés qui, éblouis par ce voyage merveilleux, glorifieraient le capitaine et l'entoureraient de soins assidus. L'amitié aussi était une production que l'on commençait après une étude de marché et que l'on modulait selon les besoins économiques. Comme Louis XIV qu'il ne serait jamais, Malizot entretenait ses proches pour s'assurer de leur soumission. Ainsi, par moments, il pouvait se sentir bien. Pour ces courts instants de plénitude, il aurait écrasé n'importe quoi, n'importe qui.

Devant sa femme aussi, tout devait plier : c'est pour cela qu'elle était devenue madame Malizot : elle était une extension du pouvoir de son mari. Elle avait cette énergie hargneuse des fausses belles vieillissantes qui s'acharnent à vouloir rester ce qu'elle ne sont pas et ne seront jamais. Sa vie se résumait en efforts constants pour paraître plus jeune, plus blonde, plus mince, afin de réaliser son idéal de couverture de magazine, d'être une carte de visite élégante que l'on accroche à son costume pour se montrer en société. Elle peinait pour être légèreté, elle s'évertuait à être facilité, bref, elle accomplissait un pénible labeur sur elle-même pour avoir l'air d'être oisive. Ses seuls vrais bonheurs étaient d'être enviée des femmes et désirée des hommes.

Les vacances, période privilégiée pour être adulée par des employés subalternes et enfin disponibles, comptaient donc autant, voire plus, pour madame Malizot que pour son mari. A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Deuxième partie Chômage technique

chapitre quatorze (suite)

Les vacances de Malizot

Résumé : le travail a repris dans la succursale du Cateau et les employés veulent encore croire à leur avenir dans l'usine. Pendant ce temps, à Paris, le directeur de la branche " produits manufacturés" dont elle dépend directement, est contrarié car ces soucis professionnels risquent de troubler ses futures vacances.

Madame Malizot prenait une part active aux préparatifs de vacances et cela, plusieurs mois avant la date du départ. Le voyage, ainsi, était vécu deux fois : en rêve et en réalité. Mais il lui fallait des dates précises pour s'organiser. Un autre problème l'obligeait aussi s'y prendre d'avance : elle avait un ami dont la présence lui était indispensable. Il était son meilleur faire valoir, il n'avait pas son pareil pour la faire sourire, la mettre de bonne humeur, la complimenter, lui faire, au besoin, un brin de cour discrète

qui n'allait pas forcément à terme mais qui l'entretenait dans son illusion d'être jeune et séduisante. A ce prix, elle était disposée à l'emmener aux antipodes ; pas question de partir sans lui, sous peine de s'ennuyer. Or, cet ami n'était qu'un simple agent de l'administration et il lui fallait demander la date de ses congés plusieurs mois à l'avance pour être sûr de les obtenir selon ses vœux. Au mois de mars, il était donc grand temps de fixer, au moins, l'époque du voyage rituel.

Mais le mari tergiversait et haussait les épaules à chaque question précise sur ce sujet. Finalement, Madame Malizot finit par entrevoir qu'une petite usine, quelque part, posait des problèmes. Elle ne vit pas très bien quel rapport pouvait exister entre cette contrariété passagère et les préparatifs urgents qui l'occupaient. Son mari, alors, plus patient qu'à l'accoutumée, détailla les circonstances : depuis dix ans, cette usine était déficitaire ; en posant le pied par

terre le matin, il savait avant même l'heure d'ouverture, qu'elle perdrait dans la journée trente mille francs... On avait bien dépêché Parent sur place, Parent bien sûr, qui faisait un boulot correct et qui va toujours au bout de ce qu'il entreprend... mais il a de drôles de méthodes et il fait traîner les choses... Il fait preuve d'un sentimentalisme incompréhensible... comme si c'était un moyen de faire tourner une entreprise... Enfin, toujours est-il que la situation est mauvaise là-bas et que je peux être amené à m'y déplacer sans arrêt. Tu comprends, dès qu'on touche une partie du personnel, c'est la guerre avec les syndicats : c'est plus simple de licencier toute l'usine qu'une dizaine d'ouvriers. A un an des législatives, c'est maladroit de faire ce genre de bruit. Il est tout de même plus simple de faire construire à l'étranger, ça simplifie les problèmes de personnel. D'ailleurs, j'ai des contacts avec Abidjan... Enfin, bref, le problème est là : cet été, il faudra cerner l'affaire

de très très près pour suivre toute évolution et si les commandes ne reviennent pas, on ferme à la fin de l'année.

Mais de là à se priver de ces chaudes nuits où la lune éclaire en tamisé les corps dénudés et languissants sur le pont d'un bateau ancré dans une calanque calme... calme de cette paix inimitable que le refrain des vagues mourantes sur la coque et des rires étouffés rendent plus présente et plus profonde... Arrêtez ! Arrêtez ! Ne lui en parlez plus à Malizot ! Si vous croyez que c'est de gaité de cœur qu'il chasse ces images de son esprit ! Remarquez bien, les vacances sont reculées, pas supprimées.

Alors madame Malizot contrôlant héroïquement sa nervosité changea de tactique. Elle tourna la conversation : elle évoqua bien des sujets pour voir les réactions puis finit, forcément, par tomber juste. Elle se mit à plaindre cette chère ex-secrétaire de son mari, celle qui avait fait une ascension si rapide... et si

méritée aussi, bien entendu... une femme si bien et qui venait de quitter son mari après dix ans de vie commune, enfin, presque commune... Se retrouver seule ainsi...

- Elle est donc seule, laissa échapper l'époux qui entrevit mentalement des jambes longues et fines dont une robe légère dévoilait coquinement le galbe. Son parfum était un poème à lui tout seul : discret voire inodore lorsqu'on s'en éloignait, mais envoûtant à vous faire mal à la tête. Elle est donc seule, vraiment ?

- Je voulais l'inviter à partir avec nous mais ce n'est possible qu'au mois de juillet, quand ses enfants sont chez leur père.

- Excellente idée : pauvre petite, ça lui fera du bien et tu auras une compagnie...

- Pendant que tu discuteras avec notre ami, comme les autres années. Mais, et ton problème d'usine ?

- Je me suis assez remué : tout sera réglé pour l'été.

A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Troisième partie
L'explosion

chapitre premier
Les certitudes de Jean

Nous n'arrivions toujours pas à croire à la fin de notre usine. Pourtant de sourds instincts se réveillaient. La panique ne nous gagnait pas encore totalement, mais certains d'entre nous essayaient quand même de s'en tirer comme ils pouvaient. Pour Jean, pas question d'attendre inactif. Certains malheurs, ne peuvent arriver qu'aux autres, à ceux qui le veulent bien, qui se laissent faire, qui manquent de courage, d'intelligence, de volonté : dans la vie, il faut savoir se débrouiller. Voilà ce qu'il pensait du chômage Jean, avant de se heurter à lui, face à face, d'homme à monstre. Il avait subi bien des épreuves : la guerre, l'exil, l'exploitation industrielle... mais le travail, jamais il n'avait manqué, lui, bien au contraire ! Jean vivait

sur la certitude qu'un homme courageux ne manque jamais d'ouvrage. Seuls les fainéants devenaient des chômeurs dans son esprit. De plus, il fallait un peu d'astuce comme trouver de l'embauche avant l'arrivée des lettres de licenciement et la ruée de nouveaux bras sur le marché de l'emploi. C'était tout simple. Ainsi Jean éviterait, non pas le chômage qui ne pouvait pas lui arriver, mais, soit l'obligation de s'éloigner de quelques kilomètres d'une ville où il avait sa maison, soit la nécessité d'accepter une place plus fatigante ou moins bien rémunérée. Du travail, il y en avait ! Tiens, la preuve, la semaine dernière, une amie de sa femme lui avait parlé d'une place à l'hôpital. Il avait réfléchi, hésité, puis il s'était décidé à changer d'emploi... car, évidemment, lorsqu'il se rendit au bureau du

chef du personnel, c'était pour demander quand il commencerait. L'administrateur le reçut avec politesse, bienveillance, amabilité presque. Il lui fallait un homme de plus à l'entretien, quelqu'un de sérieux, aimant le travail bien fait, derrière lequel il ne faudrait pas toujours être : Jean lui convenait, il connaissait sa réputation et on le lui avait recommandé.

Jean voulut savoir quand il commencerait ; l'autre détaillait avec précision en quoi consistait le travail. Bien sûr, il fallait remplir un formulaire : dans l'administration, tout se fait par dossier. Mais, comme si l'embauche était certaine, il décida de faire visiter les lieux. Jean, dans les couloirs d'une propreté inattendue pour lui sur un lieu de travail, se sentait déjà chez lui. La facilité le rendait mêm-

me un peu capricieux : certes, la paye était correcte, la retraite assurée, les augmentations régulières, mais pas de primes de rendement ce qui le défavoriserait ; le travail était propre mais voir sans cesse des malades ne devait pas être réjouissant ; le cadre était sain mais assez éloigné de son domicile... Evidemment, ce n'était pas l'usine où il avait travaillé vingt ans et qu'il n'aurait jamais pensé quitter avant la retraite. Enfin, il acceptait... il ne réclamait rien, il acceptait, bien qu'il n'était pas vraiment pressé de venir dans cet hôpital. L'idéal serait de retenir cette place et de continuer au milieu des cuisinières au cas où l'entreprise recommencerait à tourner car, après tout, ce n'était peut-être pas sûr qu'elle fermerait : une usine, ça n'arrête pas comme cela, du jour au lendemain.

Les deux hommes furent rattrapés par un troisième gesticulant et bafouillant au sujet d'un chauffeur qui n'était toujours pas réglé. L'administrateur contrarié planta Jean dans un couloir désert : propreté, solitude et vague odeur d'éther lui donnaient un aspect aussi étrange qu'étranger. Que faire ? Des portes entre-ouvertes le mettaient mal à l'aise. Il fit quelques pas pour avoir l'air occupé, quelques mètres seulement car une voix à peine audible, chevrotante, bégayante le figea : aussi faible soit-elle, il l'avait reconnue pour l'avoir si souvent entendue hurler, jurer, insulter. Jean ne pouvait pas se tromper : Mulot était là, près de lui, dans cette chambre à la porte entrebaillée.

A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Troisième partie
L'explosion

chapitre deux

Le cas de conscience de Jean

RESUME : Jean essaye de détourner le chômage qui s'annonce, en sollicitant, à contre coeur, une place dans l'équipe de l'entretien à l'hôpital. Il a alors la stupéfaction de retrouver parmi les malades, Mulot, le chef de service que son ami Amed avait frappé avant d'être mis à la porte de l'usine.

On le disait à Lille pour une opération, mais il était là, en ville, au Cateau, alongé, solitaire et souffrant.

C'était une ordure Mulot, écrasant les faibles, méprisant les puissants, un sadique cynique et malveillant qui trouvait toujours le moyen de meurtrir ceux qui dépendaient de lui : Jean aussi, même lui, en avait pâti. Mais Mulot souffrait et la dou-

leur le rendait soudain humain. Jean le chrétien sincère et pratiquant pouvait-il passer auprès du malheur d'autrui et l'ignorer ? Jean l'ami fidèle pouvait-il soutenir, même un moment, même moralement, celui qui avait blessé Amed et tant d'autres ? Peu importe que Dieu existât ou non, Jean en avait besoin pour vivre et Mulot pour mourir. Et Jean le savait : il pouvait soulager Mulot.

Mulot était une ordure mais il mourait et Jean l'avait compris par le cri étouffé qui sortait plus de ses entrailles que de sa gorge. Ce n'était pas une voix mais un râle qui s'essouffait comme s'il emmenait la vie avec lui et que cela lui était difficile. Un accouchement à rebours : voilà ce que souffrait Mulot ; il extirpait sa mort de lui-même avec de moins en moins

d'énergie, de plus en plus de mal.

Mulot était une ordure mais il se mourait seul, sans famille, sans ami, sans voisin ; pas même une infirmière, au moment de passer dans l'inconnu, de retourner au néant comme avant d'être là, avant d'être né. Ne plus sentir, ne plus connaître, ne plus penser, ne plus souffrir, ne plus peiner... c'est peut-être mieux ainsi mais on ne peut pas y arriver tout seul. L'homme survit en société, il ne peut pas mourir solitaire.

Mulot était une ordure mais Jean était croyant et se croyait encore heureux. A ce moment là, il croyait aussi être le seul à pouvoir soulager un peu l'ancien chef d'atelier.

Mulot était une ordure et Jean le savait. Il voulait le détester

mais il n'y arrivait pas. Il voulait lui pardonner mais il ne parvenait pas à oublier la méchanceté, surtout celle contre les autres. De quel droit aurait-il absoud Mulot des affronts faits à ses amis qui en souffraient encore ? Jean ne parvenait pas à rentrer dans cette chambre. Tout son être physique s'y refusait. L'Evangile avait écrit, Jésus avait prescrit, mais l'humanité de Jean tendait à se séparer de deux millénaires de prêches, d'exemples, d'obligations, de conversions, d'éducation. L'ouvrier ne voulait pas rentrer mais le croyant le devait. Mulot était une ordure mais Jean vint s'asseoir à son chevet pour lui apporter le réconfort d'une présence au moment où tout est pardonnable, sauf la solitude. Espérons que Dieu vit le sacrifice de Jean car Mulot

ne pouvait déjà plus s'en rendre compte. Espérons qu'il s'en est souvenu au moment où Jean en a eu besoin pour lui-même. Jean resta là jusqu'à ce que l'administrateur de l'hôpital vint le chercher. « Ce n'est pas joli, mais il faudra vous y habituer si vous travaillez ici. Celui-là nous a été renvoyé par Lille. Il devait se faire opérer d'un poumon : un cancer. Le chirurgien a trouvé l'intervention inutile : le malade était incurable ; pour lui, c'est fini ».

Mulot n'entendait pas mais comme s'il voulait répondre, sa voix devint claire un court instant : « finie... finie... elle est finie... ils vont tous crever... mon usine... sans moi... »

Jean frissonna et se laissa conduire.

A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Troisième partie
L'explosion

chapitre trois

L'effondrement de Jean

RESUME : Jean s'est rendu à l'hôpital pour obtenir une place à l'entretien. Il a essayé, malgré sa répulsion, d'assister Mulot qui se mourait. Celui-ci dans un dernier sursaut, a lancé quelques mots qui semblent annoncer la fin de l'usine et le malheur de ses employés.

A lors ce dossier, demanda l'administrateur, on le remplit quand même ?»

Après ce qu'il venait de voir et d'éprouver, Jean répondit de tout son corps. Il le trembla, le hocha autant qu'il l'articula son «oui». Plus question d'hésiter, de faire des minauderies de coquettes comme au début, comme avant d'avoir vu la fin. La mort le menaçait, elle rodait autour de lui, il sentait sa présence, elle le renifflait prête à fondre sur lui. A-t-il eu conscience à ce moment-là d'entamer un compte à

rebours ?

Jean venait de comprendre que tout a une fin : un homme ou une usine et qu'il est vain de s'y opposer. Mulot, malfaisant jusqu'à son dernier souffle, nargait encore. Il partait en laissant le chaos en formation. Ce n'était pas lui mais nous qui commençons à regarder le néant. Le pire d'entre nous s'en allait le premier, mais il nous traînait dans sa chute. Finie, finie notre usine, fine l'harmonie de nos vies.

Il serait trop faible de dire que Jean désormais voulait la place : il fallait absolument qu'il l'obtînt. Il sentait qu'elle lui était à présent vitale. Il devait remplir le dossier sur le champ, il ne serait pas libre tant que cette question ne serait pas réglée. Une fiche de renseignements, une simple feuille, une formalité, une bagatelle... mais qui devait être accomplie tant qu'il restait un espoir sous peine de voir tout l'univers connu basculer.

« Vous avez de la chance, lui dit l'administrateur, vous êtes en bonne place ». Comment cela en bonne place ? Il n'était donc pas le seul en lice ? Mais tout semblait pourtant si simple il y a à peine une demi-heure... il avait même déjà visité les lieux !

« Vous êtes le quatrième, rassurez-vous. » Se rassurer ? Jean au contraire dut montrer son épouvante car l'administrateur, en souriant, ajouta : « je ne suis pas sûr que les trois premiers persistent dans leur demande ». Le premier, en effet, sortait d'une cure de désintoxication et sa santé trop fragile ne lui permettrait pas de passer l'épreuve de la visite médicale ; le deuxième avait atteint la limite d'âge sans dérogation prévisible ; le troisième, enfin, venait de réussir un concours des PetT et opérerait à coup sûr pour ce poste... L'embauche de Jean était pratiquement certaine. Mais ce « pratiquement » glaça

l'ouvrier d'un froid étrange dont il ne sut jamais plus vraiment se départir.

Nom... prénom... date de naissance... les renseignements anodins défilaient et se traduisaient le plus souvent par des croix ou des numéros sur le dossier administratif.

- Nationalité française...

- Française ?

- Oui, française n'est-ce-pas ?

Bien sûr qu'il était Français Jean, mais à sa façon, comme un homme qui vivait dans notre pays depuis trente ans, qui parlait le patois de notre région autant que la langue de notre pays, qui avait épousé une femme d'ici, dont les enfants étaient nés sur notre sol. Il vivait en France comme un homme vit avec une femme qu'il aime. Il n'avait jamais régularisé son union mais les papiers, qu'est-ce que cela change à la profondeur des sentiments ?

Mais l'administrateur déchira le dossier, à regret dit-il, mais l'hô-

pital, c'est l'Etat et, même pour tondre les pelouses, et garder la grille, il faut être Français sur les papiers... et depuis cinq ans au moins. L'Etat n'emploie que ses enfants légitimes. C'est comme ça, c'est normal après tout. L'administrateur fut très poli, très aimable, presque bienveillant lorsqu'il poussa doucement son hôte hors du bureau en soupirant d'avoir tant de mal à offrir une place qui ne demandait pourtant aucune qualification particulière.

Qui saurait dire ce que Jean éprouva alors ? Seul un poème hermétique ou un tableau figuratif pourraient expliquer, parce qu'il ferait sentir sans se servir de mots qui n'existent pas, l'effondrement qui submergea cet homme. Le langage n'a pas encore inventé de termes assez forts et la musique devrait mélanger toutes ses cordes, ses cuivres et ses percussions pour s'en approcher. A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Troisième partie
L'explosion

chapitre quatre

Le rêve de Manson

RESUME : La fermeture de l'usine est programmée à Paris. Au Cateau, les employés, chacun leur façon, essayent d'échapper au chômage. Jean avait cru trouver une place dans un hôpital. Mais il assiste à la mort de Mulot et est refusé parce qu'il n'est pas Français. Il en sort désespéré.

Des hommes ne peuvent se résoudre à attendre une solution de l'extérieur. Pendant que nous nous inquiétions du sort que l'avenir nous réserverait, Manson réfléchissait, calmement, posément : le mauvais sort se transformait en occasion de réaliser une aspiration profonde, de se réaliser. Son affaire à lui ! Il en avait vaguement rêvé mais comme un mythe irréalisable. Depuis qu'il était question de fermeture, il avait soupesé, planifié, calculé une idée précise qui se présentait à présent comme un projet concret. Mais il lui fallait

des appuis précis et concrets eux aussi.

Dumez, le directeur fut le premier que Manson alla voir puisqu'il conditionnait les autres.

- En cas de fermeture définitive (et nous savons l'un comme l'autre que le « en cas de » est mal approprié et qu'il serait plus judiciable de dire « lors de »), vous avez ordre d'aider tous ceux qui voudraient se reclasser par eux-mêmes, n'est-ce-pas ?

- C'est officiel ...

- Mais en fait ?

- C'est modulé selon l'énergie des uns et la bonne volonté des autres... comme vous le savez, il vaut mieux que cette nuance ne s'ébruite pas.

- Le feriez-vous pour moi ?

- Sans hésiter.

Un dialogue burlesque s'engagea alors entre les deux hommes, sur un ton à la fois frondeur, curieux et amusé. Surprenant peut-être, mais il paraît qu'on s'amusait à Paris avant la guerre et sûrement

que l'on devait rire, danser et écouter de la musique dans certains quartiers de Pompéï la veille de l'éruption du Vésuve. Il était question d'une partie d'un atelier, une annexe de production dont on n'entendait jamais parler : la fabrication de réchauds à gaz à deux feux. Fermés, avec leur couvercle de tôle blanche, ils se présentaient sous forme de grosses boîtes rectangulaires. Une clientèle existait pour eux : en France, on pouvait compter sur tous ceux qui avaient peu de moyens, personnes âgées, étudiants, jeunes mariés et surtout la masse des travailleurs émigrés habitant une unique pièce et regardant chaque sou avant de le dépenser. A l'étranger, le marché était très vaste et particulièrement orienté vers les pays africains en voie de développement.

« Ce secteur fait quarante millions (anciens) de bénéfices nets par ans » annonça Manson. Dumez sursauta. Son

interlocuteur l'invita alors à refaire avec lui tous les calculs. En fait, Manson avait très largement minimisé les résultats et optimisé les dépenses. C'étaient en réalité au moins cent millions de centimes que cette branche réalisait chaque année. Quelle trouvaille ! Sans doute la seule partie bénéficiaire de l'usine mais si secondaire pour la Société qu'elle était condamnée à disparaître avec le reste de la succursale. Et pourtant, une source de fortune pour un particulier.

« Mais il me faut le matériel à bon prix, le moins possible, (rien du tout pourquoi pas puisqu'il sera certainement cassé) ou alors à payer en plusieurs fois. C'est en cela que vous pouvez m'aider : en négociant avec Paris. »

Dumez ne riait plus. L'amicale complicité avait été remplacée par une admiration nuancée de la satisfaction de l'homme seul qui découvre enfin, de façon inespérée, son semblable.

- Le matériel, oui, bien sûr, je vous aiderai de mon mieux, peut-être même un peu plus que mon mieux. Et pour le reste, que puis-je faire ?

- Le local pour monter et stocker les appareils ne pose pas vraiment de problèmes : au début, un grand garage peut suffire, mais pourrais-je garder au moins un an ou deux, le temps de la mise en route, la maison de fonction que j'habite actuellement ?

- Là, aucun problème, je peux déjà le promettre puisque c'est dans mes cordes.

- Pour les ouvriers, j'engagerai Jean et Amed, les plus consciencieux de l'entreprise.

- Bien vu, ce sont les meilleurs.

- Et puis, ... il y a la liste des principaux clients... (A vrai dire, Manson en connaissait déjà, il en avait mis de côté sans rien dire, mais il en manquait certainement)

- D'accord, entre nous, discrètement... chuchota Dumez avec un air complice.

A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Troisième partie
L'explosion

Chapitre quatre (suite)
Le rêve de Manson

RESUME : la fermeture de l'usine est programmée à Paris. Certains employés essayent de s'en sortir seuls. Manson a décidé de monter sa propre affaire. Il a déjà reçu l'aide théorique de Dumez.

Tout semblait étonnamment simple à Manson lorsqu'il quitta Dumez. Comme les grandes décisions réclament de la rapidité, du moins au début, il se dirigea directement à sa banque. Il ne fut pas surpris d'être reçu de suite puisqu'il était persuadé que tout devait lui réussir désormais. Même la politesse froide de l'employé ne réussit pas à diminuer son enthousiasme. Il lui fallait deux cent cinquante mille francs pour acheter une camionnette et du matériel de bureau, pour prévoir la reprise de celui de l'usine, pour vivre une année en attendant les premiers

bénéfices. L'employé demanda des explications, s'attacha aux détails, réclama des garanties. La bureaucratie bornée reprenait du terrain. Il s'abrita derrière la décision de la commission d'attribution des prêts. Il promit cependant de soutenir le dossier, à condition que des appuis efficaces s'engagent à soutenir, voire à cautionner le projet. Il conseilla de voir le maire...il faut toujours voir le maire lorsqu'on tente quelque chose de nouveau, comme si cet élu avait le pouvoir occulte de faire démarrer ou échouer une nouvelle réalisation. Alors Manson, encore très sûr de lui, alla voir le premier magistrat de la ville et passa devant tous les rendez-vous grâce à un sésame magique : « création d'emplois, ça vous intéresse ? » Le maire s'enthousiasma pour le projet : il promit son soutien et même celui de ses amis politiques à la Chambre des

députés et au Sénat. Avec de tels appuis, on peut tout influencer, même une direction peu encline à céder du matériel à bas prix. Pour le local, pas de problème, il avait déjà une idée : celui d'un ancien réparateur automobile qui venait de faire faillite et de toute façon, le nouveau P.D.G. pouvait espérer une place sur la zone industrielle à un prix défiant toute concurrence. Et avant de laisser sortir Manson, le maire n'oublia pas de lui serrer énergiquement et longuement la main. Ainsi commença la grande aventure si simplement... et simplement, les événements s'enchaînèrent mais plus dans le sens souhaité. Le temps, d'abord, glissa quelques doutes, sournoisement. Il fallut attendre un mois la réponse de la banque ... et elle ne fut pas celle espérée : trop peu de garanties, dit-on. Si au moins Manson avait été

propriétaire de son logement, on aurait pu souscrire une hypothèque... Mais dans le cas présent, pas question de prêter pour démarrer une entreprise. Cependant, avec le matériel et le logement, tout restait encore possible : Manson aurait pu vivre un an sur sa prime de licenciement et était prêt à monter lui-même les réchauds au besoin. Il retourna donc voir Dumez. Il le trouva reposant sur son bureau, une main sous la tête, l'autre pendant le long du lourd fauteuil directorial ; au milieu des papiers repoussés traînait une bouteille vide... du whisky, bien sûr, et du douze ans d'âge car même en alcoolisme il faut savoir garder son rang. Il avait promis son aide et il était sincère mais Manson comprit qu'il n'y avait rien à espérer de ce côté. Pour pouvoir se dire que tout avait été tenté selon les règles, Manson

retourna voir le maire. Mais cette fois-ci, il lui fut impossible de passer avant son tour car le magistrat était occupé avec un interlocuteur incontournable : le téléphone. Entre deux numéros, cependant, il assura à nouveau Manson de son soutien total. D'ailleurs, de grandes décisions se préparaient : tous les maires du département, toutes tendances confondues, allaient manifester ensemble, ceints de leur écharpe tricolore... du jamais vu ! Ce bel enthousiasme acheva les derniers espoirs de Manson. Si les notables en étaient réduits à descendre dans la rue comme n'importe quel ouvrier sans pouvoir, c'est que la situation était vraiment désespérée. L'usine, n'en doutons plus, était perdue et, avec elle, la ville et avec la ville, la région... et avec eux tous, le beau rêve de Manson. A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Troisième partie
L'explosion

Chapitre cinq
La mise à feu

RESUME : il est à peu près sûr que l'usine va fermer. Les réactions sont diverses : d'aucuns n'y croient toujours pas, d'autres cherchent une situation ailleurs, Parent poursuit son vain combat en solitaire pour essayer de sauver la situation. Il veut tirer parti du détournement de fonds perpétré par Sarty pour provoquer un sursaut salutaire. Mais la ville admire et plaint toujours l'escroc et même madame Parent n'arrive plus à soutenir son époux.

C'était inéluctable : elles devaient arriver un jour. Pourtant, croyez-moi, c'est vrai : même quand nous avons reçu nos lettres de licenciement, nous n'avons pas tous encore accepté l'évidence. «Elle» ne pouvait pas fermer, c'était une manœuvre de la direction parisiennne pour nous faire accepter un plan de restructuration inadmissible. Caron, en notre nom, avait même refusé de discuter car il ne pouvait être question de la moindre suppression de personnel. Comme preuve de nos certitudes, nous nous sommes réunis pour brûler nos maudites lettres, autodaffé

de colère et de refus, présage de mouvements collectifs de haine. D'accord, c'était stupide car nous avions besoin de ces papiers pour faire valoir nos droits au chômage et à la sécurité sociale. Mais nous avions encore plus besoin de réagir ou d'agir, tout simplement, de nous sentir exister en accomplissant un acte concret. Il fallait montrer qu'on ne pouvait pas disposer de nous aussi facilement, sans notre avis... nous ignorer, nous rayer, nous anéantir. Nous voulions leur montrer et leur en démontrer à «eux», à ceux-là dont nous ne connaissions ni le nom ni le visage. Puisqu'ils avaient le pouvoir d'arrêter notre monde de tourner, «ils» pouvaient aussi le faire redémarrer. S'il le fallait, puisqu'il le fallait, nous emploierions la force, la puissance de notre justice car, bien évidemment, le bon droit se trouvait de notre côté. Les directeurs, les actionnaires, les ce-que-vous-voulez, ne nous importaient pas. L'usine, Elle était à nous, comme la terre est à celui qui la défrièche. Nous l'avions gagnée, méritée, achetée par nos sueurs, nos accidents de travail, notre abnégation en un siècle, en trois générations de travailleurs qui s'étaient succédés

avec la même ardeur, la même opiniâtreté : que demandions nous donc de si impossible, de si choquant ? Du travail, du travail simplement, le droit d'en enrichir d'autres pour garder une vie à la limite du vivable. Certes, nous avions toujours discuté les cadences horaires, les conditions de travail, mais c'était, en fin de compte, pour donner plus encore de nous-même. Nous avions obtenu cinq minutes de pause horaire, par exemple, dans les ateliers aux pièces, mais les cadences s'étaient accélérées, les «cafus», les pièces à rejeter, avaient diminué et, finalement, ce n'était pas nous qui avions gagné le plus. Nous nous étions toujours fait avoir mais c'était la règle du jeu et notre rôle était d'essayer de nous défendre. Mais aujourd'hui, il y avait tricherie : on nous volait. On nous prenait notre usine et on nous dépouillait de nous-même puisque nous ne pouvions exister sans elle. Comme des plantes que l'on arrache d'un champ pour changer de culture, on prétendait nous faire disparaître. Ce n'était pas inacceptable mais tout simplement impossible. Pas moyen de vivre autrement, il fallait «les» obliger à reve-

nir sur leur décision.

Ordeal infernale qu'on nous obligeait à subir mais où nous jurâmes de faire brûler les inquisiteurs avec nous ! Les responsables, Caron savait les désigner : le système capitaliste et le gouvernement qui le soutenait. Après tout, pourquoi pas ? De toute façon, en visant au plus haut, nous étions sûrs d'atteindre une cible qui nous dépassait donc qui nous oppressait. Dans cette foule où beaucoup n'avaient plus aucun souvenir scolaire, Caron apparaissait comme celui-qui-savait. Guide, substitut du maître d'école qui nous avait failli, il était là pour nous expliquer, nous donner des précisions. Il nous enseignait comme le Parti le lui avait appris. Il employait des mots que nous connaissions et comprenions. Il citait des cas précis, des exemples tirés de nos rangs, avait réponse à tout, immédiatement et proposait des actions concrètes. Il nous parlait de nous, de notre présent, de notre passé. Et au mot d'avenir, il nous a tous convaincu l'avenir ou pas, peu importe, nous l'avons suivi car il nous ouvrait une voie d'action. Grâce à lui, nous ne resterions pas passifs à nous faire égorger comme des moutons sacri-

fiés à un Dieu que nous ne prions pas. Grâce à lui, nous ne resterions pas seuls et hésitants. Finies les actions solitaires et égoïstes et inutiles. La vérité se trouvait dans la force et la force dans le groupe. Le feu nous réchauffait et nous excitait. Des instincts primitifs remontaient en nous. Vénérateurs de Sabbat, nous avons défié en toute conscience, l'ordre établi. Nous nous sommes mis en condition de renverser les idoles sacrées. Nous étions prêts à tout : nous voulions du travail, du travail au pays, du travail tout de suite. Plus question de marcher : nos pieds en cadence voulaient taper le sol à le faire trembler. Plus question de belles paroles enjouées et endormantes : nos bouches voulaient hurler et mordre. Plus question de baisser les bras : nos mains voulaient frapper, les poings serrés, les ongles acérés. En brûlant nos lettres de licenciement, nous avons compris quelle violence nous habitait, quelle puissance nous formions tous réunis. Tant pis pour les apprentis sorciers qui avaient ouvert la boîte de Pandore : désormais, nous rendrions coup pour coup. A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Troisième partie
L'explosion

Chapitre sept
La deuxième manifestation

RESUME : les lettres de licenciement sont arrivées. Les ouvriers, dans une frénésie collective, les ont brûlées et sont prêts à réagir violemment

C'est à ce moment là, au mois de mai où fleurit le rouge, que nous avons réalisé que nous n'étions pas les seuls à nous battre pour notre emploi, à nous débattre devant l'irréversible. Nous avons compris que nous étions victimes d'un fléau plus étendu que les limites de notre ville. Nuance cependant : pas question de crise internationale ni même nationale ; ces vagues entités ne signifiaient rien pour nous. Du Nord, nous ne savions pas à quel point la Lorraine vivait à notre rythme : la télévision, la radio, monopolisées toutes deux, se taisaient. Mais les tracts que Caron nous distribuait généreusement nous parlaient de nos voisins : de Valenciennes, de Trith-saint-Léger, de la mine, du textile, de la sidérurgie. Tous ne les lisaient pas en détail mais ceux qui, comme Daniel, s'y arrêtaient avec soin, les commentaient et nous en parlions ensemble.

Nous nous sommes persuadés naturellement, sans nous forcer, que notre sort était lié à celui des autres ouvriers menacés de chômage. Il fallait nous unir pour crier plus fort, pour essayer d'être enfin entendus. Nous avions repris comme slogan commun ce que Daniel avait inscrit sur sa banderole à la première manifestation : « nous voulons vivre et travailler au pays ». Il paraît que c'est révolutionnaire !

Le mouvement a fini par nous dépasser tous. Nous n'avions pas l'impression de suivre les directives de Caron mais plutôt qu'il nous accompagnait. Sans les solliciter beaucoup, des centaines de gens, des milliers même, nous ont soutenus. Nous avons refait une manifestation en ville et là, surprise pour certains, normalité pour d'autres, tous les habitants nous montraient leur sympathie. En quelques semaines, un changement de mentalité s'était accompli avec la certitude de la fermeture inéluctable de notre usine. Les gens n'y voyaient plus un événement extérieur à leur confort et leur quotidien mais un signe de leur prochain sort. Les ouvriers, les employés des

autres entreprises avaient fait grève pour défilé avec nous, entendant montrer ainsi à leur direction qu'ils ne se laisseraient pas faire si le même sort les menaçait. Les commerçants avaient baissé leur rideau de fer en signe de leur propre deuil désormais programmé puisqu'une grande partie de leur clientèle perdait ses revenus. Le maire, ceint de son écharpe tricolore marchait en tête de ses administrés. Et comme le monde attire le monde, nous étions tous là nous-même, tous les ouvriers de la même usine, ce qui est peut-être encore le plus remarquable... même Michou, hésitant mais présent... même Marcel, du trottoir certes, à cause de ses jambes, mais manifestement solidaire... quelques employés, toujours pas de cadres, mais la presse nous attendait lorsque nous avons débouché sur la Grand place. Nous avons eu droit à une photo dans la page locale du journal et un entrefilet aux actualités régionales de la télévision.

Cependant, nous n'en avons pas eu du travail pour autant, même pas une réponse de la Société : les responsables restaient toujours aussi muets, invi-

sibles, informels. Mais nous nous sommes séparés confortés dans notre certitude d'avoir trouvé le bon moyen d'agir, sûrs de devoir continuer dans cette voie : ou « on » nous écouterait, ou nous ferions tomber avec nous le système qui nous avait poussé dans la rue.

Pourtant, ne croyez pas que nous étions tous mûs par un idéal politique. Dans le fond, nous nous en moquions. Un calcul beaucoup plus vénal nous inspirait, pour la plupart : nous avions peur de ne pas toucher nos primes de licenciement devant la faillite ; nous ne savions pas quand nous commencerions à être indemnisés par les Assédic et surtout sur combien nous pourrions compter. 90% du salaire ? D'accord, mais ce n'était pas clair : cette somme allait-elle être calculée à partir des dernières feuilles de paye, celles où nous avons travaillé à l'heure, sans primes et à moitié chômant ? Ne riquaient-elles pas de nous laisser avec un tiers ou la moitié de notre salaire habituel ? Certes nous avions vus des calculs approximatifs mais les rumeurs les plus folles circulaient et à qui faire confiance quand notre univers

connu nous englobait en disparaissant ?

Nous redoutions aussi la rapidité des mois qui passent. Un an d'indemnisation ! C'est si court on fait ! Bientôt l'été, puis la rentrée avec ses frais accrus, l'hiver ensuite avec le chauffage et les chaussures et le manteau à changer, puis le printemps et la fin des aides ! Que ferions-nous sans revenus avec le loyer, l'eau, l'électricité et tout simplement le nécessaire pour se nourrir ? Même en nous privant de tout, sur tout, nous ne pouvions vivre sans argent : on finirait par nous mettre à la porte de notre logis, à nous refuser du crédit chez les commerçants... Que resterait-il alors à faire ? Non ! Il fallait agir avant d'en arriver là.

C'est sans doute pour toutes ces raisons que même Michou le timoré, le fuyeur de complications, l'adepte de l'habitude, nous avait suivi dans la deuxième manifestation. Sa présence nous avait surpris et encouragés. Nous l'avons plaisanté, sûrs que cet élan militant ne durerait pas de sa part, mais lui, il jura haut et clair qu'il fallait désormais compter avec lui. A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Troisième partie
L'explosion

Chapitre huit

La mise en garde de Philippe

RESUME : les ouvriers se sont unis pour réagir à la fermeture de l'usine. Ils ont manifesté dans leur ville, au Cateau, avec le soutien de la population et des autorités locales. Même Michou était là et a promis de continuer à accompagner le mouvement.

Michou tint parole : il nous accompagna à Saint-Amant, au-dessus de Valenciennes, où nous devions rejoindre et grossir les rangs des sidérurgistes en colère. Eux, c'était par milliers qu'on menaçait de les licencier. Ils n'avaient pas le même patron que nous mais les mêmes problèmes. Une délégation de l'usine s'était formée sous l'instigation de Caron pour marquer notre solidarité, en espérant en retour l'ai-

de de leur nombre lors de nos prochaines actions. Deux cars, affrétés par les syndicats, avaient quitté le Cateau pour se garer, à Saint-Amand, non loin du beffroi au carillon si joli, auprès des autres bus des manifestants. La situation était grave, mais l'action nous permettait de tenir moralement le coup et la présence d'une foule de nos semblables nous rassurait.

Michou, bien sûr, parlait de ses soucis personnels mais avec cette verve qui nous faisait tendre l'oreille pour le plaisanter. - Tu t'rends compte, hurlait-il, quel culot ! Se mêler à c't'heure de mes affaires ! Non mais, où is'croit ?

A notre grande surprise, Caron semblait sérieusement intéressé.

- Qu'est-ce qu'il t'a dit, au juste, ton fils ?

- Y me parle pas pendant des mois et y me téléphone pour me dire qu'on va envoyer deux bus à Saint-Amand. Comment qu'il a su ça d'abord, hein ?

- Les renseignements généraux, ça marche mieux que l'industrie... et ensuite ?

- Il a dit que fallait pas que j'y aille. Quel culot ! Pas de bonjour, pas d'excuses, pas même un tiot regret et y me donne des ordres !

- Mais il t'a pas dit pourquoi tu devais pas venir ?

- Parait que des potes à lui y seront là aussi et il a raccroché aussi vite, d'un seul coup, clac, comme si on avait coupé le fil. Pas d'au-revoir, pas de «je t'embrasse», pas cherché à avoir de nouvelles de sa mère non plus... Daniel, au visage hermétique de Caron comprit qu'il se passait quelque chose de grave.

- Qu'est-ce-que ça signifie ?

- Ca confirme les rumeurs : la police de Valenciennes refuse de nous encadrer. Il parait qu'elle refusera de réagir durement contre nous.

- C'est plutôt gentil de sa part, non ?

-Question de point de vue... Mais le préfet a décidé de faire intervenir les CRS à leur place et je n'aime pas beaucoup ça. Faut bien faire passer les consignes : pas de casse et pas de provocation de notre côté. On maîtrise nos rangs et on surveille des éléments subversifs extérieurs. On dirait que ça commence à bouger au-dessus de nos têtes.

- C'est pas trop tôt.

- C'est pas fini !

Daniel découvrait de l'intérieur la réalité des grands mouvements populaires et l'organisation qu'ils supposent. Ce jour là, dix mille

personnes se retrouvèrent à la même heure, au même endroit, dans le même but. Et cette foule était organisée et encadrée et surveillée pour qu'un élément extérieur ne puisse pas plus la pénétrer que dans un dîner de famille. (...)

Tout se passa bien, trop bien peut-être, si bien en tous cas, qu'en hurlant nos slogans, nous avons étouffé notre inquiétude. Après cinq heures sans problèmes particuliers, il ne nous restait plus qu'à repartir, fatigués, vidés même physiquement de notre énergie. Nous ne souhaitions tous que ceci : retrouver les bus et nous laisser reconduire chez nous. Pour nous, pas d'erreur, la manifestation s'était déroulée dans le calme et était terminée.

A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Troisième partie
L'explosion

Chapitre neuf
L'attaque de l'autobus

RESUME : Philippe, qui est CRS à Valenciennes, a téléphoné à son père pour le prévenir de ne pas aller à la manifestation des sidérurgistes de Saint-Amand où Caron a fait venir une délégation du Cateau par solidarité. Le syndicaliste a pris cette mise en garde très au sérieux. Pourtant, le mouvement s'est terminé apparemment sans problèmes et les ouvriers retournent vers les autobus qui les ont amenés.

Caron a eu un drôle de réflexe en arrivant non loin des autobus. Il s'est arrêté crispé et contrarié en regardant fixement une direction précise où un homme disparaissait dans une ruelle adjacente.

- Tu connais ? demanda Daniel intrigué.

- Je ne sais pas... mais ce pour-

rait bien être le commissaire de la police de Denain. Les autres en parlaient tout-à-l'heure. Il a été vu à plusieurs reprises surveillant de loin les événements.

- De Denain ? Ça prouve que nous sommes connus.

- Ça ne prouve rien de bon : ce n'est pas son secteur ici, il n'a rien à faire à Saint-Amand. Je n'aime pas ça.

- Il est peut-être venu à titre personnel. Personne ne peut lui interdire d'admirer le paysage du coin, après tout. Il joue peut-être le touriste et il nous admire comme une statue de Madone sur la place publique.

Caron, cependant, ne se dérida pas.

- Bah, Albert ! Qu'est-ce que tu redoutes ? De toute façon, la manif est terminée. Il ne peut pas faire maintenant ce qu'il n'a pas fait tout-à-l'heure. Puisque tout s'est bien passé, qu'avons nous à craindre ?

Mais Caron demeurait soucieux. Cet homme qui fuyait les regards l'inquiétait. S'il ne préparait rien, pourquoi cette volonté de passer inaperçu ? Mais tout se déroulait normalement... Les bus partaient les uns derrière les autres à rythme régulier. Les hommes, leurs banderolles repliées, lançaient de derniers slogans, certains levaient la main en dessinant un «V», satisfaits de leur journée. Des deux bus venus du Cateau, celui où se tenait Caron s'ébranla le premier.

Daniel regardait son collègue en souriant d'un air de dire : «tu vois, pas de problème». Mais le syndicaliste s'agitait.

Nous n'avions pas parcouru cinq cents mètres qu'il se leva brusquement et demanda au chauffeur de se garer. Nous l'avons dévisagé avec surprise. « Attendez une demie-heure, dit-il sans plus d'explication, si

je ne suis pas revenu vous pourrez partir : j'aurais pris l'autre bus ». Sans réfléchir, Daniel se leva sur le champ et descendit derrière lui. Ils se mirent à courir dans la direction d'où ils venaient.

- Mais qu'est-ce qui te prend ? hurla Daniel déjà essoufflé

- Tais-toi et cours si tu veux venir avec moi

- Mais ça rime à quoi cette course ?

Caron s'arrêta quelques secondes. Une telle inquiétude se lisait sur son visage que Daniel le crut en colère.

- J'ai un sale pressentiment : y'avait plusieurs bus derrière nous, dont celui de nos copains et ils ne nous suivent pas. Regarde, on a tourné le coin de la rue : on devrait les apercevoir ! »

Daniel comprit ; l'inquiétude le saisit aussi. Caron avait raison, il se passait sûrement quelque

chose d'anormal. Ce fut lui alors qui redonna le signal de la course et força l'allure.

Le syndicaliste habitué aux coups fourrés de ses adversaires avait, hélas, vu juste. Mais ni son inquiétude ni celle de Daniel n'étaient à la mesure de ce qui se passait au pied du Beffroi, autour des bus... des cris, des fumées fusaient d'un embroglio de corps informes qui s'affrontaient. Les uns hurlaient de rage, d'autres de douleur, d'autres encore d'affolement. D'aucuns tapaient en tous sens de leur matraque, d'autres cherchaient à fuir sans regarder où, d'autres encore essayaient de riposter mais, inexorablement, leurs mains revenaient sur leur visage, non pour se protéger mais pour se frotter les yeux. Alors, les coups s'abattaient plus drus, sans parade possible.

A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Troisième partie
L'explosion

Chapitre dix
Le coup de feu

RESUME : après une manifestation sans débordement à Saint-Amand, les C.R.S. ont délibérément attaqué les deux derniers autobus qui devaient ramener les ouvriers dans leur ville d'origine.

Quel gâchis inutile, révoltant, inimaginable, inadmissible... Si c'était une provocation des autorités, elles allaient être ravies de notre réponse ; si c'était une bavure, elles allaient le regretter. Daniel ne fut pas le seul à faire ce calcul. Nous étions tous révoltés à un point indicible, tous, à l'hôpital ou sur pieds, syndiqués ou pas, Catésiens ou Valenciennois. La peur du chômage nous avait poussés à bout ; sa réalité nous avait désespérés ; cette bagarre sordide, ce piège impitoyable nous avaient été toute volonté d'apaisement, toute velléité de discussion. Il fallait frapper, pour les camarades blessés et pour se venger des années de travail abrutissant, des cadences, des remarques sordides, des humiliations, des fins de mois impossibles à boucler, des vitrines aux articles interdits à nos bourses, des enfances fatiguées, des rêves volés, des retraites épuisées avant l'heure par la mort prématurée.

Frapper, taper, casser... et dur, et vite, et en faisant mal ! Laisser échapper ce volcan du fond de nous... qu'il broie les autres avant de nous consumer ! Plus de bornes, plus de raison, pas d'explication.. des actes de démente incontrôlable !

La chambre de commerce de Valenciennes, dès le lendemain matin de la manifestation de Saint-Amand, en fit les frais. Pas de directives, pas d'ordre de rassemblement : imaginez une foule sans organisation, hurlant et gesticulant, qui se forme là, seule, gonfle et fonce. Elle fait irruption dans les bureaux, jette les meubles par les fenêtres vitrées, éparpille, piétine, déchire les fichiers, brûle les archives et, pour finir, enferme le directeur dans son bureau et le laisse mijoter là, dans l'inquiétude, cinq heures de suite.

Le surlendemain, la foule est toujours aussi déchainée mais elle s'organise dans un but précis : le commissariat de Denain. Elle veut régler le compte de ce spectateur discret et malsainement présent à Saint-Amand. Il a pourtant fait des déclarations à la radio, à la télévision, à la presse écrite ; il l'a affirmé et répété : il n'était pas à Saint-Amand l'avant veille, il ne pouvait

pas y être puisque ce n'est pas son secteur. Il insiste : il n'avait rien à y faire ! Là, nous sommes d'accord avec lui mais c'est une raison de plus pour en faire une cible. En effet, nous sommes aussi formels que lui mais pour jurer de sa responsabilité et de sa culpabilité. Certains des nôtres l'ont vu à Saint-Amand et leur témoignage vaut tous les rapports écrits, tous les discours publics. La foule réclame sa tête et elle va la cueillir.

Les hommes sont venus de partout : Valenciennes, Le Cateau, Douai... On y voit des sidérurgistes de Trith-Saint-Léger (*), des ouvriers du textile de Roubaix, des mineurs d'Anzin et même quelques gueules noires (*) du Pas-de-Calais. Certains sont déjà chômeurs, d'autres en crainte de le devenir, d'autres encore, pourtant reclassés à Dunkerque, sont revenus dans la région pour la circonstance. On n'a appelé personne : on en a parlé, c'est tout et tous sont là dans le même but, avec la même rage, pour partager la même furie.

Tout le quartier est investi. Les C.R.S., aux premières lignes, ont du mal à retenir la foule. Les brigades appelées en renfort ne peuvent pas passer. Aujourd'hui, ce sont eux qui encaissent... bien, trop bien même,

car nous voudrions les voir tomber et ils tiennent le choc, enlèvent leurs blessés sans perdre de temps, restent droits. Ils reculent, mais jamais suffisamment et réussissent toujours à interdire l'entrée des bâtiments qu'ils ont ordre de protéger. Ils ont du cran mais ils ne nous impressionnent pas. En ce moment précis, ils ne sont plus des hommes qui ont déjà parlé avec nous, qui ont grandi parmi nous, qui sont capables d'avoir mal et peur comme nous ; ce sont des obstacles à abattre, des symboles à massacrer. Nous ne sommes plus du même pays, de la même culture, de la même religion, de la même civilisation : c'est la guerre. Comme en quarante, comme en quatorze, comme en soixante-dix : trois fois en un siècle, on connaît, même si on ne s'habitue pas. C'est la guerre ! C'est la guerre aujourd'hui autour du commissariat de police de Denain.

Alors, il était presque obligatoire que cette démente collective et incontrôlable explosât en un champignon destructeur. Dans l'après-midi, un coup de feu a claqué : personne ne fut surpris. Nous avons cru immédiatement que les C.R.S. jouaient l'escalade de la violence et nous avons hurlé, tapé et lancé des

boulons de plus belle. Dans la cohue et la fumée des grenades lacrimogènes, difficile de savoir de où le coup était parti, impossible de reconnaître son auteur. Mais la nouvelle a vite circulé : ce n'était pas un des nôtres qui était tombé, mais un C.R.S., blessé par balle, mort peut-être. Fallait-il s'en réjouir ou rager davantage ? Impossible de regretter cette manœuvre criminelle, de ne pas se dire qu'il l'avait bien mérité et ses collègues avec lui. Mais c'était inconcevable de penser qu'un de nous avait pu en arriver à ce point : les armes à feu ne faisaient pas partie de notre monde. Sans doute était-ce l'oeuvre d'un provocateur infiltré dans nos rangs pour excuser la réplique armée des C.R.S. Pourtant, elle n'eut pas lieu. Ils semblaient, au contraire, qu'ils avaient reçu des ordres stricts pour contenir la foule sans riposter. Voilà certainement pourquoi cette émeute n'a pas dégénéré en révolte générale, peut-être en un nouveau mai 68 où les ouvriers auraient pris la place des étudiants.

* Trith-Saint-Léger : ville voisine de Valenciennes connue pour sa sidérurgie.

* Gueules noires : surnom traditionnel des mineurs.

A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Troisième partie
L'explosion

Chapitre onze
La main perdue

Daniel laissa tomber l'arme qu'il avait récupérée deux jours plus tôt à Saint-Amand. Comment était-elle en sa possession ? Il était incapable de dire à qui il l'avait arrachée. Peut-être au C.R.S qui voulait achever le manifestant blessé à la main ? Peut-être à un ouvrier qui s'apprêtait à tirer ? Sa méconnaissance totale des armes à feu l'empêchait même de se rendre compte s'il s'agissait d'un modèle élaboré ou pas... Il tremblait ; il agissait, il calculait même ses actes, mais il ne les contrôlait plus vraiment. Il n'était que sensations et réflexes.

Que s'était-il passé au cours de ces deux journées ? C'est peu de dire, bien sûr, qu'il avait été traumatisé par l'attaque des bus de Saint-Amand. Il n'avait pourtant pas perdu son sang-froid. Après le départ des C.R.S, il avait aidé les ambulanciers à

porter les blessés ; il avait pansé ceux qui pouvaient retourner chez eux ; il avait tenté de rassurer, calmé quelques crises de nerfs... Il s'était dépensé, épuisé, sans ménager ses forces déjà affaiblies par la manifestation. A l'hôpital, il avait constaté l'horreur des conséquences de l'agression. Bien qu'indemne, il avait souffert autant que les blessés en les regardant se tordre, en les écoutant gémir. On leur avait donné des cachets, fait des piqûres pour les endormir et calmer la douleur mais les effets semblaient désespérément longs à se faire sentir. Et puis, il y avait la panique : il manquait des lits, les responsables du service n'étaient pas là, des malades s'agitaient et voulaient rentrer chez eux, leurs camarades trouvaient que le service ne se faisait pas assez vite : la cohue pitoyable d'hommes souffrant,

s'inquiétant et ingurgitant mal leur rage et leur humiliation.

Alors, une idée s'empara de Daniel et ne le quitta plus : il avait besoin de voir le jeune homme à la main meurtrie par l'explosion de la grenade lacrymogène, mais ne le trouva pas avec les autres blessés. Il finit par apprendre qu'il avait été transporté dans une clinique privée du fait des circonstances : ses sauveteurs, en effet, travaillaient là et l'y avaient conduit immédiatement sans penser à rien d'autre, sans même prendre son avis. Il s'était donc retrouvé isolé des autres blessés de la manifestation.

Daniel arriva dans l'établissement de soins spécialisés avant l'heure des visites mais, aux urgences il insista, s'acharna, s'accrocha. L'aide soignante de garde le prit pour un parent et eut pitié de son visage hagard. Elle sentait la profonde détresse du visiteur et, lorsque le pre-

mier mouvement de répulsion devant ses vêtements défaits, fut passé, elle se laissa attendrir.

« Ecoutez, cinq minutes : je vous y conduis et je vous laisse cinq minutes, pas plus. Vous comprenez, c'est interdit et si on vous voyait, le blâme retomberait sur moi. Je suis juste une aide-soignante, pas titulaire, je ne veux pas perdre ma place. » En chemin, elle expliqua qu'un nouveau chef du personnel venait d'arriver. Il ne laissait rien passer, au contraire, cherchait sans cesse une faille et sanctionnait sans pitié. L'atmosphère en devenait irrespirable mais elle avait besoin de gagner sa vie.

Daniel se retrouva assis à côté du lit où dormait le jeune homme, sans bouger, comme assommé. On avait dû lui donner un sédatif mais Daniel le crut dans le coma. On avait pansé la main et arrêté l'hémor-

ragie mais il fallait encore attendre quelques heures avant de l'opérer.

Le regard de Daniel se fixa sur cette masse blanche et inerte qui avait été une main. Il n'en distinguait même plus la forme. Y avait-il seulement encore quelque chose qui ressemblât à une main sous cet amalgame de linge ? L'amputation ! La castration de sa force de travail ! Comment ce jeune homme pourrait-il vivre ainsi mutilé ? Quoi de plus irremplaçable qu'une main ? L'homo faber : l'homme n'est plus un singe quand il commence à fabriquer... de ses mains. De toutes les créations de ce monde, l'être humain se distingue par ses mains. Symbole et réalisation de son humanité, elles en ont la beauté et l'horreur ; elles peuvent caresser et frapper, créer et briser, soulager et torturer, faire jouir et souffrir.

A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Troisième partie
L'explosion

Chapitre onze (suite)
La main perdue

RESUME : Daniel a blessé par balle un C.R.S lors d'une manifestation devant le commissariat de Denain. Les deux jours précédents, il s'était dépensé sans compter pour essayer de soulager les ouvriers blessés à Saint-Amand. Ensuite, il est allé voir dans une clinique, le jeune homme qui avait été grièvement blessé à la main par l'explosion d'une grenade lacrymogène.

La main droite ! On risquait d'amputer ce jeune homme de sa main droite ! Celle avec laquelle on écrit, dit-on aux enfants pour les aider à se repérer dans l'espace. Etrange cette fascination du verbe «écrire» qui submergea soudain l'esprit de Daniel...Illogique aussi... Le blessé était un ouvrier peu habitué aux crayons, si ce n'est pour cocher des tickets de tiercé ou de loto et, ironie tragique, pour remplir des imprimés

de sécurité sociale. Pourtant Daniel n'arrivait pas à se détacher de ce mot «écrire». L'éventualité d'en être privé l'horrifiait. Ecrire, écrire, il ne pourra plus écrire : il ne pourra plus fixer son passé, retenir son présent, imaginer son futur. Lorsqu'il disparaîtra, il ne restera rien de lui... L'esprit de Daniel sortait de ses gongs, ses pensées décousues s'échappaient sans contrôle, sans raison. Daniel, dans un sens, était mort, tué par ses dernières épreuves... à moins qu'un autre Daniel ne soit né à ce moment là. L'aide soignante entra alors, affolée de le retrouver encore dans la chambre d'un malade. Ce n'était toujours pas l'heure des visites et le nouveau chef du personnel s'annonçait. Daniel n'eut que le temps de se réfugier contre le mur de la sortie pour ne pas mettre la jeune femme, qui l'avait aidé, dans une position délicate. Il entrevit alors passer un profil connu. En penchant la tête

par la porte de la chambre, il aperçut vaguement un dos et une démarche familières. Soudain il se souvint : dehors, «sa» voiture était là lorsqu'il était arrivé ! Piron ! Il s'agissait bien de ce voleur, de ce complice de Sarty. Pendant que nous nous faisions expulser de notre travail, il trouvait une place de toute sécurité, sans aucun doute bien rémunérée, pas trop loin de chez lui. Pendant que nous nous faisons matraquer, il s'asseyait dans son fauteuil de cadre ou se levait pour jouer les matamores devant de pauvres filles qui tremblaient de perdre leur gagne-pain. Ses liens avec Sarty n'en faisaient pas un coupable : il ne risquait rien, lui, même plus le chômage ! Aucune justice pour l'accabler, même pas immanente ! Ce coup-ci, après Saint-Amand et une nuit sans sommeil, acheva d'anéantir tout ce qui restait de raisonnable en lui. Il erra dans les rues, sans but et échoua dans un parc où

il s'endormit sur un banc, comme un clochard auquel il ressemblait de plus en plus. Dans l'après-midi, il se retrouva dans un café où il apprit seulement la mise à sac de la Chambre de commerce de Valenciennes. L'annonce d'une réaction lui rendit espoir et il passa une partie de la deuxième nuit affalé sur son siège, jusqu'à ce que le patron du café le mit dehors. Il erra encore, jusqu'au jour, dans les rues voisines du lieu de rendez-vous pour Denain. Voilà dans quel état délabré, au physique et au mental, Daniel s'est retrouvé devant le commissariat de Denain. Il a tapé et crié et lancé des projectiles, comme les autres, avec les autres. Il cherchait n'importe quoi pour viser les C.R.S. Soudain, une grenade lacrymogène roula à ses pieds sans avoir éclaté. IL recula et ses mains se réfugièrent sous son pull pour se protéger. Elles ressortirent avec l'arme qui s'y trouvait

depuis deux jours. Son corps l'avait réchauffée, et s'était habitué à son poids. Daniel revit encore une fois le jeune homme la main éclatée, Saint-Amand, les blessés, les C.R.S. Il était fou, mais conscient : conscient d'avoir une arme en mains, conscient de vouloir tuer. Alors, il a tiré plusieurs fois mais sans résultat : l'arme refusait d'agresser ses congénères. Alors Daniel la secoua, la malmena, la frotta sur toutes ses faces. Alors, un seul coup est parti. Daniel, ensuite, lacha l'arme que la foule piétina aussitôt, avant même de réaliser son forfait. Il avait lancé ses dernières forces dans ce geste irréversible. Pourtant, il ne se pressa pas pour s'enfuir : il partit, certes, mais au rythme secoué de la foule : d'un côté, de l'autre, en avant, en arrière... bousculade de bercements où il se laissait porter par les coups révoltés. A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Troisième partie
L'explosion

Chapitre douze
L'étudiante

RESUME : Daniel, dans un état second, a tiré un coup de feu contre un C.R.S. lors d'une manifestation violente à Denain.

Sorti de la protection dangereuse de la foule, Daniel s'engagea sur une petite route secondaire encore recouverte de pavés traditionnels. Il tituba quelques centaines de mètres, deux ou trois kilomètres peut-être et s'écroula sur le bas-côté, sans force, sans réaction, sans la moindre volonté de lutter pour lui. Plus rien ne lui importait. Il savait qu'il ne pouvait plus revenir en arrière, recommencer comme avant, à l'usine, avec ses camarades d'atelier. L'entreprise du Cateau avait fermé, certes, mais ce n'était pas pour cette raison : il avait franchi une étape irréversible et il ne pourrait plus jamais s'adapter à ce monde qui avait pourtant été son ordinaire. Mais comme il n'imaginait rien pour remplacer cette forme d'existence, il ne concevait pas d'avenir possible.

Cependant, dans le Nord de la France, nous ne sommes jamais bien loin d'une habitation, même quand nous nous croyons perdus en pleine nature. Il ne

passa peut-être pas beaucoup de voitures sur les routes secondaires pavées, mais au pays des corons et des masses de travailleurs habitués à supporter ensemble le mauvais sort et à s'entraider, nous ne sommes jamais seuls longtemps. Sur le bord de l'autoroute du soleil un jour de départ en vacances ou à côté de la nationale 7 Daniel aurait été transparent pour des milliers de voitures. Ce jour-là, sous la petite route pavée des alentours de Denain, le premier véhicule qui passa fut une moto... et elle s'arrêta. Son conducteur eut un certain mérite, car l'aspect extérieur de Daniel avait de quoi rebuter bien des secouristes.

Lorsqu'il comprit que ce clochard était un ouvrier venant de la manifestation de Denain, le motocycliste fit taire sa répulsion naturelle et le grimpa à l'arrière de son engin. Il savait où l'emmener. Une heure plus tard, il entra chez sa sœur avec son étrange invité. Après deux cafés, Daniel se rendit compte de son état et demanda s'il pouvait se passer de l'eau sur le visage. Ses hôtes lui fournirent savon et rasoir. Après deux cachets d'aspirine, il put expliquer qu'il avait participé à la manifestation de Saint-Amand,

qu'un de ses amis y avait été blessé à la main et qu'il n'avait pour ainsi dire pas dormi depuis. Le frère et la sœur le trouvèrent sympathique et se présentèrent : Lui, s'appelait Jean-Pierre et travaillait au haut-fourneau de Trith-Saint-Léger. Elle, se nommait Marie-Dominique et suivait des études. La chaleur du lieu, sa simplicité accueillante, le sourire de ses hôtes détendirent Daniel et il fut tout surpris de se sentir presque à l'aise après s'être vu mourir. (...)

Jean-Pierre commença à parler des événements de Denain auxquels il avait aussi participé. Sa sœur enchaîna sur l'inquiétude qu'elle éprouvait en son absence (....) Elle comprenait le choix de son frère, mais elle avait peur. Aucune manifestation n'était sans danger. Elle s'exprimait aisément, en termes clairs et précis, sans avaler certaines syllabes comme il est de coutume dans la région. Daniel voulut savoir ce qu'elle faisait exactement comme études. Mais quand elle annonça une faculté de droit, il resta coit : c'était la première fois qu'il voyait une sœur d'ouvrier aller si loin. Jusqu'à présent, il avait toujours été persuadé que seules les familles aisées pouvaient

avoir des filles et des fils à l'université. Marie-Dominique souriait mi rusée, mi gentille. Elle expliqua son parcours scolaire un peu sinueux : après son B.E.P elle s'était retrouvée sans travail et avait préparé une capacité en droit. Elle s'était prise au jeu de l'espoir d'une situation déférente. Après trois ans, elle avait pu s'inscrire à la faculté. Cela avait été dur, très dur, surtout au début pour se mettre à niveau, mais maintenant, en année de licence, elle ne se débrouillait pas mal, même si elle n'espérait pas tout réussir du premier coup. Elle travaillait à mi-temps comme surveillante pour compléter sa bourse et arrivait à payer la moitié du loyer, les transports, les livres, la nourriture... Son frère lui coupa la parole : elle n'était pas à plaindre, même si elle travaillait tard la nuit ; sa vie était plus intéressante que la sienne ; elle fréquentait des gens intelligents, avait déjà visité des pays étrangers et se préparait un bel avenir.

Daniel était éberlué : c'était la première fois qu'il entra dans l'intimité d'une étudiante. Il s'étonnait de la voir si simple, si proche de lui. Il avait été au lycée lui aussi, jusqu'en terminale. Il avait même

réussi à aller à l'oral de rattrapage du baccalauréat ce qui était un miracle compte tenu des cours qu'il avait manqués. Mais il avait échoué et il avait fallu travailler...

Ce devait être agréable de fréquenter des gens instruits, de discuter avec facilité sur tous les sujets, d'avoir un avis cohérent et de savoir le défendre... Il aimait bien lire, enfin, avant d'entrer à l'usine, avant de reverir abruti le soir et de ne plus souhaiter que de s'asseoir et regarder la télévision. Le vertige le reprenait : il refusait cette vie sordide et monotone. Mais pourquoi se faire du mal ainsi, puisque tout était fini pour lui ?

La nuit suivante, sur un lit de fortune monté dans le couloir par ses nouveaux amis, il eut du mal à s'endormir. Il ne pouvait chasser de son esprit le visage déformé par l'horreur du jeune homme mutilé et la silhouette du C.R.S. qui s'écroulait. Il avait du mal à croire qu'il était l'auteur du coup de feu. Il se prit à éprouver du regret, non pas exactement de son geste, mais de ses rêves d'adolescent volés par l'usine pour laquelle il en était arrivé à accomplir l'irréparable. A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Troisième partie

L'explosion

Chapitre treize

Michou retrouve son fils

RESUME : Lors d'une manifestation violente à Denain, Daniel, dans un état second, a blessé un C.R.S avec une arme à feu. Ensuite, alors qu'il croit être perdu, il est aidé par un frère et une soeur. La jeune fille est étudiante dans une faculté de droit et Daniel découvre qu'il peut exister un avenir universitaire pour certains ouvriers.

Papa, j'suis content que tu sois venu.» Papa ! Il l'avait appelé «papa» ! Michou n'avait plus entendu ce mot depuis des années. Il réalisa à quel point ce vide avait été dur. Un seul mot absent et tout devient silence dans le non-sens d'une vie sans attrait. Et ce mot retrouvé, plus qu'un ami, mieux qu'une promesse, le gonflait d'allégresse. Pourtant, en lui, la détresse se mesurait rudement à la joie. Voir son fils ainsi allongé devant lui, pâle, amaigri, pansé et sous perfusion, lui faisait mal : comme il était dur d'assister à ses souffrances, dur aussi

de ne pouvoir les soulager. Philippe était blessé mais c'était Michou qui pleurait, honteux de son émotion mais trop angoissé pour la dissimuler.

Dire qu'il y avait des milliers de manifestants à Denain et que pas un n'a pu empêcher un fou de tirer ; dire qu'il y avait des C.R.S partout et il a fallu que la balle atteigne son gamin, son Philippe.

«Mais tu sais fiston, c'est pas notre faute. Caron l'a dit aussi : on le soutient pas ce cinglé. Y'en a pas un d'entre nous qui voulait en arriver là».

Michou, inconsciemment, cherchait à se déculpabiliser en reniant ce geste issu des rangs ouvriers. Il aurait voulu expliquer à son fils que, dans le fond, tout ce qui lui importait, c'était son rétablissement, lui faire comprendre son inquiétude, lui avouer son amour aussi, tout simplement. Mais les mots lui manquaient. S'il commençait à s'exprimer, il avait peur d'être maladroit, d'être mal compris, d'arriver à l'opposé de son but, de se fâcher une

nouvelle fois avec ce fils prodigue tant espéré. Si c'était pour voir son Philippe sur un lit d'hôpital, ce n'était pas la peine de se battre. Tant pis pour l'usine, le travail, les camarades : s'il fallait sacrifier son propre fils, il ne suivait plus. Oh, comme il regrettait de les avoir accompagnés. Heureusement, lui, il n'était pas à Denain, sinon, il n'aurait jamais pu trouver de repos, comme s'il avait tué son sang et sa chair de ses propres mains !

Et cette ordure, cet assassin, ce fou dangereux, Ah, s'il pouvait le tenir, si seulement il savait qui il était ! Il ne laisserait pas la police s'en saisir avant lui. Et pourtant, Dieu sait que la police, elle aimerait bien le tenir celui-là, quitte à se faire encore accuser de bavure. Mais il paraît que ce sera dur, impossible peut-être. La police a bien retrouvé l'arme, mais elle a été piétinée par une foule en furie et ses restes sont passés par une multitude de mains avant d'arriver dans le bureau de l'identité judiciaire. Si, en plus, il s'agit d'une arme volée, il n'y a rien

à espérer de ce côté. Pas de témoin, pas de preuve matérielle, pas de coupable donc.

Enfin, une certitude au moins : ce n'est pas un homme qui travaille dans un atelier avec nous. Nous autres, nous n'avons pas d'arme à feu. Lancer des pierres, des pavés, des boulons, d'accord : ça fait mal, ça peut blesser mais ça ne tue pas, surtout pas des C.R.S entraînés et équipés pour se protéger. Mais les balles, non, ce n'est pas un truc à nous. Nous réclamons la justice dans le travail, pas des morts. C'est une affaire de pègre, de grand banditisme ou de terrorisme.

«Calme-toi papa, calme-toi. Je crois, je suis presque sûr que les problèmes vont s'arranger. J'ai parlé au colonel, il connaît des tas de gens importants et il est prêt à me faire plaisir. Je suis presque un héros, tu sais ! Je ne serai pas décoré car ces histoires ont fait trop de bruit mais j'ai apaisé la colère des ouvriers à moi tout seul, rien qu'en tombant et sans le vouloir, bien entendu ! Pour un peu, ce

serait drôle... Mes supérieurs, en douce, comme ça, pas trop bruyamment mais sûrement, voudraient bien me faire plaisir. Alors, j'en ai profité, je leur ai parlé de ta situation : le père d'un presque héros au chômage, c'est plutôt fausse note... Tu m'as fait faire du souci tu sais.»

Sacré Philippe ! Et comment aurait-il pu se calmer, Michou après avoir entendu cette tirade ? Son fils avait frôlé la mort, il avait mal, il pouvait rester allongé dans cet hôpital militaire, à se morfondre, pendant des semaines et, quand il s'inquiétait, c'était pour son père ! Michou et son fils ne se comprenaient toujours pas, mais il n'était plus question de se disputer. Au moins, l'usine n'avait pas réussi à couper ce lien si mince mais sacré, qui unit tout simplement le même sang dans deux corps.

En ce mois de mai 1977, Michou était certainement le seul de l'usine de cuisinières du Cateau et le seul ouvrier du Valenciennois, à pleurer de joie.

A suivre

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Quatrième partie

Séquelles et fin

Chapitre un

Le bon compte de Marcel

Manifestations ou pas, le démentèlement de l'usine suivait son cours, imperturbable. Certes, la réaction des ouvriers était contrariante et n'avait pas été prévue avec une telle ampleur ; il était regrettable aussi que la fermeture de l'usine du Cateau se soit mêlée aux licenciements de la sidérurgie du Valenciennois, surtout à meuf mois des élections législatives ; il paraissait, aussi que la Lorraine bougeait autant, à la même période. Mais heureusement pour Malizot, la presse écrite et parlée savaient se montrer raisonnables : hormi quelques radios pirates, de faible portée, vite investies et étouffées. Ainsi le reste du pays ne s'y intéressait pas de trop. Quant à Parent, depuis que sa tâche avait été redéfinie clairement, il l'accomplissait de façon tout-à-fait acceptable. Parent, sur l'été finissant, était

donc retourné au Cateau. Sa femme avait préféré rester à Paris : il était vrai qu'il n'y avait plus grand chose à liquider sinon le mobilier de bureau. Personne ne voulait des murs et du terrain. La principale firme concurrente avait refusé les machines pour le franc symbolique. Les logements de fonction étaient partis au tiers de leur valeur, avec même un cadeau supplémentaire à la veuve de Mulot qui était moins mal vue que son mari... dont on ne pouvait pas non plus oublier les trente ans de présence à l'atelier. Pas d'inquiétude pour le petit matériel, il avait tout simplement disparu. Le personnel avait anticipé les indemnités de licenciement avant la fin de leur préavis. Mais après tout, il avait eu bien raison : la Société aurait laissé perdre inutilement ce qui aurait pu rester. La hiérarchie n'avait pas perdu ses habitudes : les ouvriers qui devaient passer

devant la pointeuse pour sortir et n'avait pas de clef pour y revenir plus tard, n'avait pu emporter ni machines à écrire, ni cuisinières, ni hottes, ni plaques chauffantes, ni radiateurs électriques... et pourtant, il en manquait. Parent fermait les yeux dans cette circonstance.

Ailleurs, il lui fallait au contraire les ouvrir avec soin ; il devait alors se débattre avec le plus mesquin. Sans cesse il était sollicité par des rapaces qui espéraient faire une bonne affaire sur le dos des licenciés en emportant à très bas prix ce qui restait de tables, chaises, armoires ou classeurs de rangement. Parent se laissait faire avec clairvoyance, essayant, dans la mesure du possible, de faire réaliser les meilleures affaires aux plus méritants ou les plus nécessiteux.

Il réglait, terminait, entérinait. Rien ne devait rester derrière lui. Les directives étaient

claires mais il lui revenait d'en préciser les modalités.

Certains points plus épineux se révélaient cependant plus intéressants. Manson, avant de s'en aller, avait insisté particulièrement pour que soit examiné avec le plus grand soin (et, si possible, un peu de bienveillance) le dossier de Marcel. Il avait été convenu, en effet, que les employés de 58 ans et plus pourraient faire valoir leurs droits à la préretraite. Au jour du licenciement, Marcel en aurait eu 57 et 8 mois : un détail en passant mais dont dépendait son repos physique et matériel pendant plusieurs années. Il était condamné, après douze mois d'indemnités de chômage, à attendre la retraite plus de six ans dans l'angoisse et la misère, perdant peu à peu tout ce qu'il avait bâti et économisé pendant 33 ans de travail. En reprenant le cas de tous les employés, Parent en trouva un autre semblable.

Alors, Lorsque nous reçûmes nos lettres de licenciement, Marcel et cet autre quidam reçurent avec une note de service pour leur apprendre qu'ils étaient mutés au service de l'entretien pour finir dedéménager les stocks. Leur licenciement était bien programmé aussi, mais, (le hasard fait bien les choses) le jour de leurs 58 ans ! Ils n'ont jamais pensé à partager leur gâteau d'anniversaire avec le seul chef qui leur restait. Mais peu importe, le jour où la décision avait été prise, fut le seul de la période où Parent rentra dans sa chambre d'hôtel, le cœur léger, satisfait comme un collégien qui avait accompli une farce.

Une nique dérisoire à la fatalité ! Ainsi se résumait le seul recours possible depuis qu'on lui avait précisé et rétrécis son rôle à la liquidation des hommes et des machines. A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange

Pour des raisons techniques, nous n'avons pas publié «Les mains coupées» la semaine dernière. Que nos lecteurs veuillent bien nous en excuser.



Quatrième partie

Séquelles et fin

Chapitre deux

La reconversion de Manson

RESUME : le démantèlement de l'usine a lieu à l'automne. Les manifestations des ouvriers et les efforts de Parent n'ont rien arrêté. Ce dernier est chargé de la liquidation. Il essaye de sauvegarder au maximum les intérêts individuels. Marcel, grâce à lui, a pu rester suffisamment pour obtenir une préretraite.

La Société s'occupait du matériel. Il restait aux hommes à se débrouiller avec ce qu'elle leur laissait. Marcel s'en tirait bien mais il n'était qu'à moitié soulagé : il craignait désormais de voir partir son gendre perdant ainsi sa fille et ses petits-enfants. Il lui avait promis de tout partager pour l'aider, même sa petite retraite. Mais le jeune homme ne voulait pas en entendre parler. C'était à lui de faire vivre sa famille, pas à son beau-père : ici ou ailleurs, peu lui importait ! Alors Marcel le débrouillard a été partout, a vu tout ce qui pouvait ressembler à une autorité, a expliqué, demandé, insisté ; son été y avait été employé, jusqu'à en négliger ses bêtes au besoin. Il s'est tellement accroché à sa détermination qu'il a fini par avoir raison : une place de garde-champêtre pour son

gendre ! Un coup de chance tellement inespéré qu'il était sûr d'y perdre quelques amis. Fin septembre, il pouvait donc commencer à apprécier vraiment sa (pré)retraite, dans son petit domaine autarcique, entouré des siens, avec des revenus faibles peut-être, mais sûrs, réguliers et finalement plus que suffisants. Le jour de l'automne, Manson vint le voir, seul, en pantalon de velours et blouson de ski. Il s'y est repris à deux fois pour le reconnaître sans ses éternels costume-cravate foncés et chemise blanche. Depuis qu'il en avait perdu la fonction, Manson n'avait plus l'allure d'un cadre. Il s'était, selon son expression, «désintoxiqué» de l'usine en vivant les trois derniers mois dans une caravane. Il venait de trouver un appartement pour l'hiver et était revenu s'occuper du déménagement de ses meubles.

Manson et Marcel se retrouvèrent un dernier soir pour un dernier dîner, comme avant, mais plus détendus. Plus aucune arrière-pensée, personne pour juger mal de cette rencontre contraire à l'ordre hiérarchique établi. Manson raconta comment il essayait de s'en sortir. Il avait fait une croix sur l'industrie et ne voulait plus de patron. Il n'avoua pas cependant qu'il

se sentait incapable de rivaliser avec les jeunes loups fraîchement promus des grandes écoles. A 50 ans, il refusait de se recycler, de faire des stages, des expériences, des séminaires... A l'heure des robots et de l'informatique envahissants, ses méthodes pointilleuses d'autodidactes, ses feuilles d'inventaires écrites au crayon, rectifiées à la gomme, soulignées à la règle d'écolier, étaient révolues et il le savait. Une autre voie, plus éprouvante physiquement lui avait paru plus à sa portée. Avec ses indemnités de licenciement, il avait payé une partie d'un camion frigorifique pour livrer de la glace dans les campings l'été. L'hiver, il transporterait du poisson vers les villes de l'intérieur ; il envisageait même de faire les marchés s'il le fallait. Une métamorphose complète : le cadre devenait artisan. Fini le «Monsieur» manson, mais après tout, on l'en respecterait peut-être davantage dans le fond. Il allait vivre au bord de la mer, en Charentes maritimes, dans une région où il avait passé vingt ans d'affilée ses vacances et où il se sentait déjà chez lui. Bluffait-il ou était-il sincère ? En tout cas, il affirmait que tout allait bien pour lui. Marcel avait quand même du mal à digérer la transformation : sûr que ce n'était

pas complètement un conte de fée. Manson lui cachait la dureté d'un travail difficile à commencer à un âge où d'autres l'abandonnaient... et les soucis de comptabilité, l'angoisse des taxes et des déclarations sempiternelles ; le pire pourtant, c'était l'attitude de ses concurrents décidés à tout pour empêcher un étranger de prendre la place de leurs fils : ils avaient parié sur sa faillite avant douze mois. Pour un homme habitué aux courbettes et aux sourires, même hypocrites, de ses collègues et subalternes, c'était dur à encaisser. Mais Manson avait juré de tenir et, de toute façon, comme il refusait de pointer au chômage, il n'avait pas le choix : le Rubicon était loin derrière lui. Manson sans cravate et Marcel sans souci se ressemblaient. Si nous les avions vus ensemble ce soir-là, nous aurions compris enfin pourquoi ils avaient pu s'entendre avant, malgré les barrières hiérarchiques. Nous nous étions méfiés de Marcel parce que nous savions qu'il invitait un cadre chez lui. Nous avions pris l'habitude de nous taire devant lui lorsqu'il était question de Manson. De médisances en mesquineries, nous l'avons parfois considéré comme un être servile. Manson, de son côté, n'était pas mieux

loti par ses collègues. Il dérogeait et dérangeait. Les cadres trouvaient dégradant qu'un des leurs s'abaissât à dîner chez un ouvrier. Qu'il en fit son jardinier, de temps en temps, au noir, d'accord... mais un demi-confident, c'était choquant. Mais maintenant que les barrières artificielles étaient tombées, discutaient amicalement deux égaux, deux actifs débrouillards, deux hommes libres et doués de cette forme d'intelligence qui est la faculté d'adaptation. Ils avaient su régler leurs problèmes mieux et avant les autres et considéraient l'avenir avec courage et espoir.

Nous aurions dû nous en réjouir, mais au pays de l'égalité, nous n'aimons pas ceux qui nous dépassent, surtout s'ils sont sortis de nos rangs. Beaucoup d'entre nous en ont conclu qu'ils avaient surtout bénéficié d'une chance injuste dont nous aurions bien voulu profiter aussi. Notre amertume cependant, n'a pas suivi Manson ni atteint Marcel. Ils étaient assez contents d'eux-même pour ne pas se soucier de nos états d'âme. La satisfaction personnelle se doubla seulement d'une cuirasse impénétrable d'égoïsme.

A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Quatrième partie

Séquelles et fin

Chapitre trois

En route pour Valenciennes

RESUME : l'usine a fermé abandonnant ses employés malgré les efforts de Parent pour arranger quelques cas individuels selon ses possibilités. Marcel, en préretraite inespérée, s'en tire plutôt bien ; pour Manson, c'est plus dur mais il est satisfait de son sort puisqu'il a pu se mettre à son compte ; cependant, ces cas particuliers restent des exceptions et le grand nombre des ouvriers ne voient pas d'issue.

Même l'usine fermée, (parce qu'elle était fermée même), nous avons continué à lutter. Il n'était pas question de nous résigner en silence, pourtant nos rangs s'étaient éclaircis après les événements de Denain. Depuis, la fin du préavis avaient paralysé les plus hésitants, les plongeant dans une demi-torpeur. Restaient les durs, les décidés, les irréductibles, les plus efficaces donc ou les plus dangereux, c'était selon... Pas question de laisser tranquilles ceux qui nous avaient

réduits à la violence !

De tous les nombreux épisodes, le plus mémorable est certainement la manifestation de Valenciennes-ville-fermée. Nous nous sommes entassés dans un vieux car inconfortable qui faisait ressortir chaque chaos d'une route étroite virant sans cesse entre deux rangées d'arbres dont chacun comptait son mort par accident de circulation. A l'intérieur, pas une place de libre : Caron aurait dû voyager debout si ses camarades ne s'étaient pas relayés pour lui laisser, de temps en temps, un siège. Comme il changeait de place souvent, il en profitait pour discuter avec chaque manifestant dont il encourageait l'ardeur.

Daniel, au milieu de cette ambiance surchauffée, se sentait isolé. Que faisait-il encore au milieu de ces ouvriers, lui, l'aspirant anarchiste, l'apprenti terroriste repent ? Il avait l'impression de les tromper, surtout qu'il était monté dans ce car à la dernière minute, non pour accompagner la manifestation, mais pour

profiter du moyen de transport. C'était aussi de sa faute si Caron voyageait debout. Pourtant, les autres le regardaient avec de bonnes têtes. Comment auraient-ils réagi s'ils avaient su... pour le coup de feu ? Daniel mesurait la distance qui le séparait d'eux à présent. Cependant, Partir oui, s'évader d'accord, mais pas renier ni seulement oublier.

Et les maisons défilaient, ces petits carrés de briques rouges du Nord toutes construites sur le même modèle... Et les pavés de Solesmes et plus loin ceux de Vendegies ravivaient la colère des voyageurs : « on voit bien que c'est une route nationale : depuis trente ans le gouvernement nous punit de ne pas être de son côté. On nous oublie, on nous laisse crever ».

Aulnoye les Valenciennes s'annonçait lorsque Caron rejoignit Daniel.

- On arrive. Alors, tu t'es décidé ? Tu sais ce que tu vas faire ?

- Prendre le train, enfin, je crois... Le Calais-Bâle pour un terminus, Londres ou Milan, c'est

pareil. A moins que j'attrape le Paris-Amsterdam pour bifurquer sur l'Allemagne. Le hasard choisira pour moi : je prendrai le premier.

- Tu auras intérêt à sauter vite dedans : après, on bloque tout, même les trains. Mais tu n'avais pas parlé d'aller à la Faculté ?

- C'est vrai, mais je ne sais pas trop comment faire : j'avais bien pensé à me renseigner mais il faut voir à Lille... Peut-être après mon voyage, si je reviens.

- Même si tu reviens, il sera trop tard, tu auras changé d'avis. Dommage pour toi et aussi pour nous : on manque de gens de nos rangs qui ont fait des études. Les diplômés, ils n'arrivent jamais à nous comprendre parce qu'ils n'ont pas vécu avec nous et comme nous

Pendant qu'ils parlaient, le bus avait atteint l'entrée de Valenciennes et s'était arrêté au premier carrefour où déjà, des manifestants gênaient la circulation. Un camion se trouvait bloqué et son chauffeur hurlait si fort que la conversation de Caron et

de Daniel en fut coupée.

« Suis pas un patron moi ! Suis un gars comme vous, un ouvrier, j'ai été licencié moi-aussi et maintenant si je ne veux pas crever, il faut que je passe. Faut que je fasse l'aller et retour Dunkerque sur la journée et que je décharge en plus ! J'ai commencé à 2 heures du matin et je ne vais pas dormir la nuit prochaine. Allez emmerder ceux qui vous ont foutus dehors, ceux qu'ont des sous. Mais laissez tranquilles ceux qui ont un peu de travail. J'ai pas le choix, mon camion, il est pas payé. Faut que je passe, je vous dis ! »

Mais ses explications véhémentes ne lui libéraient pas la route.

« C'est pas possible, si on commence par faire des exceptions, faudra en faire sans arrêt. On passe pas par Valenciennes aujourd'hui. C'est une ville fermée : on n'entre pas, on ne sort pas, en voiture, à vélo, en train et encore moins en camion !

A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Quatrième partie

Séquelles et fin

Chapitre trois bis

En route pour Lille

RESUME : les manifestations ont continué pour certains ouvriers parmi les plus décidés, après la fermeture de l'usine. La plus mémorable est l'opération « Valenciennes ville fermée » à laquelle a participé un bus de manifestants du Cateau. Daniel est du voyage mais il a l'intention de quitter ses camarades à Valenciennes pour fuir la France. Caron l'encourage à reprendre ses études lorsque le car est arrêté à l'entrée de la ville par un camion qui veut absolument forcer le barrage des premiers manifestants.

Bon sang ! hurlait encore le chauffeur, regardez donc le gars que je transporte ! C'est pas un patron, c'est un ouvrier comme vous ! Il a fait les manifs avec vous, même celle de Saint-Amand. S'il ne se présente pas

aujourd'hui à sa nouvelle place, on ne voudra plus de lui. Faut qu'il passe !»

Le chauffeur était persuasif, mais les consignes étaient claires : ni entrer ni sortir de la ville toute la journée. Mais Caron, descendu du car pour se rendre aux nouvelles, s'exclama : « Bon sang, mais c'est Amed ! » C'était lui, en effet, celui dont on ne parlait plus depuis quelques mois mais qui n'avait pas été oublié. Depuis sa mise à pied, il avait fait un stage pour se recycler dans le seul secteur en progression dans la région : les déménagements ! Son camion était petit et vieux, certes, mais il semblait bien être le sien.

« Albert, tu es là ! Tu vas leur expliquer, toi, que je dois passer. Michou est reclassé à Dunkerque et moi, il faut que je sois au Cateau ce soir sans faute. Ce barrage, c'est vrai-

ment pas de chance ! »

Pas de chance ! C'était Amed qui le disait ! Caron eut un sourire ironique en regardant le camion, sourire qui se figea en se demandant comment Michou avait pu être embauché à Dunkerque alors que la sidérurgie licenciait par milliers de personnes.

« Dis leur, Albert, que je ne suis pas un étranger, que je suis comme eux, comme vous tous, qu'il faut arrêter tout le monde mais pas moi. »

Caron sourit à nouveau à ce mot d'« étranger » qui raisonnait drôlement dans la bouche d'Amed, mais il fallait prendre une décision, vite. « Daniel ! hurla-t-il en guise de réponse, viens voir avec ton sac. Et au moment où l'interpellé arriva, il ouvrit la porte de la cabine et le poussa dedans. Vas-y Amed et tu déposeras Daniel à Lille, à la fac... et veille à ce qu'il y entre !

Quant à toi, Daniel, n'oublie pas de voter pour nous aux législatives ! Vous autres, laissez passer ce camion. Je suis Caron, le chef de la section du Cateau, je le prends sur moi ! » La voie s'ouvrit...

- Allez-y, monsieur...

- Monsieur Nassier, monsieur Abderaman Nassier, Amed pour les intimes, lança en riant Daniel au manifestant trop poli.

- Allez-y monsieur Nassier, moi, je m'appelle Jean-Marie Durand, si vous avez besoin de quelqu'un, je voudrais bien faire des déménagements...

- J'y penserai, peut-être, le rassura Amed en écrasant l'accélérateur. En s'élançant comme un fou sur les boulevards déserts, il avait déjà oublié ce nom mais pas que, pour la première fois, un Français l'avait appelé « monsieur ». Il fonça tout droit vers le pont Villard qui commandait la route de Lille. Il ne freina

pas à l'approche du barrage qui commençait à se mettre en place. Sa détermination l'emporta : son véhicule fut le dernier à passer. Déjà, on n'entrait plus. Ce jour-là, Valenciennes fut une ville fermée : les routes et les ponts étaient coupés. Nous avons brûlé des pneus devant la gare et sur les quais pour empêcher le passage des voyageurs et le déchargement des wagons. La population locale nous soutenait : ce fut un succès.

Ce jour-là, ils étaient des milliers à refuser de croire que leur sort était perdu. Le temps n'affaiblissait pas leur détermination, au contraire, il leur permettait de s'organiser et d'amener des sympathisants. Le lendemain, à la télévision régionale on en parla bien... deux minutes entre les résultats sportifs et le cours de la bourse.

A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Quatrième partie

Séquelles et fin

Chapitre quatre

Le nouveau monde de Daniel

RESUME : Caron a laissé Amed forcer un barrage de manifestants à condition qu'il emmène Daniel à Lille pour le pousser à reprendre ses études. Amed, devenu déménageur, fait route vers Dunkerque où Michou a obtenu, par passe droit, un emploi dans la sidérurgie pourtant bien atteinte par la crise.

Le monde est bien petit et le destin bien farceur ou cynique. Il fallut, en effet que Daniel commençât son périple vers la vie nouvelle en compagnie de Michou, le propre père du C.R.S qu'il avait blessé. Il est faible de dire qu'il se sentait mal à l'aise dans ce camion, serré entre son ancien camarade d'atelier et une porte aux gongs rouillés, qui menaçait de s'ouvrir à chaque virage. Désormais, il lui faudrait réapprendre à dormir d'une seule traite la nuit, à ne pas se retourner pour voir si personne ne le suivait, à ne pas chercher dans les propos des interlocuteurs

des pièges pour forcer ses aveux, à ne pas frémir en entendant une sirène de voiture, à ne pas paniquer lorsqu'on l'interpellait, à ne pas s'enfuir lorsqu'un véhicule s'arrêtait à ses côtés. Il faudrait réapprendre à vivre comme un innocent pour ne pas être reconnu coupable, comme au jardin d'Eden avant le péché originel, comme Adam et Eve avant la révolte et la désobéissance... mais lui, il n'avait encore jamais fréquenté d'allées paradisiaques. Ses belles années étaient devant lui et il savait désormais qu'il en profiterait. Amed non plus ne disait rien mais tournait et retournait des pensées sous son crâne en effervescence. La route devant lui l'obsédait, il faisait défiler les kilomètres toujours à la limite de la légalité... en plus ou en moins... jonglant entre les limitations de vitesse et les limites du supportable pour son camion. La hargne endormait sa fatigue, les nerfs palliaient les nuits trop courtes. «Monsieur Abderaman

Nassier» ne serait plus méprisé, rejeté, insulté. Au contraire, il restait quand les autres parlaient, croulait sous la tâche quand les autres en étaient démunis, espérait s'enrichir quand les autres tombaient dans leur misère.

Michou parlait par contre, pour les deux autres, sans arrêt, sans intérêt, dans un flot qu'il ne maîtrisait pas vraiment. Son impuissance à communiquer réellement se transmuait en cette course de paroles, ces phrases redondantes, ses répétitions imposées par son manque de vocabulaire, son mélange de patois et de Français familier. Impossible d'y démêler s'il était content ou non de partir, peut-être ne le savait-il pas encore lui-même. Un seul argument positif : sa fille habitait Dunkerque et il s'en rapprochait. Mais à mesure qu'il s'éloignait du Cateau, il tirait de plus en plus sur le fil qui le reliait à son passé et à ses anciens camarades. Alors Michou parlait, déjà seul dans ce camion, entre Daniel qui

n'écoutait pas et Amed qui s'en moquait, entre ces deux «copains», deux de ceux pour qui il avait refusé de partir à Toulouse et pour qui il ne comptait plus.

A une dizaine de kilomètres de Lille commençait l'autoroute. Là, sans explication inutile, Amed a eu un beau geste : il a bifurqué sur Villeneuve d'Ascq pour déposer directement Daniel à la faculté, plutôt que de le laisser se débrouiller dans une ville inconnue. Daniel lui a proposé de venir prendre un pot, le dernier avant longtemps, le dernier peut-être. Mais Amed n'avait pas le temps. Ils se sont donc quittés ainsi, vite fait, bêtement...

Daniel regarda à peine le camion s'éloigner puis, en se retournant, il découvrit un espace qui dépassait ses espérances : au milieu d'une ville nouvelle de hautes constructions aux teintes vives et variées, se dressait un domaine réservé, un ensemble de bâtiments judicieusement ordonnés autour d'un forum en

plein air. Le charme opéra magiquement lorsque Daniel s'en approcha et entra. Une foule bigarrée et calme l'investissait, passait et repassait sans soucis apparent. Des graffitis aux murs renseignaient l'ex-ouvrier sur la multitude des opinions qui avait cours dans ce lieu. En entrant, il découvrit qu'il existait aussi des sous-sols, des couloirs sans fin car circulaires et donnant sur de petites salles de cours éclairées par de grandes baies vitrées ouvertes sur de petits jardins intérieurs et artificiels. Voilà comment lui apparut la faculté : un palais moderne des espoirs futurs, un ensemble de cathédrales élevées à la connaissance, le Labyrinthe d'un Minotaure à vaincre avec délices. Daniel s'y trouva bien tout de suite. A ce moment là, le Cateau n'était plus son seul univers, l'usine avait disparu. Plus de passé, plus de pensées, plus de péché. Il s'offrait à l'avenir, à la science, à la connaissance.

A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Quatrième partie

Séquelles et fin

Chapitre cinq

La fin de Jean

RESUME : Amed a conduit Daniel à Lille où il envisage de reprendre ses études. Son premier contact avec la faculté l'a envoûté. Chaque ouvrier poursuit sa voie et le groupe, soudé par la vie à l'usine, se désagrège.

Daniel pourtant est revenu sept mois plus tard, au Cateau, en vitesse, une seule journée, quand il a appris pour Jean. Il a renié quelques heures ses résolutions d'étudiant pour un trou d'un mètre sur deux que creuse Amed en chemise, cravate et boutons de manchette.

A notre grande surprise, nous avons vu revenir les disparus de la tourmente, les presque oubliés qui s'en étaient tirés mieux que la majorité d'entre nous. Michou a demandé deux jours à son chef, à Dunkerque,

et a pris le train puis le bus pour être présent : nous ne l'aurions jamais cru capable d'une telle initiative. Parent est venu de Paris à notre grande surprise ; nous ignorons qui a bien pu le prévenir et pourtant, il est là. Il se sait la cible de tous les regards mais il fait front, courageusement, toujours solitaire et isolé mais toujours à la place qu'il doit occuper. Manson a dû faire un sacré effort pour venir. D'abord, c'est lui qui vient de plus loin. Ensuite, la saison estivale commence dans sa nouvelle région et il ne doit perdre aucune journée sinon il met en déséquilibre son budget annuel. Même Dumez a tenu à être présent, costumé, cravaté, à jeun ; il a bel air, il tient son rang.

Toutes les figures connues se cotoyent aujourd'hui comme avant, quand l'usine tournait.

Spectacle ressuscité du passé, comme un plat congelé destiné à disparaître dans les heures qui suivent, parenthèses communes de vies disparâtres et irrémédiablement séparées, moment d'exception où l'amitié sincère et la tristesse profonde l'emportaient sur l'absurdité cynique du destin. Il fallait que Jean fût apprécié de tous pour provoquer, à titre posthume, la réunion d'une telle assemblée. Jean le Bon, Jean le Franc, Jean le Gentil, nous le connaissions si bien qu'il n'a pas été difficile de reconstituer ses derniers mois.

Pendant que nous luttions collectivement ou individuellement, Jean cherchait du travail, simplement. Sans recommandation, sans protection, sans appuis syndicaux, sans conseils avisés, simplement. Il croyait qu'il suffisait d'être honnête et courageux pour trouver de

l'embauche, simplement.

Il allait voir partout, posait sa candidature, laissait son adresse. Quand il entendait parler d'une place libre, il se présentait aussitôt. La certitude bienheureuse qui l'habitait avant son entrevue avec le chef du personnel de l'hôpital où l'on embauchait que des Français, l'avait définitivement quitté. Il savait que sa quête serait longue et pénible. Parfois, il a dû se demander si elle n'était pas aussi utopique. Le scénario se répétait, identique à lui-même, à tous les endroits où il proposait ses services : on le faisait attendre plus ou moins longtemps, on le recevait rapidement, on le regardait, on le refusait, simplement. Pourtant ses références étaient excellentes, on le connaissait en ville, on l'appréciait... mais pas pour travailler, voilà le drame. Un jour, il se présenta à la

grande quincaillerie de la ville. En avait-il déjà assez de ses démarches infructueuses, Jean ? Impossible de savoir : un homme qui ne se plaint jamais, on peut croire qu'il ne souffre pas ; un homme pudique et discret qui se retient de pleurer et qui relève toujours haut la tête après les mauvais coups du sort, on peut croire qu'il est satisfait de son sort. Jean était un homme de bien... et c'était bien un homme comme Jean. Il donnait bonne conscience, on ne prenait pas la peine de surveiller ses paroles devant lui. Jean se présenta donc à la grande quincaillerie mais, cette fois là, avec peut-être un peu plus d'espir. Voilà sans doute la faille : l'espoir, ce sentiment si dangereux car il désespère quand il est déçu et rend l'habitude insupportable. A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Quatrième partie

Séquelles et fin

Chapitre cinq

La fin de Jean (suite)

La quincaillerie avait pris des engagements avec l'usine avant sa fermeture. Entre autres accords, elle s'était engagée à n'employer que ses licenciés en cas de besoin. Le magasin était renommé, les entrepôts importants, la clientèle fidèle ; on y gagnait paraît-il bien sa vie. Lorsque Jean entra, le directeur était en plein arrivage. De grands cartons encombraient l'entrée des entrepôts. Il fallait avoir l'œil partout : sur les cartons, sur les factures, sur les ouvriers. Il fallait se remuer de tous les côtés. Le moment était mal choisi pour discuter et peu propice aux ménagements diplomatiques.

« C'est pas le moment pour discuter, Jean. Non, c'est pas la peine demain, j'aurai pas le temps, c'est samedi. Lundi non plus, c'est fermé. Oh, et puis

tant pis, je vais te le dire : c'est pas possible, Jean. Je ne vais tout de même pas faire remuer des caisses toute la journée à un gars comme toi ! Tu mérites mieux. Et puis, faut te faire une raison : tu es trop vieux, on n'embauche à pas à cet âge là. »

L'exil, la guerre, l'adaptation furent terribles mais eurent toujours une fin. Rien n'est éternel ici-bas et c'est pour cela que l'espoir existe. Mais quelle conclusion donner à un drame comme celui-là ? Il est possible de trouver au fond de soi des ressources pour lutter contre les catastrophes extérieures ou du moins, la patience d'attendre qu'elles se calment. Mais comment s'opposer à la vieillesse ? Jean avait 53 ans et les épreuves passées les avaient bien creusés ride après ride sur son visage, crampe

après crampe sur son corps voûté. Jean était un vieillard de 53 ans ; les soucis présents et passés lui interdisaient d'être à jamais un beau vieillard.

Ce jour-là, Jean fit comme d'habitude : il dit « merci », poliment, remit sa casquette, referma sa veste et rentra chez lui. Ce jour-là, il avait juste oublié de dire « au-revoir ». Ce jour-là, Jean se pendit.

Le croyant sincère, le fervent pratiquant, risqua la damnation plutôt que de vivre sans sa dignité humaine, son gagne-pain, la preuve qu'il mérite d'exister. La seule fortune d'un ouvrier ne lui est pas extérieure : il la trouve au fond de lui, c'est sa force de travail. Lui enlever son emploi, ce n'est pas seulement le réduire à la misère matérielle mais le spolier de son honneur. On le fruste de ses moyens d'existence et on le

traumatise mentalement. On lui impose l'humiliation et toujours un homme fier de ce nom refusera de vivre sous ce joug. A sa façon, Jean aussi luttait. Il a dit « non », a refusé d'être à la charge de la société ; il s'est révolté contre le sort mais individuellement et discrètement sans plainte, sans fracas.

D'aucuns ont parlé de dépression : ils n'ont rien compris. Jean était un catholique profondément croyant et, à ce niveau, il a dû garder foi en Dieu et en l'au-delà. Il a choisi, simplement : l'éternité dans les flammes lui a semblé moins douloureuse que quelques années sur terre au chômage. Il était catholique et ouvrier : il a vécu comme le premier et il est mort comme le second. Il paraît qu'un tout petit regret avant de rendre l'âme suffit pour gagner le paradis. De toute façon,

quelques minutes au bout d'une corde ne peuvent étouffer une vie exemplaire de prières, de messes et d'efforts pour vivre sa foi dans la vie quotidienne. L'église l'a reconnu et enterré en son sein.

Jean mourut à 53 ans et ne fut jamais vieux.

Nous n'aurions pas dû pleurer à l'enterrement de Jean car dans son au-delà, il n'a pas dû aimer nous voir malheureux. Mais nous n'avons pas pu nous en empêcher, sans retenue, sans honte car il n'est pas honteux à un homme fier et solide de laisser extérioriser une noble douleur. Amed, surtout, le plus impulsif d'entre nous sans doute, s'est effondré dans les bras de Daniel et Caron qui eurent bien du mal à ne pas exploser en proie à une crise nerveuse.

A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Quatrième partie

Séquelles et fin

Chapitre six

Epilogue

RESUME : l'usine est fermée en dépit des mouvements de masse pour faire réagir les autorités et les efforts individuels pour échapper au chômage inéluctable. Michou a bénéficié d'un passe-droit pour obtenir une place à Dunkerque ; Amed s'est recyclé dans une entreprise de déménagement ; Daniel s'est retrouvé à la faculté de Lille.

Comme les heures semblent longues. Daniel n'a pas eu le temps de voir passer les trois dernières années mais les instants qu'il vit actuellement lui paraissent interminables. Il a été le premier à passer l'épreuve orale mais il doit attendre la fin pour connaître ses résultats. Il ne lui manque que ceux-ci pour arriver au terme de ses efforts. Voici trois ans qu'il s'enterre dans les livres, pille les bibliothèques, s'incruste dans les amphithéâtres. Il s'est bien transformé depuis son examen de sélection : son esprit s'est ouvert, son raisonnement s'est affermi, sa

pensée s'est affinée et sa personnalité s'en est épanouie. Pourtant, il a l'impression d'être encore moins savant qu'alors puisque, depuis, il s'est aperçu de l'étendue de son ignorance. Et à chaque fois qu'il franchissait une nouvelle étape dans la connaissance, cette ignorance s'élargissait encore car le champ possible des investigations s'en trouvait lui aussi agrandi. Il sait désormais qu'il sera en recherche perpétuelle et cette inquiétude intellectuelle lui procure un bien-être personnel délectable : la satisfaction tranquille des gens intelligents qui ne se prennent pas tout-à-fait au sérieux et, en récompense, ne se verront jamais vieillir. Pourtant, trois ans plus tôt, Daniel n'était pas sûr de lui : il avait frappé sans conviction au bureau «orientation» découvert par hasard au détour d'un couloir, après avoir tourné plus de deux heures dans les bâtiments de l'université lorsqu'il avait quitté le camion d'Amed. Il repensait à Marie-Dominique, la soeur de ce sidérurgiste valenciennois, et se voyait déjà cbl-

gé à accomplir deux années de cours du soir difficiles pour commencer un cycle universitaire. Il n'était pas sûr d'en avoir le courage. Il avait expliqué son cas et, à sa grande surprise, et au vu de ses notes de baccalauréat, il avait appris qu'un examen oral suffirait pour étudier les Lettres. Il s'y était présenté la semaine suivante, tremblant et révolté, sûr de ne pas être de niveau. Il avait bien relu ses cours de première et de terminale du lycée, mais ils lui semblaient désespérément vides. Était-ce possible qu'on lui ait enseigné si peu ? Ou alors, avait-il été encore moins attentif qu'il ne le pensait ? Daniel s'attendait à des questions précises d'histoire littéraire où il aurait pataugé lamentablement. On l'interrogea sur ses motivations et la littérature en générale.(...)

Le mois suivant, Daniel commençait à suivre les cours. Ce ne fut pas facile, certes, mais pas forcément plus dur que pour les autres étudiants fraîchement libérés du lycée. Il avait l'impression d'être en

retard et travailla deux fois plus que les autres pour se rattraper. En fait, il se rendit vite compte qu'il n'était ni plus bête ni plus inculte que la majorité des étudiants. Sa maturité et son désir d'oublier Denain l'aidaient à se concentrer.

La première année, il eut du mal à dormir d'une seule traite une nuit entière. Il se réveillait au moindre bruit, croyant entendre un coup de feu. Ses rêves se terminaient toujours par la chute de Philippe. Surtout, il s'attachait à la moindre information susceptible de le renseigner sur l'enquête.(...) Et puis, les mois passant, Daniel s'apaisait. Seules complicités des études. Les indemnités de chômage et une bourse lui avaient permis de se dégager des contraintes matérielles dans le monde étudiant aux multiples réductions et avantages financiers pour ceux qui, comme Daniel, arrivent à se contenter du nécessaire et de l'ordinaire. Il n'avait même pas eu besoin, comme Marie-Dominique, de solliciter un emploi de surveillant. Il s'était

donc retrouvé totalement baigné dans l'ambiance de la Faculté et n'avait pas eu l'occasion de penser beaucoup à son passé catésien.

Trois ans ont passé, donc, et il se retrouve là, impatient dans ce couloir sans fin, devant cette porte désespérément fermée, avec d'autres étudiants de la même promotion qui, comme lui, ont besoin de cet examen pour être enfin... Licenciés. Licencié ! Il espère être Licencié ! Il a appris que ce mot signifiait au départ : «avoir la permission» puis, «être libéré». Finalement, cette définition lui convient bien : c'est vrai que, pour lui, le licenciement du Cateau a été le départ (l'accouchement dans la douleur, il est vrai) de son épanouissement personnel, du déclenchement de son libre-arbitre. Mais il est une exception et il le sait. Ce mot de «licencié» fait affleurer à la surface de son esprit, précisément angoissé à ce moment précis, des souvenirs toujours très proches. Il n'a pas la force de les refouler à présent. A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Quatrième partie

Séquelles et fin

Chapitre six (suite)

Épilogue

RESUME : Daniel vient d'étudier trois ans à la faculté de Lettres de Lille et il attend le résultat de ses derniers examens pour savoir s'il est enfin «licencié». Ce mot fait revenir à son esprit des souvenirs encore proches. Tous les licenciés de l'usine du Cateau n'ont pas eu autant de chance que lui.

D'autres que lui s'en sont tirés aussi et Daniel a quelquefois de leurs nouvelles.

Amed d'abord, Amed bien sûr... Monsieur Nassier dont on dit à présent qu' «il est d'origine orientale mais quelqu'un de très bien.... pas comme les autres... un homme intelligent qui a si bien su s'adapter». Il en est à son deuxième camion : un gros et tout neuf à présent. Il s'est mis à son compte, officiellement. Il a abandonné la tournée de la poste qui ne rapportait pas assez et fait suffisamment de déménagements et d'autres transports pour payer les traites de son camion et vivre confortablement. Il a assez de clientèle pour envisager de s'étendre. Sa

fille va à l'école : on la dit volontaire et intelligente et on surveille déjà scrupuleusement ses petits copains et copines pour la tenir à l'écart du monde ouvrier qui fut pourtant le sien. La fillette a depuis peu un frère, Jean, mais qui n'a pas été baptisé. Alice s'est acheté un lave-vaisselle : le premier du quartier.

Manson aussi poursuit sa voie : il a eu deux saisons très difficiles et a dû investir tout ce qu'il possédait, vendant même sa voiture et sa caravane. Mais il a tenu et, peu à peu, il s'est fait une clientèle et une raison sociale ; il a beaucoup grossi et s'énerve pour un rien mais il sait qu'il a fait sa place et tiendra jusqu'à la retraite.

Dumez a obtenu un poste de chercheur au CNRS. Nous nous attendions à tout sauf à cela ! Il fait de la recherche pure, à son rythme, dégagé de toute responsabilité. C'est sans doute ce qui lui convient le mieux et cette nomination inespérée l'a certainement sauvé de la déchéance. Les cadres ont donc, dans l'ensemble, réussi leur reclassement... à part Ménestrel qui, comme prévu, recommence à

craindre pour sa place et à errer aux alentours du bureau directeur d'une succursale en sursis. Il n'en est pas de même pour les ouvriers : trois ans après la fermeture, la majorité d'entre eux n'ont toujours pas d'emploi. Les indemnités de chômage sont épuisées depuis longtemps. Comment survivent-ils ? Les allocations familiales pour certains, l'aide sociale de la mairie pour tous ... mais au compte-goutte, les secours populaires ou catholique, c'est selon., tout est bon à prendre, quelle qu'en soit la provenance... Il y a tant de loyers impayés que les huissiers baissent les bras et conseillent la bienveillance aux propriétaires. Certains, grâce à leur jardin, peuvent varier un peu la nourriture mais ont oublié le goût de la viande. Les plus débrouillards pêchent sans permis, chassent au collet, maraudent un peu, s'emploient au noir. Mais ces pis-allers sont loin d'être suffisants.

Caron s'est arrangé pour faire un stage de formation à la fin de ses indemnités. Il n'a rien appris qu'il ne connaissait déjà, mais il

a bénéficié d'une petite rentrée temporaire d'argent. Il croit toujours aux syndicats et à la politique. Il a pleuré après les dernières législatives, en 1978, lorsque la droite est repassée de justesse, mais il espère beaucoup de la prochaine présidentielle en 1981. Il est persuadé que, enfin, la gauche va gouverner, elle changera la société et donnera du travail à tous les ouvriers. Il faudra bien cette révolution pour trouver une situation à Caron, car, avec ses opinions et malgré ses compétences, il n'inspire aucune confiance à ses employeurs potentiels.

Mais le plus triste, c'est certainement ce qui est arrivé à Michou. Il n'a pas su s'adapter. Ses nouveaux collègues, d'ailleurs, ne l'ont pas aidé. Ils ont vu en lui un pistonné, sans doute un mouchard vendu aux CRS. Sa fille a fini par lui faire comprendre qu'elle avait mieux à faire que de s'occuper de lui, que l'appartement était trop petit pour le recevoir souvent, que son mari aimait être tranquille quand il rentrait, que le bébé avait besoin de dormir au

calme, bref, qu'elle n'avait pas le temps... Il s'est donc replié sur lui-même et a perdu le goût des choses les plus simples. Un jour, il aurait fallu réagir devant un échafaudage qui s'effondrait mais il avait, depuis longtemps, étouffé en lui l'instinct de survie qui incita à fuir ceux qui l'accompagnaient alors. Michou, l'idiot, n'avait pas su bouger, Michou, le parleur invétéré, n'a même pas crié, Michou, l'ouvrier fatigué, s'est laissé faire une dernière fois. Accident de travail ! En trois ans, il y eut ainsi 90 morts à Dunkerque : 56 employés du bâtiment, 14 intérimaires et 20 ouvriers dont notre Michou. Le fidèle qui avait refusé d'aller à Toulouse pour ne pas quitter ses copains, lui qui avait banni son fils par esprit de camaraderie, repose loin de ce qui fut son véritable univers. Comme nous n'avons pas été prévenus par sa fille (qui n'avait pas que ça à faire et qui, de toute manière, n'y a pas pensé)... nous ne l'avons pas accompagné à sa dernière demeure comme pour Jean.

A suivre...

LES MAINS COUPÉES

Annie Lagrange



Quatrième partie

Séquelles et fin

Chapitre six (suite et fin)

Epilogue

RESUME : Daniel, après trois ans à la faculté des Lettres de Lille attend le résultat de ses examens de Licence. Il passe en revue les différentes voies qu'ont suivies les licenciés de l'usine du Cateau. Michou est mort loin de tous ses anciens camarades et a été enterré sans eux, contrairement à Jean.

Jean, Jean bien sûr, Jean toujours, Jean le disciple aimé de Dieu... à douze mois près, tu n'as pas su qu'un Pape pouvait être Polonais. Ta femme a retrouvé du travail comme secrétaire chez un médecin... à mi-temps, mais avec la maison qu'elle ne paye plus depuis ton départ, elle y arrive. Ta fille aînée n'a pas réussi sa première année de BTS après son Bac et sans bourse pour doubler, elle a dû abandonner ses études. La deuxième ne sait pas ce qu'elle fera ; elle fréquente déjà, mais un fonction-

naire qui a du travail, lui... alors on ferme les yeux. Le dernier, ton fils ira sans doute en apprentissage l'année prochaine : il semblait doué pour les études mais il veut travailler le plus vite possible et personne n'a assez d'autorité sur lui pour lui faire comprendre que ce n'est pas forcément un bon calcul. Tu leur manques, Jean. Tu nous manques à tous, Jean. J'ai mal à mon avenir quand je pense à toi. Ton geste m'empêchera à jamais d'être à l'aise dans la bonne société que je fréquenterai peut-être. Intellectuel de service, journaliste, professeur, député pour-quoi pas, je serai toujours un ancien ouvrier qui s'est abruti pour 15 francs de l'heure et dont l'ami est mort pour les avoir perdus. Je ne crois pas qu'un jour j'arriverai à me plaindre de payer trop d'impôts ou de ne pas trouver de personnel sérieux. Je poursuis ma voie, avec l'usine collée à la peau : elle est toujours là, comme un tremplin et un repoussoir. En entrant dans le monde du savoir, je ne la quitte pas : j'ai appris à comprendre et

j'ai envie de témoigner. Le monde du savoir ! Décidément, je n'ai pas peur des grands mots depuis que j'étudie les Lettres. C'est aussi vrai que présomptueux. En fait, plus j'apprends, plus je me rends compte que je connais peu. Plus j'avance, plus le but semble reculer et plus j'ai envie de m'en rapprocher. Ce n'est pas un secteur où le travail risque de manquer ! Et je suis là à m'énervier intérieurement devant cette porte qui peut s'ouvrir sur mon avenir ou m'obliger à recommencer une année. Mais je suis plus fort qu'elle : elle pourra me retarder mais pas m'arrêter. Je suis trop bien lancé et j'ai pris goût aux études et plus encore aux mots avec lesquels je jongle depuis trois ans. Mais comment ai-je pu oublier cette date, 1831 ? Pourtant, je ne l'ai pas citée tout-à-l'heure face au jury. Est-ce important ? Est-ce suffisamment important pour me faire échouer ? Elle marque tellement l'absurde que j'aurais dû la mentionner ! En 1831, l'Académie permet d'écrire «ai» ce qui se pronon-

çait ainsi depuis trois siècles ! Comment peut-on avoir un tel pouvoir ? Empêcher 300 ans les gens d'écrire ce qu'ils disent et les y obliger ensuite, sous peine d'être accusés d'inculture ! Tout cela parce qu'on a un crayon en main et que l'on peut signer un décret. Un crayon, une feuille de papier et tout devient possible : fermer une usine au Cateau et rouvrir la même à Abidjan, lâcher les CRS et les arrêter, licencier 400 ouvriers et en sauver deux autres à la préretraite. Une lettre aurait suffi à retenir Jean si elle était parvenue au bon moment, un mot peut-être seulement griffonné sur une carte, vite fait, entre deux cours, « bonjour... ça va ? Je pense à toi, ne nous lâche pas... » Si j'avais pu savoir... mais les livres n'étaient pas ouverts à la bonne page ce jour-là où j'avais pourtant pensé à toi mais je ne te l'ai pas fait savoir. Des mots ne pourraient-ils pas aussi te ressusciter ? Un auteur peut tout se permettre : il a le crayon, le papier, le temps, et toute l'étendue de son savoir, son expérience, sa

culture, ses envies, son imagination et sa liberté. Il peut faire revenir au premier plan une usine vidée de ses hommes. .. Les phrases s'enchaînent, les pages se couvrent, l'encre, le sang des mots, ravivent le passé.

A un nouveau tournant de sa vie, Daniel comprend où est sa voie. Il veut connaître la puissance de l'écriture mais aussi par fidélité. Ce jour-là, avant de savoir qu'il va être à nouveau licencié, mais cette fois en titre universitaire, et avec une mention du jury, il prend des feuilles de son classeur, un stylo et, sur ses genoux en guise d'écrivoire, il commence :

« Il est une usine et des hommes. Jean n'est pas mort. Mais si vous êtes du Nord de la France, si vous habitez aux alentours du Cateau-Cambrésis, entre les prairies de l'Aisne et les terrils d'Anzin ou si, pour une raison ou pour une autre vous vous y trouviez, ce jour là de 1977, alors vous y étiez sûrement, vous aussi, à l'enterrement de Jean...

FIN